

Extra-Muros

<< Irrécupérable >> :

Ainsi fut qualifié Serge Thiry quelque mois avant sa libération conditionnelle en 2004.

Il avait vécu 27 ans derrière les barreaux.

Que s'est-il donc passé ?

Comment ce braqueur de légende, ce détenu invivable, qui avait cinq évasions à son actif, avec prises d'otages à main armée, a-t-il pu changer de route et sortir des murs ?

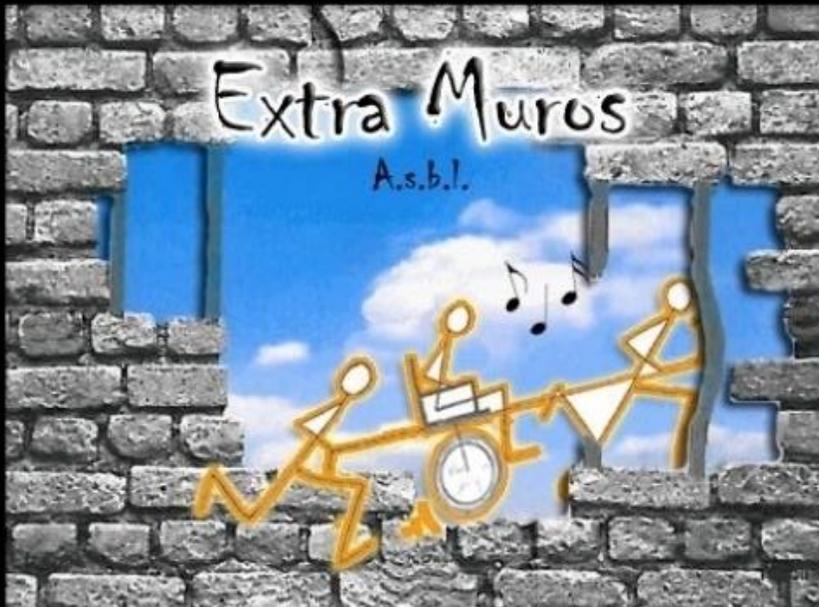
Comment est-il devenu ce chantre des mal-aimés dont les jeunes d'un peu partout écoutent fascinés, le témoignage ?

En contant les péripéties de sa turbulente existence, dérangeantes sur l'utilité et l'avenir de nos prisons.

Les métamorphoses d'un voyou



Serge Thiry



La scène qu'il est en train de vivre lui rappelle les dernières images d'un film dont il a oublié le titre. Un type sort d'un imposant bloc grisâtre qu'on identifie à une prison. La vue en plongée accentue sa solitude et son désespoir. Son regard fouille les alentours. Personne. Puis on entend les sabots d'un cheval. Son pote arrive dans une petite voiture de course, son rêve, pour lui en faire cadeau. Ah oui, Les Ripoux.

Aujourd'hui, c'est lui qui est dans le film. Il est son propre spectateur. Il reste d'abord immobile sur le trottoir, ses caisses en carton à ses pieds. Le gardien vient de refermer la porte dans son dos et il n'ose pas se retourner : tous les détenus savent que ça porte malheur et que, si l'on cède à la tentation, c'est le retour au bercail garanti. Ce n'est pas ce qu'il veut, bien sûr. Il a juré, décidé, craché, de ne jamais remettre les pieds en prison. Mais c'est plus fort que sa résolution : il se retourne, regarde la porte, une dernière fois. Et ce qu'il y voit le fige : la silhouette en ombre chinoise d'un enfant qui agite la main. Le temps qu'il plisse les yeux pour saisir l'image avec plus de précision, qu'il fronce les sourcils pour mieux comprendre ce que lui veut l'enfant – son geste est-il un adieu, un appel ? – déjà la vision s'étrécit et disparaît, absorbée par les fissures du bois.

Après quelques instants de vaine attente, il se détourne lentement vers le paysage alentour. A perte de vue, des prairies tachetées de vaches, sous un ciel d'un bleu timide, que traversent furtivement de grosses masses vaporeuses qui s'enfuient avec discrétion. Un paysage plein de sagesse et de retenue, en complet désaccord avec les enfers qu'il laisse derrière lui. Il respire à pleins poumons les senteurs campagnardes de betterave sucrière et de bouse de vache. La brise d'un tout jeune printemps vient lui effleurer le visage, comme une invite. Elle le grise très vite, à la manière d'un vin blanc frais et

léger quand on a l'estomac vide. Lui, c'est tout son être qui est vide, si vide et depuis si longtemps, que tout cet horizon qui se déploie sous ses yeux, cette pureté de l'air, cette infinitude de l'espace et du temps l'enivre.

La tête lui tourne. Son regard n'est plus habitué à s'échapper aussi loin. Ça lui fait presque mal aux yeux. En prison, l'horizon, c'est le mur, toujours le mur, même au préau. Surtout le préau individuel, couvert d'un toit. Il contemple avec délice ce ciel sans barreaux. Ça l'étourdit, comme s'il avait trop fumé ou trop bu, comme il l'a fait si souvent, mais cette fois la sensation est différente, ce n'est pas l'abrutissement qui conduit à l'oubli, c'est une jouissance qui le soulève et l'emporte vers des contrées encore inconnues, pleines de mystères et de joies à venir. La liberté.

*Je veux voir plein de gens,
je veux voir plein de couleurs !*

– Serge !

Elle agite la main, près de sa petite Saxo grise garée non loin de là. Il connaît sa voiture : quand il était à Arlon, il la voyait arriver de sa cellule du premier étage. La seule personne au monde à l'attendre, à lui faire une place dans sa vie. Jessica. Sa silhouette menue réveille le souvenir d'un moment de grâce dans l'uniforme écoulement des journées en taule. Voici quatre ans, il croupissait à la prison de Nivelles. Il avait sollicité la faveur de garder sa guitare en cellule et le directeur avait fini par accepter. Il s'était mis à composer des poèmes, des chansons et, à mesure que le temps passait, cette occupation devenait son refuge, son garde-fou contre la colère qui grondait en lui quand il ressentait son impuissance à s'évader.

Déjà sa légende le précédait. Quelques détenus l'entouraient d'une véritable cour. Ses innombrables tentatives d'évasion incarnaient leur quête de liberté, qu'aucune barrière n'arriverait jamais à contenir. En captivité, il devenait le Desdichado de l'univers carcéral, le poète solitaire dont le chant planait au-dessus de leurs misères. Ils buvaient les paroles de ses chansons, qui parlaient de leur délaissement et de leur révolte. C'était ce personnage-là, sans doute, qui avait séduit Jessica, le prof de musique.

L'évocation le fait sourire. Il émerge, s'ébroue. Puis avance vers elle au ralenti, pour ne pas gaspiller ces instants sublimes par une hâte inutile. Il déguste chaque seconde de son nouveau destin

de vivant, lui qui débarque du royaume des morts. Elle fait déjà ronronner le moteur, il s'engouffre à ses côtés. Ils s'embrassent, se tiennent enlacés. Il perçoit dans son baiser impatience et fébrilité. Elle questionne avec douceur, comme pour ne pas l'effaroucher :

– Qu'est-ce que tu veux faire ?

– Roule. Je veux voir plein de gens, je veux voir plein de couleurs. Y a pas beaucoup de couleurs en prison. Roule où tu veux, tout est bon, le monde est à moi !

Il n'a pas dit « à nous ». Mais elle comprend : elle n'était pas emmurée, elle, toutes ces années.

La Saxo vagabonde à son gré. Serge ferme les yeux, encore étourdi. L'image de l'enfant resurgit. Ses parents viennent de le déposer sur le seuil d'un quelconque sanatorium ou préventorium. Ils n'ont pas eu un geste de tendresse pour lui dire au revoir. Il reste là, à les regarder s'éloigner dans leur VW poussiéreuse, à travers la brume de ses larmes. Il est déjà prisonnier. Une houle de détresse s'engouffre en lui, sa poitrine étroite va éclater, il ne trouve plus son souffle. Les premiers temps, il n'arrivait à respirer normalement que bien après leur départ. Puis il s'est habitué à affronter la tourmente, à cacher, toujours cacher, faire semblant d'être content de son sort. Sous peine d'encourir les foudres des surveillants, comme hier encore celles des matons. En prison, comme au machintorium, c'étaient les premiers instants les plus difficiles. Ceux où il se retrouvait nu pour une fouille minutieuse, avant de revêtir son pyjama gris de détenu. On rangeait son identité au placard, avec ses vêtements. Il était seul, infiniment seul. Comme autrefois l'enfant.

Il devait sortir dans dix ans, en 2014. Et ce matin, il est libéré. Le mot danse dans sa tête, sans trêve. Il se dit qu'il l'a échappé belle et se demande encore comment c'est possible. Il n'a pas vraiment été ce qu'on appelle un détenu exemplaire, ni très discipliné. Il a cinq évasions à son actif, avec armes à feu et prise d'otages, dont l'une a fait quatre blessés par balle et c'est lui qui tenait l'arme en main.

Son passage devant la Commission de libération a été laborieux, le rapport psychosocial était très négatif. Il confirmait l'opinion

générale : avec Thiry, on s'est épuisé à chercher des solutions, on a tout essayé, rien ne marche, il ne veut rien savoir. On avait même envisagé une « étude de cas ». Quand on ne sait plus quoi faire avec un détenu, on examine la possibilité de le mettre à la disposition du gouvernement pour ne plus le laisser sortir. Que s'est-il donc passé ? Pourquoi est-il là ? Il se tourne vers Jessica, qui s'est mise à chanter. Son amour et sa ténacité ont dû changer la donne, comme la confiance du directeur de la prison d'Arlon, et la combativité de son avocat. Sa propre conduite aussi, fort assagie depuis quelque temps. Va savoir.

Ce n'est pas la première fois qu'il sort à l'air libre. Il ne compte plus ses tentatives d'évasion, avortées ou réussies. Mais tôt ou tard, il rentrait. Chez lui, songe-t-il avec un faible rictus. Il a souvent démenagé. La liste des prisons défile dans sa mémoire engourdie : Liège, Nice, Mons, Tournai, Saint-Gilles, Bordeaux, Namur, Jamioulx, Lantin, Nivelles, Arlon, Marneffe et... Il en a sûrement oublié une. A présent, elles se fondent toutes en une seule. Qu'il emporte en lui, dont il garde l'ineffaçable empreinte. Celle d'une mère malfaisante, qui exerce encore sur lui un horrible attrait, pour laquelle il éprouve une répulsion mêlée de nostalgie.

A présent qu'elle l'a mis à la porte, même s'il en est heureux, il se voit dépourvu de sa protection. Nu, indécis. Il n'a pas un euro en poche. Juste ses caisses et un papier attestant qu'il sort de prison. Il doit chercher lui-même ses moyens de subsistance et, s'il veut rester libre, emprunter des voies légales qui lui sont inconnues. Résister à l'appel des chemins familiers, ceux de la transgression.

Dans toute sa tartine « en vue de l'examen de la proposition à la libération conditionnelle », la psy a quand-même écrit quelque chose qui lui semble important et qu'il a envie de creuser, avant tout : « Il a été relevé un déficit de la capacité de mise en œuvre, de gestion et de réalisation par lui-même de lui-même. » Serge nettoie le texte de sa tournure impersonnelle, gage de sérieux et de compétence de l'experte, et essaie de traduire.

Je suis incapable de me réaliser. Comment tu veux que je me réalise ? Je ne sais pas qui je suis. Au départ, si on remonte assez loin, je voulais être quelqu'un de gentil. Faire de la musique et chanter pour montrer aux gens que je les aimais. Ça n'a intéressé personne. Voler, au début, c'était pour me faire remarquer, pas pour m'enrichir. Mon but n'a jamais été de faire mal aux gens. Je voulais qu'on s'occupe de moi. Quand j'ai changé de route et choisi de faire voyou plutôt que musicien, tout le monde a applaudi. Je suis devenu une vedette, un exemple, un meneur. Respecté, si pas aimé, par ma famille, mes femmes, mes amis. Redouté par mes ennemis. Ça me convenait. J'étais convaincu de ne pas pouvoir demander plus à la vie. Jusqu'au jour où quelqu'un, en passant devant ma cellule, a entendu le son de ma guitare. A partir de là, j'ai eu envie de revenir à mon premier objectif. Il me plaisait bien, avant que toute cette merde me tombe dessus.

*Van Gogh et moi, c'est peut-être le bled
qui nous a rendus fous.*

Dire qu'on ne vient pas au monde avec les mêmes cartes, c'est peut-être bateau mais franchement, son jeu à lui, qui en aurait voulu ?

Un jour, en taule, il avait commencé la lecture d'un bouquin jauni aux feuilles rongées par l'humidité et il s'était impatienté de la longueur des descriptions qui évoquaient un bidonville dégueulasse et noyé dans le brouillard. Puis il avait compris que l'auteur décrivait à dessein ce décor dans lequel allaient apparaître ses personnages, afin de montrer qu'ils étaient le produit de leur milieu. Il s'était amusé à faire le même rapprochement entre lui et le pays qui l'avait vu naître.

Cuesmes, dans le Borinage, c'est une région minière où Van Gogh a vécu, dans une maison au milieu des marais, il allait parler aux mineurs de Dieu et du pardon. A croire que ce bled rend fou, s'est souvent dit Serge avec une mélancolie douce-amère. Il se souvient d'avoir joué avec ses copains dans la mesure du peintre, transformée plus tard en musée, et d'y avoir démoli les derniers vestiges de son pauvre mobilier.

Cuesmes, en 1956, c'est le paysage de Germinal. Un paysage noir et dur. Il y a des mines partout, des corons, des maisonnettes ouvrières toutes pareilles, délabrées et noircies par la poussière de charbon, humblement alignées le long de rues pavées où le laitier fait sa tournée à cheval. La mine remplace le château-fort de l'époque féodale. Les hommes y peinent chaque jour dès l'aube sans être

certains de remonter le soir. Les femmes restent à la maison pour élever leur marmaille. Toute la famille s'entasse dans deux ou trois pièces.

Ni salle de bains ni toilettes dans sa première maison. C'est dans les suivantes qu'il connaîtra un embryon de confort. Ce qui le terrifie, c'est de sortir, parfois dans l'obscurité, pour aller faire ses besoins dans la cahute peinte en vert, avec un cœur découpé dans la porte. Il se hisse sur la banquette en bois, au bord de ce trou trop grand pour ses fesses d'enfant, prêt à l'aspirer dans ses profondeurs méphitiques. Ils se lavent dans une bassine en zinc, tous dans la même eau. Le seul poêle à charbon sert de cuisinière. La mère y met chauffer son fer à repasser. Son malheur vient-il de cet inconfort ? Il n'en est pas sûr. Repeint aux couleurs de l'amour, pareil endroit aurait pu ressembler au paradis.

Le père de Serge est mineur, issu lui-même d'une famille de treize enfants. Après la guerre, il a fait un peu de prison pour vol, dans les trains allemands et ailleurs, question de survie. La mère, ses parents l'ont abandonnée à sa naissance, comme ses sept frères et sœurs. Elle, ce sont les religieuses du « Bon Pasteur » qui l'ont recueillie et formée à servir chez les bourgeois aisés. A vingt et un ans, totalement ignorante de la vie en dehors du pensionnat, elle a épousé le premier qui a voulu d'elle, dans l'espoir, vite déçu, de récupérer la garde de ses frères et sœurs. Elle a trouvé normal de considérer comme son seigneur et maître cet homme dont elle n'était pas amoureuse.

Serge n'a qu'une photo en noir et blanc du couple, elle date des années cinquante. Ils marchent dans les rues de Mons. Lui, courtaud, râblé, long veston à revers pointus, mégot aux lèvres, ses sourcils broussailleux froncés à la vue du photographe. A son bras, légèrement en retrait, elle a l'air plus jeune, un peu intriguée elle aussi. Ses fins cheveux blonds tirés en arrière contrastent avec l'épaisse tignasse brune de son mari. Un corsage blanc et une longue jupe noire dessinent ses formes harmonieuses. Un faible sourire éclaire à peine son visage rond et pâle de princesse slave. Elle plisse les yeux sous

l'effet du soleil ou de la difficulté d'exister. Serge conserve ce cliché comme une relique.

Ils eurent une fille, puis un garçon. Ça leur aurait bien suffi. Le troisième mourut à peine né. Serge, ils décidèrent qu'ils le donneraient à ses futurs parrain et marraine, qui ne pouvaient avoir d'enfant. Ça faisait toujours, selon l'expression consacrée, une bouche de moins à nourrir.

Manque de veine, avant la naissance de Serge, les candidats parents ont le mauvais goût de mourir tous les deux dans leur voiture écrasée par un tram. On devine donc les sentiments qui ont accueilli le poupon dès son arrivée : déconvenue, contrariété, rancune.

Si peu désiré, il est né dans un état de mort apparente, d'asphyxie, on a dû le réanimer au plus vite. Puis une jaunisse l'a terrassé. Relayée par une intoxication au lait de vache, qui l'a maintenu pendant une semaine entre la vie et la mort.

C'est tout bébé qu'il a fait connaissance avec les barreaux. Selon divers témoignages, il restait des heures dans son parc, à jouer avec un rien : un morceau de papier, une bouteille de bière vide, une vieille chaussette. On ne l'entendait pas : à l'époque, c'était le gage d'une éducation réussie. Sa mère tenait son premier café : « Le cheval blanc », dont il n'a guère souvenir. Parfois, pour s'amuser, elle habillait Serge en fille. Elle le lui a raconté plus tard.

Il avait trois ans quand sa santé n'a plus posé de problème. Mais son apparence restait frêle et, comble de disgrâce, il avait des cheveux auburn qu'on qualifia de roux. Dans sa région, on ne s'indigne pas contre quelqu'un en disant : « Tu deviens fou ? », on lui demande s'il ne devient pas « roux ». L'assimilation est suggestive. Serge est entré à l'école avec cette étiquette : « li rouchat ».

Dès qu'il a commencé à parler, on a constaté qu'il bégayait. Et on en a bien ri. La logopédie était aussi étrangère à son entourage que les principes les plus élémentaires de la pédagogie infantine. En classe, personne n'attendait qu'il ait terminé sa phrase sans s'esclaffer et même, il a fini par agacer ses condisciples et ses maîtres. Les autres s'en éloignaient, ajoutant qu'il puait.

A l'école primaire, Serge se réfugie tout naturellement au fond de la classe, d'où personne ne songera jamais à le déloger. Il s'y tient sagement assis, écoute les cours sans rien y comprendre. Passe des heures à sommeiller, rêvasser, qui s'en soucie ? De temps à autre, on se rappelle son existence pour le punir de son ignorance, il tend docilement les mains pour recevoir les coups de règle sur le bout des doigts.

Parfois, l'institut lui demande de venir réciter le poème qu'il a dû apprendre par cœur. Il le connaît très bien, il est là tout entier dans sa tête mais il n'arrive pas à articuler le premier mot. Et quand il y parvient, il se met à bafouiller. La seule journée où il récolte des miettes d'attention, c'est celle où toute l'école va visiter la mine. Son père y travaille, il en conçoit une certaine fierté. Il se sent un peu moins ignoré et penaud.

Ses parents ont repris la gérance du Café de la Gare, à Cuesmes. Sa mère trime derrière le comptoir. Les revenus du café améliorent l'ordinaire, même si sa gestion laisse parfois à désirer : Serge se souvient que les parents ont changé d'établissement à plusieurs reprises. Lui, il y rôde autour des jackpots et se met à chercher dans les poches de ses parents les pièces de monnaie pour jouer. Il opère en cachette, quand les autres sont couchés. Tout au fond de lui, il espère attirer du même coup l'attention. Mais c'est peine perdue et il n'ose pas renouveler trop souvent l'expérience.

Serge a passé une bonne partie de sa scolarité dans des institutions de santé. Il n'était pas malade. Mais il restait d'apparence chétive. Le mot « mutuelle » revient souvent dans ses souvenirs. Ces vacances forcées étaient donc prises en charge et c'est sans doute pour cet avantage financier qu'on l'envoyait quelque part, au littoral ou dans les Ardennes, toujours pour une période de six mois. Il s'en attriste dans l'un de ses poèmes :

Le serge se passe et se repasse

Jusqu'à l'usure, jusqu'à la rupture, la cassure.

Il n'en veut pas à ses parents, il ne peut pas s'empêcher de les aimer. Il leur trouve des excuses, même s'ils n'ont jamais répondu

à ses questions sur ces placements. Il a juste entendu dire qu'il avait « un souffle au cœur ». Bien plus tard, sa mère lui a dit que « ses pieds poussaient de travers ».

De ces séjours un peu partout, il conserve des images atroces. L'une d'elles surtout lui donne des haut-le-cœur. Il est dans un home d'Oostduinkerke, il a six ou sept ans. Au sortir de la douche, les gamins doivent tordre leur gant de toilette mais lui n'y réussit qu'à moitié. L'éducateur surgit :

– Ouvre la bouche ! Penche la tête en arrière !

L'enfant s'exécute et l'éducateur presse le gant au-dessus de sa bouche ouverte, l'oblige à boire l'eau qui s'en écoule. Il a encore le goût du savon en bouche.

Au dortoir comme en classe, les autres pensionnaires le tournaient en bourrique parce qu'il ne parlait pas le flamand. Quelques épisodes humiliants lui reviennent, il épingle le plus douloureux. Chaque enfant est invité à déclamer ou chanter quelque chose devant ses condisciples qui écoutent, attentifs, derrière leur petite table basse, les genoux sur un coussin. Quand vient son tour, Serge entonne, timide mais tout fier, à la boraine :

Quand j'étais petit

Je n'étais pas grand

Je montrais mon cul

A tous les passants...

Il termine sous les huées et il est puni : son choix était franchement déplacé.

Une autre fois, pour se distraire, un gosse lui fait un croc-en-jambe dans l'escalier. Il s'étale tout en bas, sa mâchoire heurte brutalement le sol. Ses dents toutes jeunes sont en morceaux. Il grimace en se rappelant les piqûres du dentiste pour tuer les nerfs. Ses dents ont commencé à noircir, on les lui a enlevées plus tard pour lui placer une prothèse.

Son havre, dans cet horrible endroit, c'est le petit chalet derrière le bâtiment : l'ambiance y est feutrée, avec des lumières tamisées. On

chante sous la houlette d'une monitrice accueillante qui leur prépare des crêpes. Serge attend ces moments avec une impatience indicible.

Les séjours à la maison ne sont guère plus réjouissants. Il est devenu « l'enfant du milieu ». Un garçon et une fille avant lui, idem après lui. Tous semblent jouir des privilèges qu'on lui refuse. A eux, le père demande de l'aide dans ses travaux domestiques. A lui, jamais. Il a une telle envie qu'on s'occupe un peu de lui ! En l'absence de ses parents, il force la porte de leur chambre fermée à clef, avec le crochet d'un cintre. Pour partager un moment leur intimité. Mettre le nez dans les robes, les manteaux, les costumes. Faire comme s'ils étaient là, tout contre lui.

Les frères et sœurs ont chacun un parrain et une marraine, qui viennent en visite. Les siens, on ne les a pas remplacés. Il regarde les autres ouvrir leurs cadeaux, leurs sacs de bonbons, s'extasier, battre des mains. C'est lors d'une de ces visites que, pour mieux voir le costume de Zorro offert à son frère, il veut grimper sur une chaise. Le frère la tire, pour s'amuser. L'arête de la chaise brise le nez du bambin qu'on emmène à l'hôpital. Serge en est encore mortifié. Les autres reçoivent un vélo pour leur anniversaire, pas lui. C'est pourtant lui qu'on envoie demander cinq cents francs à une tante ou un oncle « pour finir le mois », il en éprouve une gêne pénible. Son frère aîné se voit offrir une mobylette pour ses seize ans et une voiture pour ses dix-huit. Serge a la conviction de ne pas être prévu dans le budget familial. Il connaît les premières affres de l'envie. Et la nécessité de se procurer tous ces petits bonheurs par ses propres moyens.

Chiche que t'oses pas !

A l'école, comme à la maison, il fait figure d'intrus, d'élément hors-série et il accumule les frustrations. Le premier lundi du mois, les autres apportent leurs économies pour que l'institut les dépose sur leur carnet d'épargne scolaire. Lui n'en a pas, ce qui le morfond. A la récré, il les regarde tous lécher leur frisko. C'est injuste, il n'y a pas de raison que lui n'en mange pas. Un après-midi avant la sortie, il va ouvrir en cachette le frigo de la classe, emporte toutes les crèmes glacées et se régale jusqu'à l'indigestion.

Dans sa classe, il n'a qu'un ami : Gilbert, handicapé par la poliomyélite, comme lui parfaitement hermétique au calcul et à la grammaire, comme lui réduit à la condition de paria, à cause de ses jambes mécaniques. Ils unissent leurs infortunes et répètent de conserve leur troisième année.

Il ne se rappelle pas lequel des deux a plongé la main le premier dans les poches des vêtements suspendus au porte-manteau du couloir. Mais il lui semble encore éprouver cette jubilation qui les saisissait quand ils couraient s'acheter des bonbons. L'épicière, une femme lasse et replète qui traînait les pieds, plongeait la main dans le bocal, puis jetait les boules multicolores dans un sac en papier qu'elle leur tendait sans méfiance, avec un petit sourire fatigué. Ils les dégustaient ensemble, ils avaient le sentiment d'avoir rétabli la justice. Ils se félicitaient de leurs exploits impunis, dans une sorte de surenchère et de valorisation réciproque, heureux de cette reconfortante complicité. Quelquefois, ils partageaient leur butin

de friandises avec la sœur de Gilbert, une blondinette aux yeux pervenche, le premier amour de Serge.

Les bonbons constituent, à cette époque, le principal objet de ses convoitises. Il arrive à crocheter la serrure de la haute armoire où sa mère les enferme, comme il réussit à subtiliser dans le portefeuille maternel de quoi s'en procurer à l'épicerie.

Fort de ses succès, le pickpocket débutant ne s'arrête pas là. Une autre idée lui vient. Tous les matins, le laitier et le boulanger passent devant chaque maison de la cité et, en l'absence du client, déposent qui son lait, qui son pain. Quand Serge a trop faim, il emporte les victuailles et, parfois, il devance les commerçants pour subtiliser l'argent laissé à leur intention dans une casserole, sur l'appui de fenêtre.

Le regret ne l'effleure pas : il ne peut naître que du sentiment d'avoir transgressé un interdit, notion que personne ne lui a inculquée. Être sage, pour lui, signifie se tenir coi et silencieux en présence des adultes, c'est tout. Bien mieux, ses nouvelles aventures le remplissent d'une vive excitation. La première fois qu'il a pensé à piquer l'argent du laitier, un copain du quartier l'a défié, sûr de son affaire :

– Chiche que t'oses pas !

– Tu vas voir !

En empochant les pièces, Serge a capté le regard admiratif de l'autre, qui l'a presque ébloui. Quelqu'un lui reconnaissait un mérite, une importance ! Sa jouissance était si vive qu'il n'avait qu'une hâte : recommencer. Ne serait-ce pas là le but de sa longue carrière de malfrat : chercher à recréer cet émerveillement qu'il avait lu dans les prunelles extasiées de son copain ?

Ses chapardages le distraient de la sinistre atmosphère du foyer. Sa mère porte en permanence les stigmates de la femme battue, le visage devenu inexpressif, enlaidi par un œil au beurre noir, des plaies ou des hématomes, le corps recroquevillé pour éviter les coups. Car le père joue admirablement du martinet, cet instrument qu'on vend sur le marché, dont Serge revoit le manche garni des lanières de cuir

qui cinglent la peau avec une violence infaillible : c'est le temps des culottes courtes pour les garçons et les filles ne portent pas encore de pantalons. La petite sœur a la clavicule brisée dans l'aventure. Le paternel a commencé par écluser de quoi oublier ses dix heures de baigne au fond du trou. Après la fermeture des mines, l'ambiance du café aidant, il a gardé l'habitude. Certains soirs, il s'empare du martinet pour un oui, pour un non et, comme les enfants courent plus vite que la mère autour de la table de la cuisine, c'est sur elle que les coups pleuvent. D'ailleurs, elle le mérite bien, hurle-t-il, toujours à reluquer les autres hommes ! Quand il se fatigue du martinet, le père frappe avec ses poings. Il a fait de la boxe dans sa jeunesse, son frère était champion du Hainaut. Serge devine quand il change de méthode car, avec les coups de poing, les marques sur le visage de sa mère sont différentes, moins précises, plutôt des boursoufflures.

Un soir où elle tente de fuir à l'étage pour échapper à son mari, Serge se lance derrière celui-ci dans l'escalier, prêt à le frapper de toutes ses forces, quand une main violente le précipite en bas des marches. Il n'est pas blessé mais il étouffe de honte et d'indignation. C'est peut-être à cet instant que germe en lui l'envie de fuir cet endroit pour toujours. Envie qu'il cherchera désormais à satisfaire par tous les moyens. Une sorte de rituel s'installe. Dès que le ton monte à la maison, il s'échappe, souvent par la fenêtre des toilettes. Tôt ou tard, des voisins le ramènent. Il lui est arrivé, dans sa hâte, de sortir tout nu.

Le confort de la famille s'améliore peu à peu. Le père a repris des cours pour devenir électricien, il travaille à présent chez Fabricom. Il a introduit une demande de logement à Sorelobo et bientôt, ils emménagent dans une maison à quatre chambres, avec salle de bains et chauffage central. Un jardin aussi. La mère aura ses légumes et ses fruits. Le père élève des lapins. Serge chérit tout spécialement deux d'entre eux, un blanc et un gris, il en fait ses amis et ses confidents. Il leur chuchote à l'oreille toutes ses petites misères. Le gris surtout semble lui témoigner beaucoup d'attention. Un après-midi, au retour de l'école, il apprend que son père les a tués, sans un mot

d'explication. A table, Serge refuse de manger un seul morceau de son Jeannot bien-aimé.

Accablé de tristesse, il convainc deux autres gamins de partir avec lui « au bout du monde ». Eux aussi traînent leur malaise dans la rue et souffrent de la pire des maladies : le manque d'amour. Ils acceptent de le suivre. Et les voilà qui détalent à travers champs, sans même savoir où ils vont, bientôt gagnés par le froid et la faim. Dans leur terreur de la nuit, ils s'arrêtent au pied d'un grand panneau publicitaire qui les abrite du vent. Le matin, ils font demi-tour, direction la maison, où Serge va offrir ses fesses dénudées aux attaques du martinet.

Sa mère se montre très passive à son égard, elle ne lui fait pas de reproches, elle lui trouve toujours des excuses. Son grand frère ne lui manifeste que du mépris. Il regarde l'un de ses copains corriger Serge sans un geste pour le défendre. Le soir, dans la chambre qu'ils partagent, il le tarabuste, il réclame une intimité qui met le gamin mal à l'aise. Suivant l'exemple paternel, l'aîné lève volontiers sur son cadet une main justicière. Comment l'enfant de dix ans a-t-il un jour la subtilité de s'emparer du coupe-papier qui traînait sur la table pour se protéger ? Le couteau se plante dans la paume menaçante, le sang pisse, le frère hurle à mort, le père flagelle. Mais personne n'en saura rien. La famille ferme le rideau sur ses violences.

Pour se consoler, Serge multiplie les larcins. Il s'offre le chèque des allocations familiales, qu'il va toucher à la poste, c'était encore possible à ce moment-là : la postière, comme l'épicière, lui faisait confiance, elle connaissait tout le village. Il dépense l'argent avec les copains du quartier, en bonbons divers et petites voitures de course. Pour renouveler les provisions, il se risque dans la superette locale. Le self-service, finalement, ce sera plus facile encore. Un vendeur grincheux et malcommode le prend la main dans le sac et alerte ses parents dont les claques, loin de le dissuader, attisent sa révolte.

Les fugueurs à la manque remettent le couvert à l'âge de douze ans. Tous souffrent du même ras-le-bol. Ils sont fringués comme des clochards, à l'heure où les ados deviennent, lentement mais

sûrement, les proies de la mode vestimentaire. Vittorio est le plus élégant d'entre eux, il veut se procurer des pantalons chics. Ils décident donc d'échapper à la médiocrité ambiante et cette fois, leur expédition est plus organisée. Chacun dérobe à ses parents une partie de la somme nécessaire pour payer le voyage en train. Sauf Serge qui, cette fois-là, fait chou blanc.

Ils partent pour leur Eldorado, une ville qui leur paraît plus clémente : Paris. Un des quatre fugitifs y a de la famille et promet aux autres la vie de château. Dès qu'ils débarquent, ladite famille manifeste sa désapprobation et se désintéresse de leur sort. Pendant une semaine, ils dorment sur le dernier palier d'un HLM, un peu de chaleur leur vient de la cage d'escalier. Ils chipent de quoi subsister dans les commerces du coin. Rien d'exaltant ne leur arrive. Désappointés, ils rapploient à Cuesmes en autostop. Ils se réfugient chez le père le plus cool, celui de Vittorio, qui les ramène au compte-gouttes chez leurs parents respectifs. Ceux-ci ont alerté la police, à laquelle Serge est confronté pour la première fois. Il bredouille un semblant d'explication, puis il a droit à sa course-poursuite autour de la table et à sa dose de martinet.

Aux grandes vacances, pour débarrasser le plancher, Serge participe au camp organisé sur le Mont de l'Enclus par le mouvement de jeunesse de l'église protestante. Il s'y voit penché sur le poste de radio des animateurs pour mieux écouter la chanson des Beatles qui envahit les ondes, « Michèle, ma belle, sont des mots qui vont twès bien ensemble, twès bien ensemble ». D'autres flashes surgissent, plus désagréables, qu'il tente de chasser comme des insectes importuns. Des garnements inconnus raillent sa chevelure, imitent son bégayement. La nuit venue, le pasteur se glisse furtivement près de son lit et ses mains caressent son corps malingre sous la couverture. Il susurre qu'il ne faut surtout rien en dire à personne, le Bon Dieu ne serait vraiment pas content.

Je voulais devenir chanteur.

Serge traîne toujours ses savates et son ennui à l'école primaire de Cuesmes. Sa troisième année s'éternise et l'institut, monsieur Hainaut, n'est pas spécialement patient avec lui, il lui pince quelquefois la joue et le tire, ainsi harponné, jusqu'au « coin », lieu d'ignominie où l'on cantonne les cancre. Les disgraciés doivent rester debout et subir en silence les regards moqueurs ou navrés de leurs condisciples. Pour sauver la face, Serge s'est mis à faire le pitre, ce que les autres galopins semblent apprécier.

C'est pourtant monsieur Hainaut qui va révéler à Serge l'existence de la plus belle chose du monde. Celle qui deviendra son havre et sa lumière pendant les années d'enfermement. La musique.

L'établissement scolaire inaugure un atelier musical. L'institut commence l'initiation par la présentation du pipeau et, à la surprise générale, Serge se met à en jouer avec une adresse confondante. Sans formation, il interprète « Les oignons » de Sydney Bechet. Son professeur l'observe en caressant sa barbichette. Puis il se rue chez les parents. Voilà, leur annonce-t-il, que s'éclaire le cas de cet enfant rétif à la science, habité par un talent exceptionnel : il faut inscrire le prodige dans une académie ! Le père reste insensible, il méprise les choses de la culture, qu'il assimile au seul jardinage, mais la mère, en douce, achète à son fils, sur le conseil de monsieur Hainaut, une flûte pour basses.

Serge chevauche désormais les nuages. Les instruments à vent, ça le transporte. Le saxophone, surtout. Le prof lui a permis

de s'y essayer avec le sien, et l'habileté du gamin le conforte dans son jugement. Vingt ans plus tard, cet homme viendra aux Assises, témoigner en faveur de son élève et lui remplir les yeux de larmes.

– Vous savez, monsieur le Président, j'observais ce petit garçon. Quand il a commencé les cours de musique avec moi, il est devenu un autre.

C'était exactement ça. Dès qu'il avait commencé à jouer du saxo, un tel bien-être l'avait envahi que tout son mal de vivre s'était dissipé par miracle.

Il n'en revient pas de se voir confier, avec quatre autres garçons, l'animation musicale du spectacle de fin d'année : « Blanche neige et les sept nains ». Les mélodies sautillantes de sa flûte accompagnent l'intrigue et le public clame son enthousiasme. Le prof félicite les musiciens, qui saluent sur la scène. Moment béni pour le rouchat, qu'il savoure dans un total oubli de la mesquinerie humaine. Il est fier comme un pape. Même si ses parents ne sont pas venus l'écouter.

On le voit dès lors participer avec ferveur à la moindre activité musicale gratuite et collective : il chante dans la chorale enfantine du patelin, les « djambos », terme borain qui désigne les enfants, il frappe ses cymbales avec la « clique », la fanfare des gilles qui s'abreuvent dans le bistrot familial. Il joue à l'oreille, il ne sait pas lire une partition.

Son grand frère vient de recevoir une guitare électrique mais Serge n'a pas le droit d'y toucher. Quand il la regarde, il devient fou, il brûle d'envie de la prendre dans ses bras. Ce dont il ne se prive pas quand son aîné est sorti. Il reproduit les accords qu'il a entendus. Il raffole du blues et du rock. Pendant des heures, sur le vélo qu'il a chipé, il rêve à son destin de chanteur. Il l'imagine parfois si intensément que l'émotion le submerge quand ses fans l'ovationnent. Il se prend pour une star qui pédale incognito dans les rues de Cuesmes, pendant que des paparazzis indiscrets le filment à son insu.

Hermétiques à l'art, ses parents font fi de ses talents musicaux. Ils le changent même d'école l'année suivante, quand ils emménagent dans un autre quartier. Plus de musique. Le monde s'éteint.

Ici, personne ne semble vouloir de lui. Ses copains ont tous été conviés à une surboum chez une fille du voisinage. Le jour de la fête, il a tellement envie d'y participer qu'il va sonner chez ces gens pour se faire inviter. Ils refusent de lui ouvrir. Il ne comprend pas. Pour se défouler, il invite un copain à jouer à la guerre dans les nouveaux appartements qu'on construit un peu plus loin. Ils se projettent avec tant de sérieux sur le champ de bataille qu'ils cassent tout ce qui leur tombe sous la main, à commencer par les carreaux. L'assurance familiale aura fort à faire.

Son changement de profession n'a pas adouci le comportement du père. Les tromperies de sa femme, réelles ou imaginaires, avec les hommes qui défilent derrière son comptoir, lui fournissent le prétexte quotidien pour la rosser de plus belle. La fille aînée est livrée à la même enseigné. Comme elle a osé sortir sans permission, le père déboûle dans la discothèque, la débusque, la gifle, lui saisit les cheveux et la traîne par terre hors du dancing, insoucieux des murmures apitoyés.

Un matin, sans crier gare, la mère pousse les enfants dans sa Cortina. Un inconnu est assis à côté d'elle. C'est un artiste, un peintre, l'ex de sa fille aînée, il a trente ans de moins qu'elle. Ils descendent, annonce-t-elle avec un sourire tout neuf, vers le sud de la France. Son amant a des relations à Nice, ils seront hébergés. Ils roulent vers la liberté, le soleil, le bonheur. Pour cela, il faut dormir quelques jours dans la voiture et oublier de manger. Serge a très faim, très soif. Il tombe malade, vomit sans cesse. A Nice, le type quitte la voiture pour dénicher les tuyaux nécessaires à leur subsistance. On ne le reverra jamais.

Après cinq jours de désespoir et de famine, la mère hésite : va-t-elle se joindre aux prostituées qui défilent dans la rue où la voiture est garée ? Elle finit par s'adresser au consulat belge, qui lui donne, avec l'accord du père, l'argent nécessaire pour revenir. Ils sont arrêtés à la

frontière, suite à la plainte que le père a déposée pour la disparition de sa voiture, de sa femme et de ses enfants.

Le temps que les choses se tassent entre ses parents, Serge est confié à une sœur de sa mère, qui a déjà quatre enfants et veut d'emblée qu'il l'appelle « maman ». Il atterrit dans une école surpeuplée, où l'absence de tout repère familial augmente son désarroi. Personne n'a le temps de se pencher sur ce novice à l'air égaré. Après quelques mois, son père vient le récupérer, sa femme est rentrée à la maison.

A Cuesmes, il se remet à mariner dans le fond de la classe. Pour passer le temps, il dessine ou sommeille. Depuis la troisième, on a cessé de lui remettre un carnet de notes. A chaque distribution des prix, on appelle les élèves par ordre décroissant de performance intellectuelle. Lui, il a un ordre permanent, il est toujours cité après le dernier. On lui donne un livre qu'il est incapable de déchiffrer, jamais de bulletin.

En cinquième primaire, sa haute faculté de résistance à l'enseignement a raison de la tolérance des instits. Quand il quitte l'école, il a treize ans. Il sait à peine lire et écrire.

Son père estime que c'est l'âge idéal pour commencer à travailler. Lui, comme ses douze frères et sœurs, il a bossé tout de suite après l'école primaire, qu'est-ce que tu crois. Serge devient apprenti au restaurant de l'Industrie, en face de la gare de Mons. Il galère de dix à vingt-deux heures pour des clopinettes. On lui laisse toutes les corvées dégueulasses dont personne ne veut, le nettoyage des fours encrassés, des chiottes et des poubelles, sous les quolibets du patron qui, stimulé par sa rousueur, ses tics de langage et ses grosses lunettes, en a fait sa cible préférée. Serge prend très vite la tangente. Il devient laveur de voitures au SHAPE¹, où il triche sur les pourboires et subtilise des bons d'essence pour son père. Il ne conserve pas davantage ses petits boulots dans diverses entreprises de chauffage : il s'absente plus que de raison et trouve mille astuces pour terminer sa journée avant l'heure, comme trafiquer les appareils pour créer des pannes.

¹ Organisme de l'OTAN à Casteau

Entre tous ces jobs, celui du Shape s'avère le plus décisif pour son cursus futur puisque c'est là qu'il apprend à conduire. Pendant qu'il dégrasse, savonne, rince, essuie, lustre avec application la carrosserie de toutes ces bagnoles, la combine s'impose à lui avec évidence, elle deviendra plus tard un réflexe : en voler une, la plus accessible, l'abandonner quelque part quand le carburant diminue et bondir à pleins gaz dans une autre, pour brouiller les pistes.

La voiture va faire de lui un prédateur. Elle sera son abri, l'instrument de sa liberté, son moyen le plus sûr et le plus rapide de s'enfuir très loin. N'importe où.

*Tout ce qu'on demandait à une bagnole,
c'est une radio et le plein d'essence.*

Ils sont en train de traverser un centre-ville, il ne sait pas lequel, le brouillard estompe toutes les formes et d'ailleurs, peu lui chaut. Jessica vient d'actionner les essuie-glaces, dont le chuintement plaintif l'importune. C'est le problème des caisses bon marché. Comme la toute première dans laquelle il s'est taillé loin du bled. Celle de sa mère, il y a... bon sang, plus de trente ans ! Il en avait à peine quatorze.

Il savait être gentil avec ses parents. Cet après-midi de juillet 1970, il avait voulu les accompagner au supermarché. A la sortie du magasin, sa mère lui donne les clefs de l'Opel pour qu'il aille déposer les sacs de marchandises dans le coffre. Le temps qu'elle se dirige avec lenteur vers le véhicule, il saute derrière le volant, tripote les vitesses – c'est sa première conduite – et démarre en trombe. Ce n'est pas vraiment prémédité mais il en a fait le pari avec Gino, un copain rital qui lui a dit, comme l'autre quand il a pris l'argent du laitier, faut croire que c'est leur slogan, à ces couillons :

– Chiche que t'oseras pas !

Il est content de pouvoir épater ce défaitiste. Il grille de lui prouver qu'il ne s'est pas dégonflé. Il va lui dire :

– Tu vois, je l'ai fait ! Allons, monte dans la voiture !

Plus jamais il ne retrouvera cette griserie, cette plénitude qui envahit tout son être en parcourant les rues de la cité. Il roule sans savoir où il va, comme un cheval fou. A la tombée de la nuit, il

passé chez Gino, qui monte sans hésiter à son bord et dont il savoure l'ahurissement. Serge est un héros, Gino lui fait serment d'allégeance. Ils vont larguer les amarres, ensemble, et se délivrer pour toujours de leur merdier. L'horizon s'ouvre sur des perspectives enchantées.

– A nous le grand large, l'amour, les filles !

– On fait quoi, pour bouffer ? s'enquiert Gino, soucieux tout de même des détails pratiques de l'aventure.

– Quelle question ! On prend ce qui nous plaît, où et quand ça nous plaît, voilà.

Gino fait confiance mais un reste de suspicion perce dans ses propos :

– Et pour dormir ?

– Dans l'auto, pardi !

– Fait chaud !

– Au début, on n'a pas le choix. Après, on verra ce que la chance nous réserve.

Il emprunte cette réplique au bandit du film qu'il a vu hier soir. Ça lui donne l'impression d'être plus sûr de lui. S'il entre dans la peau de ce mec incorruptible, rien de fâcheux ne pourra l'atteindre.

Ils roupillent comme des anges dans l'Opel stationnée le long d'un champ de tournesols. Picorent toute la journée grâce aux vivres du supermarché. Et organisent leur avenir de fuyards. Deux jours après l'Exploit, ils abandonnent la voiture près de la maison de Serge et repartent dans une autre, restée ouverte. Ils la laissent pour dormir une nuit chez Gino, peinarde. C'est là que le fiancé de sa grande sœur vient cueillir Serge pour le ramener chez lui. Il faut rendre des comptes et l'aventurier en herbe se livre au marathon habituel autour de la table. Entraîné de la sorte, il aurait pu devenir coureur professionnel.

Le martinet, il s'en fiche à présent. Il a découvert une autre dimension, dans laquelle il peut se réfugier quand il le désire. Le territoire infini de l'évasion. Pour l'atteindre, il lui suffira désormais d'une clef de voiture.

Faute de voiture, on enlève une mobylette et on s'affuble d'une perruque à longs tifs. Avec trois de ses potes, c'est le moyen qu'ils ont trouvé pour rejoindre la ville de Deinze, où la légende veut que le dancing « Le Tabarin » accueille des filles faciles. C'est là que Serge connaît sa première relation sexuelle. Un soir qu'ils ont déposé leurs quatre mobs volées devant le dancing, il entraîne derrière un arbre la gonzesse qu'il a réussi à harponner et dont il conserve une image très floue : celle d'un corps jeune, grassouillet, tendu vers lui, sans visage. Une bouffée de plaisir, le temps d'un éclair. Il entend tout près d'eux couiner les freins d'un véhicule. Puis du grabuge. Il n'ose se détacher de la fille, penche la tête, aperçoit la camionnette des flics où ses trois copains se voient fourgués sans ménagement. La place se vide et Serge se rafistole, à peine revenu de son extase. Les mobs ont disparu. Sans réfléchir, d'un pas décidé, il se dirige vers la gendarmerie, y entre et se dénonce. Pas question de se défilier, il était de la partie, tout de même, il veut sa part de la gloriole. Nul ne sait, à l'heure actuelle, ce qu'est devenue la princesse de sa première fois.

L'année suivante, il « emprunte » pour quelques jours la moto de son frère. Quand celui-ci s'en aperçoit, il roue Serge de coups. Il est sans indulgence envers son cadet, le gratifiant du même commentaire acerbe à chaque sanction :

– Bien fait pour toi !

Quant au père, il se dépatouille avec la police, qu'il a auparavant avertie du vol. Il s'arrange pour que la plainte soit retirée. Serge s'interroge aujourd'hui sur ce comportement, que son père adoptera à maintes reprises par la suite, et il est en proie à un curieux mélange de sentiments, entre satisfaction et amertume. C'est une complicité d'une autre nature qu'il attendait. Une sorte d'intérêt affectueux envers sa personne, qu'il lui est malaisé de définir puisqu'il n'en n'a jamais fait l'expérience. Il s'est souvent demandé comment son père aurait dû se comporter avec lui pour éviter que sa vie devienne ce long et douloureux cafouillage.

A la même époque, une visite imprévue bouleverse pour quelque temps la vie familiale. Un jeune homme blond à la voix douce

vient sonner à leur porte. Il se présente comme le fils illégitime du paternel. Après la mort de sa mère à l'asile, il est resté placé jusqu'à sa majorité. Après quoi il a voulu retrouver son père.

Serge est ravi : le Ciel lui envoie le grand frère idéal. Il joue de la guitare, il s'intéresse à lui, le prend bien volontiers sous son aile. Sa copine aussi a l'air sympa, dans sa longue robe à la mode hippie dont Serge s'est entiché. C'est une aubaine à sauter de joie. Le père hélas ne manifeste envers ce fils inattendu qu'une indifférence maussade. Quant à sa femme, elle ne cache pas son hostilité. Mais le frère archange ne s'avoue pas vaincu. Il s'attarde dans le voisinage en espérant que la mayonnaise va prendre avec son géniteur. En vain. Il disparaît alors aussi soudainement qu'il a surgi. Il s'évapore, comme une apparition surnaturelle.

Serge, lui, grandit, forcé un peu. L'année de ses seize ans, il fréquente beaucoup Gino. Ils expérimentent la technique qu'ils peaufineront au fil de leurs vols. S'ils ne trouvent pas de bagnole ouverte, ils en cherchent une à l'abri des regards et Serge opère. Pendant que son copain surveille les alentours, il traficote une serrure ou brise une vitre, se livre à des manipulations de fils qui impressionnent Gino. Le moteur commence à vrombir, en sourdine d'abord puis avec une puissance triomphale, et c'est le départ de la folle cavalcade. Il faut juste que leur coursier soit équipé d'une radio et abreuvé en suffisance. Que l'habitable soit confortable aussi car ils y dorment la plupart du temps. Bien entendu, en le quittant quelques centaines de kilomètres plus loin, ils emportent, pour l'utiliser ou le revendre, tout ce que son propriétaire y a laissé.

Ils se spécialisent dans la marque Simca : les 1300, les 1100, les Rallye 1, 2... On était devenus des experts, t'aurais dû voir ! Du moment que la clef rentrait dans le truc, on arrivait à ouvrir. Pas besoin de casser le carreau comme pour d'autres marques. On enlevait les trois fils, on brûlait le caoutchouc, on en mettait deux pour le contact, le troisième pour le démarreur, et c'était parti !...

Serge revendique l'initiative de tous les méfaits, il décide des modalités de leur accomplissement... Je me suis jamais fait prendre

pendant un vol de bagnole. C'était toujours moi qui conduisais, moi qui fracturais la voiture. Tous ceux qui sont venus avec moi étaient des suiveurs !...

Tout cela, Serge n'ose l'avouer à sa mère quand elle lui reproche de se « laisser entraîner ». C'est un peu comme s'il voulait choisir son statut de voyou, et non le subir sous la pression d'un sort funeste. On commence d'ailleurs à le connaître comme tel. Dans les boîtes de Mons, on lui voue un certain respect, dicté par la crainte. C'est une sensation inédite, qui le rassure et le réconcilie avec lui-même. Qui se souvient encore du piteux rouchat lardé d'insultes et de railleries ? On s'écarte à présent devant lui. On lui ouvre la porte de sa bagnole, si, si. Il imite les chefs de bande qu'il voit dans les films, fait semblant de rouler des mécaniques et toise ses congénères à travers ses verres fumés, qui lui donnent une allure plus ténébreuse. Les filles en bavent, de monter avec lui dans une voiture volée. Il se sent admiré et en éprouve un frisson si délicieux qu'il ne pourra désormais plus s'en passer.

Plusieurs fois, il est arrêté comme mineur : il n'a pas encore 18 ans, l'âge de la majorité pénale. Il se retrouve toujours face au même inspecteur de la BSR², à qui il quémande une cigarette lors de chaque interrogatoire. L'autre, dont la longue fréquentation des malfaiteurs a émoussé l'agressivité, lui répond, débonnaire :

– Tiens, prends le paquet, j'arrête de fumer !

En présence des flics, Serge affiche une candeur enfantine. Il raconte tout, même ce qu'on ne lui demande pas. En échange, ils font preuve de compréhension. Mais leur protégé se montre ingrat, comme en témoigne une anecdote qu'il se rappelle volontiers. Alors qu'il roule plein tube dans une voiture d'emprunt, un commandant de gendarmerie lui fait signe de s'arrêter. Son assistant se précipite devant le véhicule. Serge ralentit puis, pour simplifier les palabres, redémarre en trombe et le gendarme a deux secondes pour bondir de côté. Quand le commandant reconnaît Serge lors d'une autre arrestation, il se rue sur lui et lui donne une claque, comme à un gosse qui vous a causé une grande frayeur :

² Brigade de Surveillance et de Recherche

– Tu te rends compte, j’aurais pu tirer, et te tuer ! Je ne l’ai pas fait parce que...

Pour eux, il devient une sorte de client familier, qu’ils prennent l’habitude de pourchasser un peu partout, comme si cette activité faisait partie intégrante de leur pratique. Sa nouvelle entreprise de car-jacking prend sérieusement forme et pourtant, il connaît un grave moment d’hésitation. En sortant d’une affreuse Simca vert pomme, il tombe nez à nez avec une fille qu’il lorgne depuis un certain temps et à qui ça n’a pas l’air de déplaire. Huguette. Il aime bien sa queue de cheval et son petit nez retroussé. Ils sont allés ensemble au cinéma, plusieurs fois. Ses parents, des gens paisibles et gentils, se montrent accueillants avec lui. A deux pas de la Simca, elle se tient toute droite, offusquée.

– Cette voiture ne t’appartient pas !

– Non. Pourquoi ?

Il crâne un peu, juste pour voir si elle va céder.

– Écoute, reprend-elle sur un ton plus ferme qui ne laisse aucune place à la négociation, si tu laisses cette voiture, on continue à se voir. Si tu y remontes, c’est fichu pour nous. Pour toujours.

Prendre un tournant ou un autre, c’est toujours la question. La vie se résume à ça. Son pote est resté dans la Simca, il se marre. Pas question d’obéir à une fille devant lui. Serge hausse les épaules et se remet au volant. Une fois de plus, tout a basculé en une seconde. S’il avait suivi Huguette, que se serait-il passé, après ? Que de fois il s’est posé cette question ! Il y a répondu de mille façons, sans être satisfait d’aucune. En prison, il a écrit à Huguette, elle lui a répondu qu’elle était mariée.

Son bel amour étouffé dans l’œuf, il reprend avec Gino son sport favori : le rapt de bagnoles. Tout l’été, ils vont et viennent entre les Ardennes et le littoral. Dans un camping, ils dérobent une tente avec tout son matériel pour aller passer la nuit dans un autre. Ils ont progressé dans la gymnastique de la dissimulation. Subtiliser vêtements, boissons et nourriture dans les grandes surfaces ou les stations-services ne leur pose plus aucun problème. Bien entendu, ils

restent modestes dans leurs exigences, pour ne pas attirer l’attention mais quelquefois, ils s’offrent un extra et rapportent un bac de bières au camping pour offrir une tournée.

Ils se fabriquent un look d’enfer. Ils portent les cheveux très longs et, quand ils débarquent dans une boîte rock, leur dégainé de voyou fait tomber les filles comme des mouches. Leur aura de vagabonds-clandestins-chapardeurs leur vaut tous les succès.

Cette vie les enchante. Tout leur est facile, tout leur est permis. La notion de remords leur est étrangère. Le tourbillon de leurs désirs les emporte, ils s’emparent de ce qui peut les satisfaire avec leur avidité de jeunes loups. Ils veulent tout, et tout de suite. S’ils n’ont plus d’argent, leur voiture frôle une petite vieille, et ils arrachent son sac avant de filer. Ils ne pensent pas à leurs parents, comment éprouveraient-ils de la tendresse pour ceux qui ne leur en ont pas donné ?

En deux mois, ils volent une soixantaine de voitures et le contenu de pas mal d’autres.

La plus belle, ils la découvrent à Bredene, une plage de la mer du Nord. Les formes aérodynamiques de cette Cadillac rouge stationnée sur la digue se découpent sur fond d’azur sans nuage. Le souffle coupé, ils s’immobilisent un instant. Puis s’approchent à pas lents de la merveille tout en inspectant les alentours sans en avoir l’air, en sifflotant, les mains dans les poches, tu vois un peu le genre. Une caresse à la tôle du toit, une main précautionneuse sur la portière, et la belle s’ouvre à eux comme un fruit mûr. Ils retiennent leur respiration, posent des fesses respectueuses sur le cuir beige des sièges avant, et se régalent de leur conquête l’espace de quelques secondes. Une nuée de policiers leur sautent dessus et les embarquent dans un véhicule de service bien plus commun. On les recherche depuis un bon bout de temps.

Pendant qu’on l’accable de questions, Serge a la naïveté d’avouer la totalité de ses méfaits, y compris ceux que la police locale ignore et ceux dont le dossier se trouve dans d’autres commissariats. De

guerre lasse, on les jette au cachot pour la nuit. Leur train de vie en prend un sacré coup.

Le lendemain matin, on les conduit au palais de justice de Mons. Le Juge de la jeunesse doit décider de leur placement en maison de correction. En attendant, ils auront droit à quinze jours de prison.

Ils se sentaient si bien, dans leur trip ! L'atterrissage est rude. On les sépare au greffe et chacun se retrouve dans une cellule. Adieu, les journées folles à rouler, toutes vitres ouvertes, en gueulant des mélodies sucrées. Adieu, les virées dans les boîtes enfumées et les furtives amours à la belle étoile.

Les demi-dieux se retrouvent déçus avec la fin de l'été.

*On voulait partir à Katmandou,
puis on s'est rabattu sur Amsterdam.*

A travers la brume des années, Serge revit avec la même acuité de tous ses sens ce premier contact avec la prison. Il en oublie même qu'il est assis dans la voiture bien chauffée de Jessica. Les arêtes de l'affreuse banquette en bois de sa cellule impriment encore leur trace sur ses cuisses et ses mains. Ils sont deux dans la pièce. Un lit, pour le premier arrivé, et un matelas par terre pour le suivant. Un seau de toilette, qu'on vide et rince tous les matins, sans même le désinfecter. Les prisonniers, mineurs d'âge ou adultes, n'ont pas le droit de se coucher pendant la journée. Il faut rester debout ou assis. Le matin, plier les couvertures et les draps, les ranger dans une armoire. Redresser son lit contre le mur, tirer le rideau qui le cache et le soir, faire l'inverse dès que la sonnerie se met à hurler, à 21 heures. Chaque journée est un siècle. On leur permet une heure de radio trois fois par jour. Le reste du temps, ils somnoient, rêvent, se parlent un peu.

Le plus dur, c'est que jamais le silence ne s'installe, même après l'extinction des feux, à 21 heures 30. Ça crie, tousse, gémit, vocifère de partout. Cet ancien bâtiment aux allures de forteresse, avec ses hauts plafonds, forme une caisse de résonance redoutable. Serge sursaute au claquement des portes, au grincement des grilles qu'on ouvre et ferme sans relâche, au cliquetis des clefs dans les serrures, au ruissellement de l'eau dans les seaux hygiéniques.

Les matons sont partout et nulle part. Celui qui a introduit Serge dans sa cellule lui a montré le bouton d'appel en lui conseillant de ne jamais s'en servir s'il ne voulait pas d'histoire. Il lui a recommandé de ne pas l'appeler « monsieur » mais « chef ».

Quand il y retourne ainsi en pensée, Serge respire le souffle humide et méphitique de la prison, l'écœurante odeur de la pisse et des excréments. L'haleine chargée de bière des gardiens, qui reviennent du bar la nuit, une bouteille à la main, pour réveiller les détenus en criant « préau ! », juste pour rigoler un bon coup.

Il ne pleure pas sur ses défaillances, il pleure de ne plus savoir quoi faire de lui-même. Les mineurs d'âge sortent une heure par jour dans une sorte de sas entre le bâtiment et la cour, de là ils peuvent voir les adultes se promener en rond, avec interdiction de s'arrêter, autour de deux gardiens.

Sa mère vient le voir plusieurs fois, elle lui apporte des bonbons. Elle répète qu'il subit l'influence de mauvais copains. Le dimanche, ses parents viennent à deux. Ils ont le droit, comme tout le monde, de rester deux ou trois heures dans la salle des visites. Assis à la table en face de lui, ils lui parlent des menus événements de la vie familiale. Serge se sent complètement détaché de ces balivernes, ça ne l'intéresse pas. A croire qu'il ne fait pas partie de leur clan. Il ne peut s'empêcher de penser aux apostrophes de ses frères et sœurs, « fils du facteur ! », « fils de personne ! », insinuant qu'il est le seul roux de la famille.

Ses parents ne lui disent rien à propos de sa longue escapade estivale. Il est déçu. Il s'attendait à un commentaire, fût-ce une réprimande ou une menace de sanction. Il aurait su alors qu'il avait réussi à capter leur attention, leur intérêt. Rien. Ils s'accrochent à leurs propos insignifiants. Ils lui laissent la bride sur le cou. Pour un peu, on penserait qu'ils approuvent sa conduite.

Au bout de quinze journées interminables, deux policiers armés viennent le chercher. Serge est impressionné, il n'a jamais vu d'arme d'aussi près. Ils le conduisent chez le Juge de la jeunesse. C'est une femme, long nez, visage sévère et cheveux gris. A Serge qui refuse

de baisser les yeux, elle prédit une carrière de malfaiteur qui fera la une de la presse :

– Toi, mon vieux, si tu ne changes pas, t'auras ta photo en grand dans le journal !

En jouant à la prophétesse, la Juge ne sait pas que son admonestation flatte chez Serge le goût d'une certaine popularité médiatique. Avant qu'il devienne une vedette, elle décide de le placer en observation à Wauthier-Braine, dans une maison d'éducation et de rééducation de l'État, qu'on appelle aujourd'hui une IPPJ³. Ses deux gardes du corps emmènent le jeune homme dans leur combi pour le confier à cet établissement qui va le remettre sur le droit chemin.

Son ami Gino lui manque et le cadre est déprimant. Ça lui fait penser aux homes des colos, avec leur déco minimaliste et impersonnelle. Mais les éducateurs sont pleins de bonne volonté. Celui de Serge s'appelle Claude Lelièvre, qui deviendra plus tard Délégué aux droits de l'enfant.

Après une semaine de mise en observation, seul dans une pièce, Serge rejoint les autres dans l'aile dite « normale », dont il ne conserve pas un souvenir désagréable. Quand ils se comportent bien, ils ont droit à cinq cigarettes par jour. Ils reçoivent des notes : très bien, bien, insuffisant, mal. Serge est désigné pour la section E, où un éducateur lui prête son saxophone et s'étonne de son adresse, alors qu'il n'a aucun bagage musical. Des promenades sont prévues, des sorties à la piscine. Il rencontre des jeunes semblables à lui, mal-aimés, largués, à la recherche de leur être et de leurs limites. Après deux mois ici, il fera l'objet d'une évaluation et puis... il n'a aucune idée de ce qu'on va faire de lui. Il joue au dur mais au fond de lui, il a peur.

La décision tombe. Plutôt que de le libérer, on le place dans un home en semi-liberté, à Wasmuel. Et il reprend le chemin de l'école. Pour quelques mois seulement car il acquiert très vite la certitude définitive que cet endroit n'est pas fait pour lui. Les cours ne composent à ses yeux qu'un vaste galimatias sans utilité

³ Institution Publique pour la Protection de la Jeunesse

Tout ça à cause de Johnny Hallyday !

Serge a dix-huit ans et, après sa énième arrestation pour vols simples et qualifiés, il a besoin d'un avocat. Il demande à sa mère de lui en trouver un, ou plutôt une, il lui semble qu'une femme sera plus réceptive, plus sensible à ses difficultés. Dans la liste des avocats stagiaires commis d'office, sa mère choisit, en toute bonne foi, maître Collette. Un peu désappointé d'abord de découvrir l'indéniable masculinité de son futur défenseur, Serge en vient très vite à se réjouir de la maldonne. Il appréciera en maintes occasions la compétence et le désintéressement de son avocat. Pour l'heure, la Juge de la Jeunesse est à bout de ressources devant son obstination à larronner par monts et par vaux. Sur le conseil de maître Collette, elle lui propose une alternative: soit il rejoint le terrible ECO (Établissement Central d'Observation) de Mol, sorte d'Alcatraz dans l'imaginaire des délinquants, soit il s'engage à l'armée pour trois ans comme volontaire de carrière, jusqu'à sa majorité. Serge n'hésite pas un instant... A Mol, je savais que c'était violent, que les éducateurs frappaient. Moi, j'avais pas envie qu'on me frappe...

Sa carrière militaire commence à Liège, au Centre d'instruction de Saive. Il a choisi la formation de chauffeur opérateur radio : il apprend à conduire des camions militaires sur une belle piste d'écolage, ce qui est loin de lui déplaire. Il s'initie au maniement des armes, 22 Long rifle, FAL, Vigneron. Tout un savoir qui peut s'avérer précieux pour son avenir de gangster, déjà prometteur. Un voyou authentique s'en réjouirait. Au lieu de quoi il s'attarde plus volontiers

devant le joli parterre des jardins de la caserne. Un après-midi, c'est plus fort que lui. Il a envie de faire plaisir à quelqu'un, et il se met à composer un bouquet, sans savoir à qui il va l'offrir. Un gradé qui passe par là s'arrête net au spectacle de Serge occupé à cueillir ses fleurs avec la délicatesse d'une jeune fille. L'ahurissement le cède très vite au respect de l'ordre, fût-ce à propos de vétilles.

– Nom, grade, numéro de matricule ? s'emporte l'officier.

Serge ne parvient à prononcer que la première lettre de son nom :

– Ttt... Ttt...

Terrassé par la crainte de bégayer, il n'arrive plus à proférer un son. Le voilà taxé d'insubordination, puni et invité à comparaître devant le conseil de discipline, où il se montre pareillement aphasique. Fort heureusement, l'officier chargé de le défendre lui permet de s'en tirer honorablement.

Jusqu'au jour où, après deux mois de loyaux services, resurgit la tentation d'enfreindre le règlement. Un copain de Cuesmes lui téléphone que son idole, Johnny Hallyday, vient le soir même chanter à Maubeuge pour la Fête de la bière. Pour Serge, entendre la clameur des fans saluer les premiers accords de sa chanson favorite, « Les portes du pénitencier », c'est une émotion à nulle autre pareille. Toutes les puissances conjuguées de la terre et du ciel ne pourraient l'en priver. Juste deux détails à régler. Maubeuge, ce n'est pas la porte à côté. Et il est de garde, ce soir-là. Qu'à cela ne tienne, l'heure du concert est tardive, s'il se débrouille bien, personne ne s'apercevra de son absence.

Le moment venu, la caserne lui semble plongée dans une parfaite tranquillité. Il inspecte le parking avec minutie, piste une voiture sans chichi et s'y glisse pour rejoindre son rockeur bien-aimé, dont la prestation est à la hauteur de tous ses espoirs.

A son retour à l'aube, il remet sagement en place son véhicule d'emprunt. Mais on l'a déjà repéré. Les policiers militaires l'arrêtent, l'interrogent, et il reconnaît docilement les faits. La sanction, cette fois, est irrévocable. En septembre 1974, le Conseil de Guerre de Liège le condamne à dix mois d'emprisonnement.

Le voilà à Saint-Léonard, une prison liégeoise qui rivalise avec celle de Mons pour la qualité du confort, l'empathie des surveillants et le raffinement des mœurs ambiantes. Un bouillon humain de rancune et de violence, un melting-pot de jeunes et de vieux, de récidivistes, de primo-arrivants, de délinquants, de trafiquants, voleurs, violeurs, meurtriers et de cas psychiatriques. Une tour de Babel de toutes les plaies de la société, qui se nourrissent l'une de l'autre.

Il est seul en cellule, à s'emmerder toute la journée, sans même la radio. Comme il a quelques potes d'origine italienne, il se met pour un bref moment à l'étude de l'italien, grâce au vieil Assimil de l'un d'eux. Puis à l'épluchage des patates à la cuisine et au service à table, occupations serviles qui l'ennuient tant qu'il demande à rester en cellule.

Après quelques mois – on lui fait cadeau du reste – les policiers militaires viennent le cueillir pour l'installer dans le TPJ⁴, train réservé aux militaires belges qui travaillent en Allemagne. Serge est affecté à Siegen, où il doit rejoindre les hommes de son régiment qui ont terminé leur formation pendant qu'il végétait en taule.

– Vous en faites pas, dit le Commandant à son arrivée, personne ici ne saura que vous sortez de prison.

Serge monte avec son barda dans sa chambre du quatrième carabiniers cyclistes. Sur la porte, une inscription : « Thiry Serge : absent. Motif : incarcéré à la prison de Liège. »

Il passe à Siegen deux mois sans gloire et prend conscience de son incurable allergie à la discipline. Sa principale occupation est de faire le mur. En récompense, il est de piquet, ou bien au cachot, il y descend souvent avec son matelas. Il récure aussi le corps de police qui gère les casernes belges. Sa mission la plus sérieuse consiste à escorter le gars qui tient le bar des miliciens quand il transporte sa caisse. Serge se tient bien droit à ses côtés, digne, armé de sa mitraillette Vigneron dont il est incapable de se servir, il n'en a jamais compris le fonctionnement. Normal, il n'a pas fini son instruction, lui ! Quand il est affecté à la garde du hangar à

⁴ Train de Permissionnaires journaliers

munitions, heureusement qu'aucun voleur ne vient l'inquiéter, vu le rôle essentiellement décoratif de sa Vigneron.

Quand il sort le soir, c'est la plupart du temps à la caserne « doum, doum », celle des artilleurs, parce qu'il y retrouve des gars de Cuesmes. Malheureusement, eux font leur service militaire, ils ne vont donc pas rester, alors que lui a signé pour trois ans ! Cette idée lui est insupportable. Le jour de leur démob', fin 1974, il prend avec eux le TPJ, qui cueille au passage, dans toutes les casernes, les militaires qui rentrent en Belgique. En débarquant dans sa contrée, il se promet de faire la nouba toute la nuit. Pour rester discret, il subtilise un tacot d'allure modeste et, dans une boîte quelconque du Borinage – il ne se rappelle plus laquelle – il rencontre une fille appétissante. Une Italienne un peu boulotte, aux yeux de braise, ardente et admirative. Il joue à fond le type amoureux parce qu'il envisage tout de suite de coucher avec elle.

La voiture a toujours été sa plus fidèle complice. Cette fois encore, la Renault 16 qu'il a enlevée, peu rancunière, se montre à la hauteur des circonstances. Serge y invite Antonia et se venge avec ardeur de sa longue abstinence sexuelle. Le décor alentour n'est pas dépourvu d'une certaine poésie : le véhicule se trouve au pied d'un terril dont la masse fuligineuse prend forme dans la lumière hésitante de l'aube. En surfant sur les vagues de son plaisir, Serge est loin de se douter que cette jolie aventure lui méritera, l'année suivante, deux rôles cruciaux dont il n'a pas la moindre expérience : ceux de mari et de père.

*On s'est mariés à dix heures.
A seize heures, j'étais parti.*

Jessica vient de freiner brutalement pour éviter de heurter l'antique Mercédès du flemmard qui traîne devant eux. Elle se sent lasse, tout à coup. Elle range la Saxo sur le bas-côté. Se tourne vers Serge :

– On rentre ?

Il hésite un instant avant de répondre :

– Si tu veux.

Il n'a pas vraiment envie de rentrer. Il ignore tout de l'endroit où elle l'emmène. L'allure de la maison, la configuration des pièces, l'emplacement des meubles – quels meubles ? – la couleur des murs. Quand il pénétrera dans cette demeure étrangère, il ne retrouvera pas ce quelque chose d'indéfinissable, propre à chaque atmosphère domestique, que l'on identifie quand on rentre chez soi et qui vous procure un bien-être sans mélange. Celui de regagner votre terrier, creusé à votre mesure, à votre goût. Il n'a jamais connu cette sensation.

– Je me demande... , commence-t-il.

– Oui ? fait doucement Jessica.

– Comment vont réagir tes enfants ? J'ai la trouille, tu sais.

Elle rit.

– La trouille, toi ? Allons, tu vas voir, ils seront enchantés de t'accueillir ! On en a déjà discuté, non ?

– Oui, c'est vrai, mais...

Elle pose délicatement la tête sur son épaule, lui prend la main :

– Fais-moi confiance. Tout ira bien.

Elle se redresse, remet le moteur en marche en lui jetant un sourire malicieux :

– N'oublie pas que je t'ai donné un an pour me rendre heureuse. Alors, on y va ?

Il acquiesce d'un air contrit.

La rendre heureuse ! Mais comment va-t-il s'y prendre, lui qui n'a fait que semer le trouble dans les couples qu'il a essayé de fonder, si maladroitement ! Bah, après tout, avec Jessica, ce ne sera pas pareil. Ils se connaissent depuis quatre ans et elle lui est toujours apparue comme un roc d'optimisme et d'intégrité. Elle le sauvera du doute et du découragement.

Il ferme les yeux, la fatigue l'écrase mais il ne parvient pas à dormir. Il somnole pendant que d'autres images, un peu floues, déformées par l'érosion du temps, surgissent de son passé tumultueux. Celle d'Antonia d'abord, dans sa robe de mariée.

Après leurs ébats nocturnes près du terril, il l'avait déposée chez elle puis, comme l'exigeait son nouveau statut de déserteur, il avait fui avec deux copains italiens désireux de retrouver le pays de leurs ancêtres. Il avait roulé d'une traite vers Nice, sa destination fétiche, avec juste un arrêt ou deux pour rafler, selon les besoins, le véhicule approprié.

A peine ont-ils débarqué, harassés et frileux, sur la promenade des Anglais en ce petit matin de janvier, qu'ils sont victimes d'une hallucination collective. Sur la portière d'une somptueuse Jaguar d'un noir luisant de mille reflets, le conducteur a laissé la clef ! Les rois de l'aventure n'en croient pas leurs yeux. Ils se regardent, incrédules, s'esclaffent, se félicitent à grand renfort de claques dans le dos et sautent dans la merveille, Serge au volant. Les deux autres n'ont pas l'âge. 1975 s'annonce sous les meilleurs auspices. Si c'est pas un signe, ça, que le Ciel est avec eux !

Et c'est pas fini, la baraka ! Le convoyeur de Serge repère un peu plus loin une jeune femme à l'élégance ostentatoire.

– T'as vu la Pompadour ? Drôlement bien sapée, dis donc !

Ces messieurs ont du goût, ils savent reconnaître les vêtements de marque. Surtout Serge, qui s'interroge :

– Et son sac ? Hum... Lancel, Gucci, Hermès ? Lancel, je crois. Sifflements admiratifs à l'arrière.

– Elle doit être vachement friquée, s'exclame le jeune voisin de Serge. Ralenti !

Il bondit hors de la Jaguar et, pendant que la dame regarde ailleurs, la dépouille tout en douceur de son sac à main. Il saute dans la voiture qui s'éloigne déjà de l'élégante en train de gesticuler, ouvre fébrilement le sac, compte les billets. Une petite fortune ! Ils ont de quoi voir venir. Ils décident de franchir la frontière italienne « au culot ». Ça passe ou ça casse, c'est leur devise. Les douaniers sont débonnaires :

– Bon, vous pouvez y aller !

En Italie, ils s'achètent quelques vêtements bien classe mais restent parcimonieux, par prudence. La voiture, ils la gardent, ça leur arrache le cœur de laisser un bijou pareil. C'est devenu leur tanière roulante, ils y pieudent et ils y mangent ce qu'ils ont frichtouillé dehors sur un petit réchaud de fortune.

Ils font route vers les Pouilles. Les parents du pote habitent à Bari, où ils se réjouissent d'arriver. Les premiers moments d'excitation passés, on a beau dire, l'existence semble un peu vide, quand on n'a plus ni maison ni famille. Aussi sont-ils heureux de découvrir Bari, son phare se détache sur un de ces bleus, celui du ciel ou de la mer, on ne saurait dire lequel, ils se mélangent. Ils frappent tout joyeux à la porte de l'immeuble lézardé et de guingois où habitent leurs futurs hôtes. Dont l'accueil est bien méfiant et l'hospitalité rudimentaire. On ne les prie guère de prolonger leur séjour. Ils avalent en vitesse leur limonade et vont se chercher un coin tranquille sur la plage pour passer la nuit. En regardant le soleil s'engloutir dans l'Adriatique, ils palabrent et se résignent à faire demi-tour dès le lendemain.

A la frontière française, ils doivent cette fois présenter leurs papiers. Ils n'ont même pas de carte d'identité. Sans perdre une seconde, Serge met les gaz. A fond. Après une dizaine de kilomètres, il lève le pied : personne derrière eux. Ils longent un petit bois, parfait, c'est le moment. Ils abandonnent à regret la Jaguar. Ils n'ont pas marché un kilomètre pouce levé qu'une Citroën CX flambant neuve les dépasse. Le conducteur s'arrête, son costard impeccable respire la dignité et la correction. Aïe ! Tant pis, ils n'ont pas le choix. Ils grimpent à bord. Le type est volubile, leur pose des questions. Trop. Aurait-il aperçu la voiture délaissée au bord de la route, pourvue de plaques françaises alors qu'ils disent venir de Belgique ? Il les a à peine déposés qu'il prévient la police. Les flics ont tout le temps de les rattraper sur la route avant qu'ils aient réussi à monter dans un autre véhicule.

Serge se retrouve à Nice, mais cette fois sous les verrous, condamné à six mois pour avoir embarqué la voiture du conducteur négligent. Ses deux compagnons, mineurs d'âge, sont extradés sur-le-champ.

Il partage sa cellule avec deux Marocains qui l'assaillent de blagues éculées sur les Belges. Fume, c'est du belge, ha, ha ! La pièce est exigüe, avec trois lits superposés, si tu dors dans celui du dessus, tu ne peux même pas t'asseoir. Le quatrième dort par terre. Les Corses de la cuisine, des mecs plus âgés que lui, en préventive pour de grosses affaires de braquage, le prennent sous leur coupe – dans ces années-là, le braqueur, c'est le plus haut échelon de la hiérarchie en prison. Ils font travailler le jeune délinquant auprès d'eux pendant qu'il leur raconte sa petite histoire. Ils s'émeuvent de se rappeler à travers lui l'âge candide de leurs débuts, ils lui donnent des biscuits ou des cigarettes.

Une nuit, l'un des deux Marocains de sa cellule paye d'audace et se met à lui prodiguer des caresses intimes pendant son sommeil. Serge se réveille brusquement :

– Qu'est-ce que tu fais ?

L'autre recule, penaud :

– T'aimes pas ?

– Non ! T'es malade ?

– Eh, quoi, on m'avait dit que t'étais pédé !

Serge réplique à l'outrage par un aphorisme de son cru :

– Tous les Belges ne sont pas pédés !

Le lendemain, il confie l'incident à la cuisine. A ce récit, les Corses s'énervent. Malheur à celui qui touche à leur protégé ! Ils vont parler aux Marocains, puis au surveillant, et on le change de cellule sur l'heure. Serge respire, ça aurait pu se passer bien plus mal, avec tabassage à l'appui. Dans sa nouvelle boîte à sardines, ils sont quatre, dont un Sicilien avec qui il discute volontiers. Ils n'ont ni radio ni télé.

C'est là qu'à sa vive surprise, il reçoit une lettre d'Antonia. Il l'avait presque oubliée. Elle, non. Elle est allée voir les parents de Serge, qui lui ont donné l'adresse de la prison de Nice. Le ton de sa missive est solennel et péremptoire. Il se souvient surtout de cette phrase, qui a longtemps résonné dans sa tête comme une menace : « Je suis enceinte de tes œuvres. Veux-tu bien prendre les dispositions nécessaires pour m'épouser sans délai ! »

Les parents d'Antonia exigent un père pour l'enfant. Surtout, que personne n'aille s'imaginer que leur fille si honnête est une « coureuse » ! C'est une famille très chrétienne de Frameries.

Serge n'aime pas ce type d'injonction mais la nouvelle de la grossesse d'Antonia, ça le branche. Un bébé... L'idée lui sourit, pourquoi pas ? C'est tout le contexte dans lequel il va naître qui l'effraie. Ce mariage hâté, la pression de cette famille. Il éprouve la sensation d'un poids énorme, suspendu au-dessus de sa tête et qui va, s'il dit oui, s'abattre sur lui, l'écraser sans pitié. Sa vie à lui, c'est la cavale. Il ne connaît rien d'autre, le reste le terrifie. Une femme et un bébé, c'est tout bonnement hors de sa portée, il n'a pas la recette. Père, lui ? Il pense au sien, auquel il ne veut ressembler à aucun prix. Et il n'a pas d'autre exemple à sa disposition. De toute façon, il n'acceptera jamais que son enfant vienne le voir en prison. Alors,

que veut-on qu'il fasse ? Il en a brusquement assez de cette vie qui souffle sur lui le chaud et le froid. Pourquoi ne pas disparaître ? Le trou obscur où il moisit depuis six mois aurait presque raison de son envie de vivre. Il se fait envoyer une arme pour mettre fin à ses jours mais le « matériel » ne lui parvient pas. Maître Collette l'appelle. Il lui envoie son ancien patron, un avocat du barreau de Nice. Celui-ci explique à Serge qu'il n'a guère le temps de s'occuper de lui mais il va lui dépêcher une jeune stagiaire pour le conseiller et plaider en sa faveur au tribunal.

La demoiselle s'acquitte fort bien de sa mission et, vu la bonne conduite de Serge, on allège son régime en lui accordant une semaine de grâce par mois. Comme il n'en profite pas, on additionne ces congés et on les déduit de son temps de peine. Six mois moins six semaines. Au bout de quatre mois et demi, le voilà libéré pour aller convoler en Belgique et endosser sa paternité. A Nice, il est interdit de séjour, il a deux semaines pour quitter le territoire français. Ses parents et son jeune frère viennent le récupérer, ils s'offrent une journée à la plage avant de repartir. La future épouse n'a pas voulu les accompagner, elle s'occupe des préparatifs de la noce, prévue pour juillet.

Ils se marient à dix heures, à la commune. Antonia a comprimé son ventre dans une gaine, pour épargner toute honte à la famille. Après la cérémonie, le maire tend le carnet de mariage à Serge mais sa toute fraîche épouse le subtilise et le passe à sa mère, qui le fourre dans son sac. Il n'en a pas même vu la couleur. Son père a filmé la scène en super 8, il la visionnera plus tard.

Le couple revient dans la maison des parents d'Antonia, qui lui ont aménagé une chambre. Serge suggère à sa femme d'enlever sa gaine, persuadé qu'elle étouffe l'enfant. Elle s'y refuse, son frère vient à la rescousse, et une petite bagarre se déclenche. Le contrat signé, l'honneur sauf, ces gens impétueux ne se soucient plus guère des apparences. Ils se montrent d'emblée autoritaires, envahissants, prêts à régenter la vie de leur fille, de son mari et de leur progéniture. Serge veut partir. Il insiste pour qu'Antonia le suive chez un copain,

qui s'est marié deux jours plus tôt et lui a proposé de faire une petite fête à quatre, puis de les héberger. Antonia décline, s'emporte. Sa mère a préparé leur lit, et elle entend bien l'honorer. Les autres s'en mêlent. Le ton monte, passe dans les aigus. Serge tente en vain d'échapper à la vindicte des frères qui se sont mis à cogner, il reçoit des coups au visage, qui brisent sa prothèse dentaire. Soudain, il recule et regarde, stupéfait, les acteurs de cet opéra-bouffe s'agiter et pousser leurs clameurs en italien. Une fenêtre est restée ouverte, à cause de la chaleur. Il enjambe l'appui sans réfléchir et s'encourt à toutes jambes, à perdre haleine. Il est quatre heures de l'après-midi.

Le cœur en désarroi et les dents cassées, il se réfugie chez le copain qui attendait les jeunes mariés. C'est trop de frustration. Il avait entrevu l'esquisse d'une autre vie et voilà où il en est !

Ça plane pour moi...

A partir de là, c'est la dégringolade sans frein. Serge, pour fêter sa délivrance, s'offre un bolide étincelant, avec des sièges bien moelleux, une sono impeccable et un réservoir plein à ras bord. Il a l'intention de prendre le tout grand large. Il ressent quand-même une certaine gêne à l'idée de louper la naissance du bébé, prévue pour le mois d'août. Mais pourrait-il survivre dans ce cirque ? Il retrouve Gino, qui vient d'être libéré du home. Avec lui, il mène la belle vie, sort en boîte et s'y fait remarquer, tout ce qu'il aime. Il a décoloré ses cheveux en blond et mime Plastic Bertrand à la perfection. Il lui arrive de se produire en public et de chanter « Ça plane pour moi ».

Vers minuit, il se met au travail avec son alter ego... D'abord on pique une bagnole, on se gare, on va faire un tour à pied. On observe les portes, nous on s'était spécialisés dans les portes en aluminium, c'est vrai que c'était simple, tu mettais le tournevis et clac ! En plus, on arrivait à tout remettre en partant ! On rentrait, on ouvrait le tiroir-caisse et quand on n'y arrivait pas, on prenait carrément la machine. Les magasins, dans les rues commerciales de Mons, on les a faits pratiquement tous. Y avait pas d'alarmes, si on devait refaire tout ça maintenant, suffirait de trouver quelqu'un qui s'y connaît pour débrancher l'électricité dans les bornes, tu vois, ces appareils sur les chemins qui assurent l'électricité des quartiers. Je connais une équipe spécialiste pour débrancher même l'alarme des banques, qui ont pourtant des systèmes de sécurité si on débranche. On préparait nos coups, bien sûr. On passait devant les magasins pour voir à peu

près ce qu'on allait faire. Au départ, on ne faisait que les caisses puis on a réfléchi : tu entrais parfois pour un tiroir vide, le commerçant avait tout ramené chez lui. On s'est dit tiens, t'as vu les magasins d'appareils photos, c'est tous des Nikon, des Canon, des trucs chers ! Alors, on s'est mis à emporter les articles. On ne vidait que la vitrine, et un peu de ce qu'y avait dans le magasin, plus la caisse. On faisait ça vite, on garait la voiture devant, on ouvrait la porte, on rentrait à deux. Ça durait dix minutes. On a fait aussi les magasins de cuir, les vestes, les courtes, les trois-quarts, les longues. On embarquait tout dans des sacs. Puis on remontait en Hollande, on revendait tout ça. On connaissait un acheteur à Rotterdam, près du port, qui nous offrait un bon prix. Pour nous, de toute façon, c'était pur bénéfice. On se louait un appart sur place, pour simplifier le trafic et se faire oublier si nécessaire...

Ils ne rentraient jamais bredouilles de leur pêche au trésor. Une fois seulement, ils ont dû vider les lieux en catastrophe à cause d'un obstacle imprévu... On avait fait une bijouterie avec une voiture et on avait foncé en marche arrière dans le carreau. J'avais vu ça dans un film, y z'avaient fait une bijouterie comme ça, y z'avaient foncé en marche arrière pour pas abîmer le moteur et pouvoir redémarrer. J'avais dit à mon pote, on va faire la même chose. Le but, tu vois, c'est de casser la vitrine et prendre ce qu'y a derrière, il faut aller très vite. Celle-là, on n'a pas pu la faire parce qu'y avait une feuille épaisse de protection en plastique. Donc, quand le carreau se casse, y prend la forme de la voiture et après, y se remet. Bon, le carreau est cassé mais y a toujours cette feuille de plastique dur qui est à l'intérieur et que tu peux pas traverser. On n'a rien pris, cette fois-là. Mais on n'a pas été poursuivis, on a pu partir avant. Le bijoutier habitait juste au-dessus et on savait que les bijoutiers sont armés. Quand y a des histoires comme ça chez les bijoutiers, ils tirent, y a déjà eu quelques morts. Y z'ont droit à un port d'armes, pour se protéger des convoitises...

Serge est en Hollande pour affaires quand son fils vient au monde. A la fin du mois d'août. Il rapplique dare-dare en Belgique pour voir

le nouveau-né mais, à l'hôpital, Antonia lui interdit sa chambre. Un matin de septembre qu'il traverse la place de Mons, deux flics de la BSR le repèrent. L'un d'eux jaillit de la Renault 4L blanche, une course-poursuite s'engage, Serge est capturé. Pour désertion et nouveaux vols. Il réintègre la prison de Mons.

Sa jeune sœur vient le voir pour lui annoncer l'arrivée prochaine d'un détenu de sa connaissance, condamné à six mois pour tentative de meurtre : son père. Excédé par les infidélités de sa femme, qu'il a surprise chez lui avec son amant, il l'a entraînée à la cave et poignardée à plusieurs reprises avec un couteau à désosser que Serge avait volé chez un boucher. Puis il a avalé un flacon de barbituriques. Lui et sa femme se sont retrouvés à l'hosto dans un état gravissime. Malgré un poumon transpercé et un bras inutilisable – le couteau a sectionné les artères et les tendons – la mère n'a pas porté plainte, elle se sentait coupable d'avoir trompé son mari.

Les parents garderont tous deux de ce drame d'importantes séquelles physiques. Mais jamais ils n'en parleront avec leur fils. Et ils resteront en contact, même après leur divorce, en 1977. Le père renoncera aux violences et à la boisson. L'épisode fera partie de tous ceux que la famille tient soigneusement enfouis, des plaies qui s'infectent sous leur pansement de fortune.

Il est crucial pour Serge de fuir ces horreurs. Son avocat lui propose une tactique. Les délits qu'il a commis jusqu'à présent sont ceux d'un mineur. Il n'a pas 21 ans, l'âge de la majorité légale à l'époque. Il peut encore éviter un casier judiciaire. Pourquoi ne pas plaider le déséquilibre mental et demander son internement ? L'avocat glisse dans l'oreille du juge de demander une expertise psychiatrique de son client. Serge n'aura qu'à jouer la comédie, à tenir les propos dont on sait qu'ils influenceront le médecin. Mais il ne se montre guère docile avec ce vieux schnock dont on se demande ce qu'il fait encore là comme expert du Parquet... C'est vrai que je voulais rien savoir avec personne. Ça, y l'ont pas compris, c'était mon choix. Ce psychiatre, quand il m'a demandé de me mettre nu et de marcher devant lui, j'ai dit :

– Qu'est-ce que ç'a à voir avec l'expertise ?

– Vous ne voulez pas collaborer ?

– Ben si, je veux bien, mais des trucs comme ça, non, moi je fais pas.

Le psychiatre le déclare quand-même irresponsable de ses actes. Ainsi, il n'est pas condamné. En octobre 1976, la Commission de Défense sociale donne son accord pour qu'on le transfère au centre psychiatrique Titeca, à Bruxelles. Il s'agit d'un hôpital privé et c'est la mutuelle qui paie. Serge a une pensée reconnaissante pour son avocat, qui lui a évité la prison.

Il passe deux nuits à Titeca avant de filer. Il soudoie un autre résident, celui-ci doit s'assurer que les infirmiers ne le voient pas escalader l'arbre qui touche le grillage. L'escalade est un jeu d'enfant, il se précipite vers l'autoroute, la partie est gagnée. Il a un peu d'argent sur lui, il hèle un taxi, direction Antonia, à qui il a décidé de lancer une bouée.

*« Vol au-dessus d'un nid de coucou »,
moi je l'ai vécu. En vrai.*

Depuis qu'il a un fils, Serge a vaguement l'idée d'un recommencement possible, sous l'éclairage de cette nouvelle responsabilité. Antonia, paraît-il, a pris d'office le parti de ses frères contre lui et porté plainte pour abandon de famille. Mais qui sait si elle n'a pas regretté ensuite de l'avoir laissé partir ?

La belle en effet l'accueille plutôt bien et lui accorde sa complicité. Elle accepte, contre toute attente, de larguer ses géniteurs pour suivre cette fois son mari, laissant provisoirement le bébé aux bons soins de la mamma. Ils mettent le cap sur l'Italie.

Dans un hameau près de Naples, Santa Lucia di Serina, des parents d'Antonia leur ont réservé un appartement, il serait prudent pour Serge d'y roucouler à l'aise quelque temps, vu son statut d'évadé. Le couple y rencontre des amis d'Antonia, jeunes, beaux, chaleureux. L'un d'eux tourne ostensiblement autour de la jeune femme et, très vite, resserre sa ronde. Serge se sent tout à coup très malheureux. Pourquoi faut-il que la vie lui fasse un pied-de-nez chaque fois qu'elle a commencé à lui sourire ? Ce n'est pas qu'il soit fou d'amour pour Antonia mais au moins, la perspective d'une vie familiale le poussait déjà insensiblement à s'assagir. Il sentait qu'un jour viendrait où il en aurait assez de ses cavales solitaires. S'il pouvait garder dans la sienne une main affectueuse et fidèle, il serait presque disposé à se racheter une vertu. Hélas, celle en qui il a placé ses espoirs se met à cabrioler avec son séduisant compatriote,

et Serge perçoit de furtives câlineries quand il a le dos tourné. Son épouse va jusqu'à s'enfermer à clef dans leur chambre, avec son Casanova. Le doute n'est plus permis. Sur une impulsion, Serge se jette dans le canal mais oublie qu'il sait nager. Il émerge de l'eau vaseuse dans un état de totale déconfiture.

Las d'osciller entre querelle et réconciliation, Serge et Antonia reprennent en se boudant le train pour la Belgique. A la frontière italienne, on les arrête et on les fouille. Panique de courte durée. Puis Serge se détend. Les policiers ont confondu les effluves entêtants de son patchouli avec l'odeur du haschisch. A Bruxelles, sur le quai de la gare, Antonia s'éloigne de lui sans un mot. Elle emporte dans son sac une veste qu'elle lui avait offerte pendant leur escapade.

Serge reprend seul sa folle errance. Plus rien ne lui impose de limites. Ses délits se font plus osés, plus fructueux. C'est à ce moment, lui semble-t-il, que sa famille commence à lui accorder de l'importance, à soutenir le malfaiteur qu'il est devenu et à lui apporter sa collaboration. Il se réfugie chez sa mère. Son père dissimule le butin de ses vols et s'applique à le protéger de toutes les manières. Il ira jusqu'à invoquer l'hérédité pour expliquer ses torts : son propre père décéda tout de même à l'hôpital psychiatrique de Manage ! Alors que, selon toute vraisemblance, c'est un alcoolisme d'envergure qui provoqua le déséquilibre mental de l'infortuné grand-père.

Un mois après sa romance italienne, Serge est appréhendé sur la place de Mons – c'est l'endroit qu'il fréquente le plus souvent – et bouclé sur l'heure dans la prison de son terroir.

L'année suivante, une nouvelle expertise psychiatrique le déclare irresponsable. Comme il s'est échappé de Titeca, un centre ouvert, on l'envoie, en octobre 1977, dans un autre, fermé, l'EDS⁵ de Tournai. Il passe ses journées en pyjama à l'hôpital psychiatrique des Marronniers. Parmi des malades, lui qui est loin de se sentir malade. Il découvre, ébahi, un univers cauchemardesque de colloqués et d'alcooliques. La même année, il apprend le divorce de ses parents.

⁵ Etablissement de Défense Sociale

En juin 1978, il s'évade pour quelques heures grâce à son jeune frère Eric, venu à la visite avec leur mère : ils échangent leurs vêtements. Réminiscence plutôt cocasse pour Serge : il est aussitôt repris mais quand son frère, un peu plus tard, se verra inculpé pour vol de pantalon au préjudice de l'Etat, lui sera en cavale. Il se fauflera incognito dans la salle du tribunal pour entendre signifier à Eric une peine légère, avec sursis.

Peu après son essai de travestissement, Serge tente à nouveau de s'évader des Marronniers en prenant un gardien en otage mais les autres pensionnaires ne lui prêtent aucune aide, au contraire ils lui sautent dessus, ces demeurés ! Il fait connaissance avec la camisole de force et la camisole chimique. On lui donne de l'aldol... Je sais pas si c'était vraiment ce qu'il fallait faire avec moi ! Quand tu avales cette saloperie, tu dois prendre un correcteur sinon t'as les effets négatifs, les contractions du cou, les yeux qui s'égarrent. J'étais dans une sorte de cellule où y avait pas d'évier, quand t'avais soif, tu devais demander, c'était le surveillant qui t'apportait à boire. Y mettaient ça dans mon eau. Comme c'est incolore, inodore, moi je l'ai bu et j'ai connu tous les effets contraires. Mon cou, je le sentais partir, mes yeux aussi, j'arrivais plus à fixer, je me disais attends, qu'est-ce qui m'arrive, moi ? A vingt et un ans ! J'appelais, les heures passaient, personne ne venait. J'ai appris qu'y faisaient ça pour se marrer. Le psychiatre – en prison, on devrait dire le pharmacien – m'a convoqué, m'a donné le correcteur et c'est parti direct !

Un milieu de fous, j'te dis, et pas seulement chez les patients. La première fois que je vais chez le psychiatre, il me dit :

- Vous voulez boire un petit verre ? Que prendrez-vous ?
- Ben... avant de manger... je veux bien un martini.

Derrière lui, y avait une rangée de bouteilles. On trinque puis y me propose :

- Vous voulez un deuxième ?
- C'est-à-dire... pourquoi pas ?

C'était sympa de discuter un peu avec ce docteur. Je voyais pas le vice, moi, le plan foireux. Je pensais qu'on vivait un chouette

moment, tu sais quand t'arrives dans cet univers, c'est toujours bon à prendre ! Et le voilà qui me soupçonne d'avoir une tendance alcoolique parce que j'ai accepté ses verres !

– Eh bien, mon ami ! On ne ferait pas une petite cure d'antabuse, là, parce qu'apparemment...

– Non mais, dites donc ! Si vous me le proposez, moi je veux bien finir la bouteille avec vous ! C'est pas pour ça que...

Serge échappe à l'antabuse. On finit même par le retirer du cellulaire pour le placer dans les pavillons communs, où c'est infiniment pire. Partout des ombres qui errent en pyjama, qui gémissent, pleurent et ricanent sans raison. Des corps déformés par l'aldol... Tu connais « Vol au-dessus d'un nid de coucou », avec Jack Nicholson ? Moi, je l'ai vécu. En vrai, je veux dire. Bon, j'avais rien à faire là mais c'était aussi un peu moi qui avais merdé. C'est parce que je m'étais échappé de Titeca qu'on m'avait enfermé chez les dingues. J'étais pas dans une dynamique de remise en question ! J'étais un voyou, point...

Il se promet de ne pas laisser ces gens bousiller sa raison. Ligoté, menotté, muselé à coups de seringue, il s'efforce de garder en lui, chaude et vibrante, la volonté de sortir. Il y est autorisé en mai 1979, à condition d'aller habiter chez son père.

Il noue des contacts utiles et commence à travailler avec des armes, il prend l'habitude de braquer les gens pour obtenir ce qu'il veut. Et pourtant, il lui arrive de ressentir dans ses tripes et son cœur les soubresauts de sa timidité naturelle – je vais pas oser le faire, jamais je pourrai – puis de s'ignorer lui-même et de foncer. Un peu comme s'il n'avait plus le choix, qu'aucun retour en arrière n'était possible. Amaigri par les mauvais traitements, grimé, la tignasse en blond ardent, il est méconnaissable. Avec trois assistants, il inaugure les hôtels, la nuit ou à l'aube, quand tout le monde dort, sauf le préposé à la réception.

Il ne lanterne guère sous le toit paternel: il vient de rencontrer Delphine, une fille aux longs cheveux dorés, qui l'a subjugué au point qu'ils emménagent ensemble, tout de suite. Pour plus de sécurité, ils

louent à la côte, au nom de Delphine, un appartement qui sert de quartier général aux jeunes braqueurs. Ils se croient ainsi à l'abri des poursuites. Serge a bien vu des motards passer deux fois devant l'immeuble, mais il n'y a sans doute pas de quoi fouetter un chat. Ce qu'il ignore, c'est que la demoiselle qui l'a séduit est mineure. Elle vient d'un home, elle a fugué. Comme toutes les fiches des locataires arrivent au commissariat, la police a vite fait le rapprochement.

Un matin, les flics s'introduisent dans l'immeuble en catimini. On sonne chez Serge, qui vient ouvrir sans méfiance. Les autres roupillent tranquillement. C'est le propriétaire, qui habite l'appartement au-dessus du sien.

– Bonjour, monsieur, on vous demande au téléphone, lui dit-il avec une obligeance hypocrite.

– Merci, je vous suis.

Serge monte derrière lui et les flics le menottent dans l'instant – ils le considèrent comme le plus dangereux de la bande – avant d'aller tirer les autres de leur plumard. Et en route pour le cachot. La bande y séjourne une nuit, communiquant en langage codé par petits coups sur les tuyaux de chauffage.

Le lendemain, tout le monde prend le train pour Mons sous escorte. A la gare, la police locale récupère ses truands et les emmène en prison. Serge y reste un mois et demi. Quand il en sort, il est assoiffé de vengeance : Delphine l'a averti de son intention de rompre, elle a jeté son dévolu sur un type plus âgé et mieux nanti. En guise de représailles, Serge s'en va rafler la voiture du merdeux qui lui a enlevé sa copine puis abandonne la caisse avec mépris, réservoir à sec, sur le bord d'une route de campagne.

Faute de mieux, il retourne vivre chez sa mère. Peu satisfait des appointements que lui concède le CPAS⁶, il reprend avec fièvre ses activités lucratives. Début août déjà, on lui remet son licou et il retrouve le cadre devenu familier de la prison de Mons.

En janvier 1980, le Tribunal Correctionnel de Mons le condamne à huit mois de prison pour vols qualifiés. La même année, son

⁶ Centre Public d'Action Sociale

divorce avec Antonia est prononcé. Elle a obtenu qu'il soit déchu de ses droits de paternité et fait venir en Belgique son amant napolitain. Sa famille interdit à Serge tout contact avec son fils. Ostracisé, sans rémission possible. Ça le bouleverse, profondément.

Un nouveau stratagème de son avocat lui vaut de déménager pour quelques mois à l'EDS de Tournai. C'est de ce pandémonium qu'on le libère, à l'essai, en novembre 1980.

*Tout ça me fait penser à « Comme un boomerang »,
avec Alain Delon.*

« Le modèle familial, a-t-il lu dans le rapport de la psy, n'est pas sans poser question quant au respect des règles, l'instauration de limites ; il apparaît pour le moins permissif. » A l'exception du fils aîné, qui revendique une parfaite rectitude morale et a même tenté de convertir la brebis égarée à la religion protestante, la famille de Serge s'est toujours fait un devoir de s'interposer entre la Justice et lui. Il en a profité bien sûr et, à certains moments, il a même eu la faiblesse de prendre cet appui pour une preuve d'amour. Tout au fond de lui, il sait que c'était un leurre. Il aurait préféré qu'ils l'aiment assez pour désapprouver ses frasques, refuser de le cacher et le conseiller sur le chemin à prendre. Sans aucune balise pour se structurer, livré à sa propre boussole, souvent dérégulée, il a grandi comme une mauvaise herbe, dans le désordre et l'anarchie, au hasard des fréquentations. Depuis que l'aumônière de Lantin s'est penchée sur lui, il sait que ces dernières, bonnes ou mauvaises, peuvent faire basculer le destin d'un homme.

Qu'est-ce qui leur a pris, à ses proches, de se mettre à le protéger ? Il n'ose trouver la réponse, elle n'est pas réjouissante. Tant qu'ils le considéraient comme un rouchat un peu retardé, un peu louftingue, incapable de se dégoter un boulot stable et rémunérateur, il représentait plutôt une charge, un souci. Dès qu'il a fait la nique aux forces de l'ordre, ils ont peut-être éprouvé à son égard une ébauche de fierté, avec le sentiment d'une discrète revanche sur

l'ordre bourgeois détenteur du fric. Mais quand il a ramené les fruits de ses récoltes délictueuses, argent et bijoux, distribuant à chacun ses largesses, même l'ombre du rouchat s'est dissipée pour laisser toute la place au fier-à-bras qui défiait la justice et se montrait assez malin pour déceler le trou dans les mailles du filet. C'est alors seulement qu'il a commencé à exister pour ses parents et, aux yeux de son jeune frère, il est devenu Superman. Même sa sœur aînée s'est trouvée happée dans l'engrenage.

... J'ai été un peu l'élément déclencheur. Je me souviens, quand je faisais des cambriolages, je n'emportais que l'argent liquide, les chèques, les bijoux et parfois je prenais ma sœur avec moi pour signer les chèques dans les grandes surfaces. Un chèque était assuré jusque 5.000 FB. Sans pièce d'identité, tu mettais juste une signature, tu donnais à la caissière, et voilà. Les deux doigts dans le nez. A l'époque, ça se pratiquait comme ça. Et comme, la plupart du temps, c'était un carnet de chèques avec un nom féminin, ma sœur avait accepté de venir avec moi, on faisait moitié-moitié. Quand c'était un nom masculin, je signais, moi, parce que ça restait anonyme. Un carnet de dix chèques, ça faisait 50.000 FB de marchandises, nourriture, vêtements, appareils électroménagers, tout ce que tu voulais. C'était simple. On faisait même les signatures avant ! Parfois, on revendait les chèques à des receleurs, à 3.000 pièce. On faisait différents supermarchés pour ne pas se faire repérer, et on prenait pour dix ou quinze mille FB de marchandises à chaque fois. Je faisais les courses pour toute la famille, quoi. Ma sœur a pris goût à tout ça, plus tard elle a même ouvert des bars dans des villas privées du côté d'Anvers, arnaqué des mecs et elle a eu des problèmes avec la justice. Mais ça a commencé dans la foulée de mes trucs, elle était pas comme ça avant...

En été 1981, Serge a déjà soixante-huit vols à son actif depuis sa libération, surtout des cambriolages. Il « travaille » un peu partout. Eric, plein d'admiration et de respect pour son frère, est souvent de la partie. Et surtout Napo, un copain du bled, qui a choisi ce prénom pour ses faux papiers parce qu'il est fan de Napoléon. Serge, lui, a

opté pour le pseudonyme plus aristo de Jean-Charles. Ils ont toujours leur point de chute à Rotterdam. C'est là qu'ils vont revendre l'arsenal rafflé par une belle nuit de juin au commissariat de Cuesmes : ils ont vidé les casiers des policiers qui y avaient déposé leur arme après le service.

Encagoulés, ils font irruption dans la salle à manger d'un palace bruxellois, à deux cents mètres de Manneken Pis, l'hôtel Amigo, dont ils terrorisent et dépouillent la clientèle. Ils filent ensuite à la côte avec leur récolte. Mais la police ne leur laisse pas le temps de profiter de la plage et de faire le plein d'iode, ils sont mûrs pour la préventive, à Mons. Eric sort au bout d'un mois. A l'hôtel Amigo, il n'était pas reconnaissable et les policiers, bien que persuadés de sa présence sur les lieux, n'arrivent pas à prouver sa culpabilité. Serge leur a servi un baratin où il était question d'un complice imaginaire qui avait réussi à s'enfuir. Hélas, pendant que son aîné piétine en taule, Eric s'empêtre dans une nouvelle embrouille : il remet le couvert au même commissariat avant d'aller braquer les gérants d'un dancing puis d'être balancé par un complice surpris ailleurs, en train de revendre une arme dans une boîte de nuit. Quand Serge revoit son cadet au préau, il lui recommande de se tenir prêt à le suivre.

Car il n'a pas, bien sûr, l'intention de s'attarder, d'autant qu'il a séduit en moins de deux, au cours de son excursion maritime, une fille avenante à la poitrine généreuse, dont il est tombé méchamment amoureux. Or, il vient d'apprendre que cette Patricia s'est entretenu acoquinée avec l'inspecteur chargé de l'interroger. Il veut la retrouver au plus vite pour s'expliquer avec elle.

Son père vient le voir, parfois même avec son ex-femme. Il lui apporte des livres. Étrange et paradoxal. Peut-être le départ de la mère l'a-t-il fait réfléchir. Seul, abandonné, il se rend compte qu'il a été odieux. Serge s'en persuade, même s'ils n'en parlent jamais. L'endroit n'est guère propice aux confidences – c'est encore l'époque du parler individuel où l'on converse à travers une vitre – et, de toute façon, ils n'ont jamais communiqué sur ce mode-là auparavant. Pour s'adresser à son père, Serge n'y va pas par quatre chemins :

– J'en peux plus, il faut que je sorte. J'ai un moyen : tu me fais parvenir une radio.

– Et alors ?

– Tu caches une arme dedans, tu sais où en trouver !

– C'est-à-dire...

– Écoute, c'est facile, tu l'envoies au pasteur protestant. Je me charge du reste.

– Ok. Je préfère que tu me le demandes à moi plutôt qu'à des amis qui ne le feront pas ou qui te balanceront.

– Promis ?

– Promis.

Serge emballe facilement le pasteur. Il regrette un peu de duper cet homme aux intentions charitables mais il y va de sa survie, trêve d'attendrissement. Il fait sa poule crevée :

– On peut avoir la radio en cellule maintenant... Moi, j'ai pas de sous. Mon père veut bien m'offrir un poste mais on l'en empêchera ! Sauf si...

– Sauf si quoi ?

– Si c'est vous qui le recevez puis qui me le donnez, là tout le monde sera d'accord...

Pour les bonnes convenances, le pasteur feint d'hésiter mais il sait qu'une petite entorse au règlement peut adoucir le sort du prisonnier, apaiser son mental.

– Je ne sais pas, je vais voir si...

– C'est tout vu. Si vous ne m'aidez pas, je mets fin à mon calvaire aujourd'hui même.

– Bon, d'accord, je vais t'aider. Que ton père dépose le poste chez moi mais n'en parle à personne !

– Juré.

Quelques jours plus tard, le pasteur apporte à Serge, en cellule, une radio qu'il a dissimulée dans son sac. Le paternel a tenu parole : l'appareil contient un 22 à 8 coups, à barillet. Avec cinquante balles dans un sachet en plastique.

Ça le rend pensif, ce geste de son vieux. Mais à ce moment, pas une seconde il ne songe à le trouver suspect ou malsain. Il veut y voir une marque d'affection. Ça lui fait penser à ce film avec Alain Delon, « Comme un boomerang ». Le jeune Eddy, qui a tué un policier sous l'influence de la drogue, s'évade de prison grâce à son père, Jacques, un ancien truand. Serge se répète volontiers les paroles de la bande-annonce : « Le plus beau combat que l'homme puisse livrer, c'est celui de la défense de son fils. Contre tout, contre tous. Contre toutes les institutions. Il jouera son honneur, sa réputation, il risquera sa vie pour sauver son fils. Il lui tendra la main et son fils s'accrochera à cette main, surtout s'il est coupable. Mais est-il vraiment coupable ? » Le héros du film, tout le monde l'approuve et l'admire. N'est-ce pas ainsi que le père de Serge a agi ? Sauf que, dans la dernière scène, Jacques et Eddy semblent heureux de s'enfuir ensemble. « Tu me pardonnes, papa ? », demande le jeune homme. « C'est fait ! », répond Jacques. Serge aimerait bien vivre une scène comme celle-là avec son père. Mais peut-être celui-ci l'aime-t-il sans être capable de le lui dire.

Le grand départ est prévu pour le surlendemain, le 17 janvier 1982. Serge emmènera deux complices et son frère Eric. Il a pris les contacts nécessaires par les voies sinueuses de la solidarité carcérale, un véhicule et une planque les attendront dehors. Il a « invité » aussi deux voyous bruxellois, copains de détention, mais ils n'ont pas pris sa proposition au sérieux. Tant pis pour leur pomme.

La veille de la cavale, Serge bouillonne, et il décide soudain de hâter les choses. C'est l'heure de préau, il fait glacial, les gars tournent en rond. Eric est puni en cellule. Serge a gardé sur lui le revolver, qu'il n'a pas voulu laisser à la portée d'une fouille. Il jette un regard entendu à ses complices et lance, sans trop réfléchir :

– Chef, on rentre, on a froid !

– Ok, les gars, allez-y, on prévient !

Les compères remontent sur la galerie. Serge brandit son arme sous le nez du surveillant de section, qu'il amène devant la cellule d'Eric :

– Ouvre !

Eric jaillit, ils ligotent et enferment le gardien. Puis ils reviennent au centre du bâtiment pour braquer les autres surveillants avant qu'ils déclenchent l'alarme. Serge tire dans une porte pour montrer qu'il ne se sert pas d'un jouet – tout le monde se souvient qu'un détenu a brandi récemment une arme en mie de pain.

Tous les gardiens sont bouclés au cachot, sauf le responsable du gros trousseau de clefs, qu'ils forcent à leur ouvrir, l'une après l'autre, les portes du pénitencier. Exécution rapide et supposée efficace d'un plan trop flou, tracé à la hâte. Serge a oublié qu'on est dimanche, jour de cinéma pour les détenus. Un gardien se trouve avec eux dans la salle de projection. Alerté par le bruit, il se faufile derrière les insurgés et, dès qu'ils sortent du cellulaire, il se dépêche d'aller délivrer ses collègues.

Chaque fois qu'il franchit une porte, Serge les voit arriver derrière la vitre de la précédente. Enfin, celle de la grande entrée s'ouvre, les fuyards se précipitent vers le parking en face de la prison, où doit déjà se trouver la voiture. Trahison. Elle n'est pas là. Serge fonce sur le boulevard, devant le capot de la première berline venue, qui pile net. Sous la menace du 22, il veut en éjecter le conducteur, qui hurle et résiste mais lâche prise quand Serge, survolté par la panique, lui tire par trois fois dans les jambes. Une balle traverse sa cuisse puis le mollet d'Eric, déjà installé à la droite du chauffeur. Serge se retourne, les surveillants accourent. Affolé, il tire dans le tas, fait feu à huit reprises. Il s'emmêle les pinceaux en rechargeant le revolver. La pensée fugace lui vient que c'est dommage, il avait cinquante balles de réserve ! Il s'empare du volant, direction Cuesmes.

Une amie d'enfance les attend, ce qui lui vaudra plus tard d'être inculpée pour recel de malfaiteurs. Ils changent très vite de planque, ils connaissent la tactique. Pendant trois jours, ils se croient en sécurité dans la maison d'un autre pote. Viviane, la sœur aînée de Serge, accourt les voir en cachette. Quelqu'un va venir les chercher car il ne s'agit pas de traîner. La radio et la télévision leur font une pub affolante : « Evasion sanglante à la prison de Mons », « Les

quatre évadés blessent les surveillants ». Pour aller jusqu'à la cabine téléphonique, Serge et Napo se déguisent : jambes rasées, foulards à fleurs et mini-jupes, que reste-t-il des taulards ? Juste deux nanas un peu pimbêches.

Pendant ce temps, le copain qui les héberge s'approvisionne pour eux chez le boucher du coin, qui est aussi le propriétaire de l'immeuble. Ce commerçant perspicace s'étonne de la quantité de viande que lui commande tout à coup son client et, comme il donne des cours de karaté à la gendarmerie, il se confie à ses élèves. On devine la suite. Dûment appréhendé, le malheureux amphitryon dénonce Serge et ses complices avant de se pendre dans sa cellule.

L'immeuble est le théâtre d'une réédition particulièrement spectaculaire de Fort Chabrol. L'escadron spécial d'intervention lance un ultimatum aux assiégés :

– Vous avez trois minutes pour sortir !

Ils tentent un pitoyable coup de bluff :

– On a des otages !

Les assaillants restent sourds aux avertissements et aux menaces. Ils font sauter la façade à la dynamite. Serge et les autres émergent des gravats.

C'est surtout moi qui ai morflé. Forcément !

Ils réintègrent la prison de Mons le 19 janvier 1982. Serge, le meneur de l'expédition, va déguster la revanche des gardiens. Il a blessé deux des leurs, et l'un assez grièvement. Même si la blessure n'est pas mortelle, l'homme a reçu une balle dans le ventre. Ils vont le lui faire payer.

Dès son arrivée au greffe, ils lui sautent dessus, lui arrachent ses vêtements, puis le jettent au cachot, avant de le tabasser à coups de clefs... Le cachot, c'est un cube en béton, avec une cuvette de WC. Rien d'autre. C'est exigu, tu peux même pas t'allonger. Tu peux éventuellement demander la Bible mais pas tes lunettes. Tu gèles et tu entoures tes pieds nus de papier toilette. C'est vrai que les cellules, c'est parfois pire...

On l'y conduit, en cellule : le règlement interdit de le laisser plus de neuf jours au cachot mais on l'y remet aussitôt, sous un prétexte quelconque. Il passe dix-huit jours nu et presque sans manger. Toutes les occasions sont bonnes pour l'humilier et lui faire mal. Le maton lui apporte une assiette, avec trois minuscules portions de viande, patate, légume, sur laquelle il crache avec volupté avant de la lui tendre :

– Tiens Thiry, bouffe !

Puis il shoote dans le bol d'eau posé par terre avant de s'en aller.

Quand les flics viennent l'extraire pour les auditions, Serge leur raconte ces mauvais traitements et ils lui achètent un sandwich sur le trajet vers le palais de justice.

Au sortir du cachot, il découvre son nouveau cadre de vie... J'avais pas droit à une cellule normale. Ils avaient préparé quatre cellules exprès pour les évadés. Tu voyais pas dehors, ils avaient rajouté de gros blocs devant les fenêtres. Pour ne pas avoir de contact avec l'extérieur. Ils avaient changé les portes avec une clef spéciale, au centre. Un chef de quartier devait venir, accompagné de deux surveillants, pour l'ouvrir. J'avais une table, une chaise, un lit avec une couverture, un vase hygiénique, un évier. J'avais droit à aucune faveur, pas fumer, pas de cantine, rien quoi. Pas de visite les premiers temps. A dix-huit heures, je devais sortir ma table, ma chaise, mes chaussures et tous mes vêtements et rester comme ça dans ma cellule jusqu'au lendemain. Je pouvais tout récupérer à six heures du matin. J'avais droit à une brosse à dents, du dentifrice, un savon et un gant de toilette. Une douche par semaine...

On finit par craindre qu'il étouffe, dans cette pièce complètement obturée. Quelqu'un vient forer dans les blocs de ciment des trous minuscules. En plaçant l'œil juste devant, Serge assiste parfois aux raclées que les matons administrent aux jeunes détenus récalcitrants. Ça lui permet aussi de fumer, le soir, une ou deux cigarettes : après vingt heures, on ne peut plus entrer dans sa cellule... C'est à la douche que je trouvais mon tabac. Quand j'allais à la douche, j'étais seul, le surveillant se mettait derrière la porte pour parler avec ses collègues. Un pote de Cuesmes avait caché le tabac derrière les tuyaux de chauffage, près du plafond. Et quand je rentrais dans ma cellule, je pouvais fumer...

Debout, habillé d'un slip de la prison, devant les trous d'aération, il tire, aspire, joue avec la fumée qui glisse dans ses narines puis ondule, agitée par les petits courants d'air. A se demander combien de temps il va tenir comme ça.

Le temps en prison est une maladie

Qui se transforme peu à peu en folie

Une terre sans vie

Où plus rien ne scintille.

Les deux premières années, il ne peut avoir de contact avec aucun détenu. Pas de livre, sauf la Bible ou le Coran. Surtout pas de bloc-notes ni de stylo. Il sort une heure par jour, dans un minuscule préau individuel en forme de quartier de tarte. A six heures et demie, pour ne pas croiser les autres prisonniers. Parfois, l'un d'eux se risque, en passant dans le couloir, à lui glisser un mot par l'espion :

- Ça va, Serge ?
- Bof !
- T'as besoin de tabac ?
- Oui.
- Ce sera à l'endroit habituel !
- Ok, ça marche.

Le bureau des surveillants est juste à côté de sa cellule. Parfois, ils captent ce bref dialogue et tancent l'indiscipliné :

- Qu'est-ce que tu fous là ? Tu seras puni, t'auras un rapport ! Demain, tu passes chez le directeur !

Une semaine en régime strict, ça fait hésiter les copains à enfreindre la consigne. Serge les comprend.

Des jours, des semaines, des mois s'écourent dans la solitude. C'est une période ténébreuse pour lui, régie par la seule loi du talion. Aux yeux des matons, la souffrance que lui causent l'isolement et les brimades doit être à la hauteur de son évasion violente et brutale. Le régime cellulaire strict ne suffit pas à assouvir leur rage. Ils ne lui épargnent aucune vexation. Ils le réveillent la nuit pour l'insulter... Ils ont essayé de me terroriser. A fond. J'avais le régime le plus dur parce que j'étais le meneur, c'est moi qui avais l'arme en mains, c'est moi qui ai tiré...

Il demande à parler au directeur, qui proteste :

- Quand même, ils ne feraient pas ça ! Et puis, je ne peux pas surveiller les surveillants !

Il obtient une feuille, avec une enveloppe et un timbre, pour écrire à son avocat. Celui-ci décide d'introduire une procédure pour mauvais traitements, torture morale et physique. Ce n'est pas la

première fois que Serge éprouve une gratitude émue pour cet homme qui lui veut du bien et qui le soutient sans toucher un sou.

Interpelées, les autorités de la prison se justifient : « Thiry s'évade, il fait rentrer des armes, tire sur les surveillants, on ne peut plus le garder en régime normal ! » Le Tribunal des Référés suit cette explication et se déclare incompétent, compte tenu de la dangerosité du détenu.

L'avocat contacte le journal « Pour ». Un article intitulé « Service sans risques, justice parallèle » vilipende les agissements des gardiens et souligne que Serge a écopé du traitement le plus sévère. Le journaliste s'interroge : pourquoi a-t-on écroué les évadés à Mons ? ... Dans la prison où on venait de faire un peu de dégâts quand même ! Face à des surveillants que j'avais braqués, face à leurs collègues que j'avais envoyés à l'hôpital ! La réaction était normale tu vois, on devait s'y attendre. On se demande s'y avait pas un esprit de vengeance à nous remettre là. On aurait pu nous envoyer ailleurs !...

Serge traverse le temps comme un voyageur perdu dans le désert, tenaillé par une soif d'affection inextinguible. Son seul refuge est l'aumônerie, qui s'efforce d'apporter à l'univers carcéral une lueur d'humanité. En prison, ce terme d'aumônerie désigne aussi bien la pièce qui sert à l'aumônier de bureau et de salle de réunion, que l'équipe qui gravite autour de lui. Serge se tourne vers l'aumônerie catholique, la contribution involontaire du pasteur à son évasion a considérablement refroidi leurs rapports. Mais un détenu rongé par l'oisiveté, éteint par les mauvais traitements, se convertirait à n'importe quelle religion en échange d'un vrai dialogue avec quelqu'un, assorti des menus plaisirs qui se raréfient en prison. L'aumônier invite quelquefois Serge à venir fumer une cigarette, manger un mars, sa friandise d'élection, ou boire un café. Il le persuade de décrire sa détresse affective dans une lettre qu'il se charge de faire parvenir à ses parents. Ils ne répondront jamais.

Terrassé par les insomnies et la haine qui pèse sur lui à chaque instant, Serge éprouve à nouveau le besoin d'en finir. Pas question de

laisser à ses ennemis le plaisir de le tuer, il partira avant. Des détenus compatissants réussissent à lui glisser par l'espion des lames, des seringues, et une poignée de médicaments. Les surveillants ont capté le manège. Un soir qu'ils se sont attardés au bar de la prison, ils entrent dans sa cellule :

– Alors, Thiry, tu veux t'évader ?

– Non, chef, pas spécialement.

Echauffé par l'alcool, le maton écume, on dirait un buffle qui va charger. Il lui jette son énorme trousseau de clefs :

– Tiens, vas-y, sers-toi ! Prends-les !

... Je reculais dans le coin de la pièce. Je me disais que ça allait mal finir. Parfois, j'en ramassais, je me mettais en boule, y tapaient avec leurs poings, avec les clefs. Quand j'ai eu des côtes fêlées, je suis passé chez le médecin, il a bien vu que je recevais des coups...

Inquiet, le médecin demande la mise en observation de Serge à l'EDS de Tournai mais constate qu'à son retour après une vingtaine de jours, les hostilités recommencent. Il obtient une prise en charge et Serge séjourne deux mois à l'EDS, où il renoue pendant dix jours avec les sinistres privilèges de la camisole de force, les réactions à l'aldol ou l'humiliation de se voir détacher une jambe pour uriner dans une fiole.

Après cette courte diversion, il retrouve l'obscurité glaciale de sa cellule montoise. La prison de Jamioux, où l'on décide de le transférer, lui apparaît d'emblée comme la terre promise.

Serge y découvre la structure binaire d'un étrange univers parallèle. L'établissement est divisé en deux secteurs, comme certaines grandes villes américaines. Le premier, surnommé le Bronx, est répugnant, des immondices jonchent le sol. Les détenus jettent leur surplus de pain par la fenêtre, pas même pour les oiseaux puisqu'ils laissent la cellophane autour. Chaque matin, il faut ramasser tout ce qui est tombé des fenêtres la veille. Les rats se régalaient ici. C'est le domaine des gars de préventive, ils s'en fichent du décor, ils n'aspirent qu'à sortir. Dans l'autre partie de la prison, c'est tout le contraire. Beverly Hills est impeccable, rutilant de propreté. C'est le

fief des cas lourds, ceux qui vont passer des années en prison et qui ont tout intérêt à soigner leur environnement. On peut y obtenir une cellule individuelle, un grand luxe : dans le Bronx, on est trois au minimum par casier.

... A l'intérieur des cellules, tu retrouves la même différence. Celui qui est en préventive, il n'en a rien à faire, il nettoie pas souvent, il sait qu'il va partir ou il se dit que c'est à l'administration de s'en occuper. Moi aussi, ça m'est arrivé de jeter mes mégots par terre en me disant, après tout, j'suis pas chez moi ici, s'ils veulent laver, ils n'ont qu'à le faire eux-mêmes, sur le moment je m'en fichais. Et après, quand t'en as pour longtemps, tu commences à arranger ta cellule, à faire attention. Moi, j'aimais bien avoir une cellule nickel. Quand j'ai pu récupérer mes livres, j'en ai eu de plus en plus, j'arrangeais, j'essayais d'avoir une nappe. Des fleurs, je pouvais pas, c'était interdit mais j'avais parfois une petite plante. J'ai même eu un mulot et une musaraigne mais y m'les ont fait jeter après un an. La souris, je l'avais attrapée dans l'herbe, c'était génial d'avoir un animal en cellule. Elle venait manger sur ma table, je lui mettais un morceau de patate. Elle avait sa caisse, pleine de terre où elle faisait son trou...

Même s'il est maintenu en régime cellulaire strict, Serge s'acclimate plutôt bien. Mais il fait partie des loups. Il fredonne la chanson de Serge Reggiani, qui parle ainsi des voyous. Il se répète aussi cette phrase qu'il a épinglée chez Dostoïevski : « On a beau donner à manger au loup, toujours il regarde du côté de la forêt. »

Quand il aura l'occasion de prendre la tangente, il faudra être en forme. Il s'efforce de garder la pêche, il fait des barres et des barres au préau, des pompes aussi. La souffrance des humiliations n'a fait qu'alimenter son envie de fuir, qui est plus forte que jamais. Si forte qu'elle ne résistera pas aux souffles du printemps 1984, celui de son seul vrai « gros coup ».

*Toi, si tu continues, t'auras ta photo
dans les journaux !*

Il a vingt-huit ans. Il ne va pas se résoudre à dépérir à petit feu dans cette crapaudière alors que tous les plaisirs de l'existence sont encore à sa portée, là, derrière les murs ! La perspective d'une condamnation à perpétuité, qui devient de plus en plus vraisemblable, attise encore son instinct de survie, aiguillonne sa volonté de prendre au plus tôt la clef des champs. Une fois encore, ce sont des membres de sa famille qui vont la lui tendre.

Le stratagème est simple, il suffisait d'y penser. Les caisses de livres pieux qui proviennent des paroisses à l'intention des détenus ne sont pas fouillées et arrivent directement à la bibliothèque de la prison, sans passer par le détecteur. Serge suggère à son père de concocter un envoi de livres édifiants. Il rédige ensuite un rapport pour obtenir la permission de se rendre à la bibliothèque, auprès du détenu qui joue le rôle officiel d'écrivain public, sous le prétexte de se faire écrire une lettre à son avocat.

Dès qu'il a identifié le carton du père, il fait signe au copain qui travaille sur les lieux. L'autre obtempère, écarte le colis des autres. C'est dans la poche. Serge s'adresse au surveillant :

– Chef, je vais bientôt partir en transfert, je peux prendre cette caisse pour mettre mes affaires ?

– Ouais, tu peux la prendre.

Serge enlève les livres, les dépose avec respect sur la table et emporte la caisse. Le père l'a dûment préparée, il a inscrit l'adresse, il l'a portée lui-même à la poste. Le double fond contient une arme.

Il reste à prévoir l'accueil au dehors. Serge parle ouvertement de ses projets d'évasion à son compagnon de cellule, surnommé Zip, un braqueur en fin de peine :

– J'aurai besoin de toi pour nous récupérer et nous trouver une planque.

– Serge, affirme gravement Zip, je vais être libéré, tu peux compter sur moi.

Zip veillera aussi à lui procurer de nouvelles armes et de faux papiers. C'est un escroc, il connaît toutes les combines.

Un matin d'avril 1984, Serge et Napo sont conduits au palais de justice de Mons pour aller consulter leur dossier répressif. Ils se tiennent prêts à braquer les gendarmes et à sauter du fourgon cellulaire dès qu'ils apercevront la voiture rouge de Zip qui doit leur faire un appel de phares. Serge scrute la route à s'en user les yeux. Zip les aurait-il oubliés ? Largués ? Bah, il aura été retardé, il se manifestera sur le trajet du retour vers Jamioux.

Au palais de justice, ils prétextent un pipi pour accréditer la fable qu'il s'agira de servir aux flics en cas d'échec. Ceux-ci croiront sans difficulté qu'un ancien compagnon de cellule de Serge, qui habite actuellement chez sa mère, a caché une arme dans les toilettes. On n'est jamais assez prévoyant, cette fois Serge veut éviter les risques de l'improvisation.

Ils remontent ensuite dans le fourgon qui les ramène à Jamioux. Toujours pas de Zip.

– Tant pis, marmonne Serge à Napo. On le fait quand même parce que, s'il n'a pas oublié et qu'il se pointe, Zip va croire qu'on a renoncé. On prendra une bagnole quelque part, pas de problème. Go !

Le fourgon s'engage sur l'autoroute. Serge pointe son arme sur le chauffeur, l'oblige à s'arrêter sur une aire de repos. On échange les rôles ! Serge et Napo menottent les gendarmes, coiffent leurs

casquettes et s'offusquent de leur mauvaise humeur, dont ils se vengent en vidant leurs portefeuilles. Puis ils repartent et stationnent sur l'aire suivante. Serge sort du fourgon, déguisé en flic, et se dirige avec autorité vers la voiture d'un Allemand qui lisait tranquillement son journal derrière son volant.

– Veuillez me suivre pour un contrôle, s'il-vous-plaît.

Le type s'exécute docilement. En cinq sec, Serge et Napo le bouclent dans le fourgon avant de s'enfuir dans sa bagnole. Ils filent téléphoner à Zip dans un café, ils se grouillent car, dans l'heure qui suit, leur échappée va passer aux infos, ça ne fait pas un pli, comme après l'évasion de Mons deux ans auparavant.

Zip s'étonne qu'ils n'aient pas perçu ses appels de phares et ils n'ont d'autre choix que de le croire sur parole. Il vient les récupérer à Feluy, près de l'usine Petrofina, pour les conduire à la planque qu'il leur a réservée, un appart derrière le terrain de foot de Charleroi. Ouf ! Ils sont en sécurité.

Ils se terrent là pendant deux semaines car on ne parle que d'eux dans la presse, à la télévision. « Les deux évadés de la prison de Jamioux » sont désormais célèbres, la prédiction de la pythonisse du Tribunal de Mons s'accomplit.

Avec le plus grand sérieux, ils préparent leur coup d'éclat, se divertissant de quelques effractions, détoussages et castagnes diverses. Ils sortent en boîte une fois ou deux, travestis. Mais ils restent sur leurs gardes. Ils sont bien décidés à ne pas compromettre le succès de leur alléchante entreprise. Un certain Ali, encore un pote de Cuesmes, leur a proposé un deal juteux :

– On a une superbe affaire, les gars. Trente-trois millions, on est quatre dessus !

Un agent de change lui a refilé un excellent tuyau, qu'il s'est fait grassement payer. Ce véreux est chargé de placer l'héritage substantiel d'une pharmacienne de Marchienne dont le père vient de mourir. Elle garde le pactole chez elle en attendant que son homme de confiance en fasse le meilleur usage. Il suffit de le lui soutirer,

avec douceur et discrétion. Ce sera l'affaire d'Ali et des deux évadés. Serge dirigera les opérations.

Quelques jours plus tard, l'héritière reçoit le coup de fil d'un ingénieur du cadastre qui lui annonce sa visite. C'est bien cordialement qu'elle accueille Serge, déguisé pour la circonstance : lunettes à verres épais, porte-documents à la main, costume sombre, air compassé, avec un soupçon de condescendance. Très vite, il annonce la couleur :

– Voilà, madame, nous voulons tout ce que vous possédez ici.

Ses complices débarquent. Serge descend à la cave, où le trésor est censément caché. Rien ! Il remonte quand-même avec une bouteille de champagne.

– Sachez, madame, qu'on est venu pour ça et on ne repartira pas sans ça. D'une manière ou d'une autre.

Tremblante, elle leur répond qu'elle a mis son héritage à l'abri, dans un coffre à la banque. Serge réagit avec courtoisie :

– Ça ne nous dérange pas. Il nous faut simplement la clef du coffre et le code.

Tétanisée, elle obéit. Pendant que Serge et Napo la surveillent, Ali s'en va dévaliser ledit coffre. Trois quarts d'heure plus tard, il appelle d'une cabine :

– C'est fait.

Serge veut trinquer avec la dame mais elle refuse. Ils la ligotent en s'excusant et démarrent pour aller cueillir leur associé. La pêche est fameuse. Environ trente millions de FB. Trente-cinq kilos d'or, neuf millions en titres au porteur et quelques millions en pièces d'or Kruger frappées de la feuille d'érable... En recel, le kilo d'or faisait 800.000 FB, on le revendait à 500.000. On perdait 300.000, d'accord, mais on n'allait pas faire la fine bouche avec un truc qu'on avait obtenu gratos ! Au final, on a reçu à peu près six millions chacun en liquide. On avait une planque où on a passé une semaine : un chalet au bord d'un étang, dans la région de Chimay. Pour attendre les faux papiers. Une fois que tu es dans le milieu, tu sais qui contacter. Si

tu as du fric et que tu vis la nuit, tu trouves toujours ce qu'il te faut : armes ou documents...

Comme Ali n'est pas recherché, c'est lui qui veille sur le trésor. Il revend un lingot pour chacun, achète des vêtements et tout ce dont Serge et Napo auront besoin pour s'exiler dignement.

Un jour qu'ils doivent à tout prix donner un coup de fil – le portable n'existe pas et la cabine téléphonique les expose aux regards – ils se risquent au dehors et entrent dans ce qu'ils croient être un café.

– C'est un bar à filles ici, dit la patronne, il faut consommer.

– Mettez une bouteille, même deux si vous voulez !

... Nous, on avait plein de fric, on a pris le Veuve Clicquot à 18.000 FB la bouteille. Un truc de fous. On pouvait avoir des relations avec les filles, qu'on n'a même pas eues. On est restés trois jours, on a dépensé 250.000 FB. C'était une bonne planque. La patronne, Corinne, elle a fermé le bar, tu penses. Deux pigeons comme ça, qui leur donnaient du fric pour aller acheter de la bouffe !...

Les évadés décident de se décolorer les cheveux. Serge s'enquiert auprès de Corinne : ne connaît-elle pas un coiffeur discret et complaisant qui viendrait s'acquitter de cette tâche, moyennant rétribution royale ? Bien sûr que si ! Un type s'amène illico, et les voilà presque méconnaissables. Dès qu'ils reçoivent leurs papiers, ils font leurs adieux aux filles. Après un dernier repas avec leurs deux familles, ils piquent vers le sud dans une voiture de location. Des vacances bien méritées.

*« Tant pis pour le sud »,
chantait Nino Ferrer.*

La Côte d'Azur au mois de mai, c'est un enchantement. Ils vont passer là-bas quelques semaines. Pour la modique somme de 100.000 FB, Serge propose à Corinne de le rejoindre, avec une serveuse qui cajolera Napo. Il connaît les usages : il paie aussi les billets d'avion et offre aux deux femmes des cadeaux de bienvenue.

Les cheveux en cascade de Corinne, noirs et brillants, la houle de sa croupe, la hauteur démesurée de ses talons aiguilles aguichent follement Serge. Il lui raconte ses brigandages, qu'elle écoute avec des étincelles dans les yeux, et ils deviennent amants. Elle a bien des raisons de s'accrocher à lui : elle est amoureuse et, en Belgique, elle dépend d'un maquereau qui l'exploite. Serge, le justicier vagabond sans foi ni loi, va l'en délivrer. L'affreux a entendu parler de lui et craint sa vindicte, il laisse tomber Corinne sans moufter.

Après une semaine de dolce vita auprès de Serge, la jeune femme revient au pays et réintègre son bar. Les flics n'attendaient que ça. Le coiffeur clandestin a cafté. Corinne se retrouve en taule pour un mois. Mais elle ne donne pas l'adresse des fuyards. Dès que Serge et Napo apprennent son arrestation, ils quittent l'appart qu'ils ont loué, à Cagnes-sur-Mer. Cachés non loin, ils le gardent en ligne de mire un jour et une nuit. Ils n'osent rentrer, par crainte d'une souricière. Mais rien ne se passe. Ils vont récupérer leurs affaires et se déplacent un peu plus loin sur la côte... On savait que Corinne et l'autre fille ne connaissaient pas les noms de famille qu'on utilisait. En France, à

l'hôtel, tu n'es pas obligé de donner tes papiers d'identité. A ce point de vue-là, on était assez cool...

Ali conserve le magot en lieu sûr, Zip sert d'intermédiaire. Quand les évadés ont besoin d'argent, ils demandent à Ali de vendre un lingot, Zip passe chercher le paquet et le leur apporte. En échange, ils l'inondent de tous les bienfaits que procure un séjour de luxe au bord de la Grande Bleue. Serge lui fait cadeau de 250.000 FB pour le remercier de sa collaboration. Il lui donne encore un million pour réaliser son rêve : reprendre un magasin d'appareils vidéo à Charleroi, dans la galerie du centre. Les bénéfices de la boutique seront partagés entre Zip et les familles de Serge et Napo.

La sœur de Serge, Viviane, débarque elle aussi mais sa présence devient compromettante quand elle entame la drague effrénée de mecs peu reluisants. Son frère se hâte de la reconduire à l'aéroport. A peine cette affaire réglée, une autre embrouille s'annonce, qui va faire de Serge le chevalier des péripatéticiennes. Le propriétaire du bar montois où travaillent Corinne et Lucie a fourni aux évadés de faux papiers bien en règle. Monnayant quoi Serge lui a donné un kilo d'or, qui lui a permis d'installer un sauna et un jacuzzi dans son noble établissement. Tout irait pour le mieux dans cet échange de bons procédés si Corinne n'apprenait à son amant que son employeur se fait violent et les bat, elle et Lucie, dont Napo est tombé amoureux. Le temps du voyage à fond de bagnole, Serge aboule avec Napo, en pleine nuit, chez l'ignoble maquereau, l'extirpe de son lit et lui tire une balle dans le pied. Simple avertissement, faut respecter les femmes, voyons. La leçon dissuadera aussi cette brute de cafter... Y z'étaient violents, les proxos, et la plupart, y balancent pour être tranquilles avec leur bar, y z'ont la réputation de parler... Serge est en train de fermer la porte de la chambre sans un regard pour le proxo qui se tient la patte en sautillant sur l'autre avec des cris d'orfraie quand il se ravise : tant qu'à faire, il pique la Rolex qui traîne sur la table de nuit. Bien fait.

Puis il reprend la direction de la Méditerranée avec la satisfaction d'avoir rendu la justice. Il n'a guère de temps de savourer les délices

de son éden. Les évadés, qui dépensent sans compter, se retrouvent brutalement en panne sèche... On n'avait pris qu'un million de FB chacun. On l'a dépensé en un mois. Mais on était à Cannes, on était à Nice ! C'était le festival du film, j'ai été danser, boire au « Whisky à gogo ». On sortait dans des endroits chers, des boîtes connues où les artistes vont, les vedettes. On achetait des montres, des bagues, des beaux vêtements chez Cartier, Ted Lapidus. Moi, j'aimais bien les beaux vêtements et comme j'avais l'argent, je pouvais me les offrir. J'avais une ceinture en croco de chez Lanvin, à 18.000.FB. L'argent, ça fondait vite !...

Il faut trouver du blé, tout de suite. Et Zip qui est en retard sur l'horaire prévu ! Serge contacte Ali, qui confirme avoir donné à Zip la portion prévue pour leur subsistance. Mais les heures passent, et toujours pas de Zip.

Ils décident d'agir. Serge appelle un café belge que Zip fréquente assidûment : le frère du patron est son petit ami.

– Je voudrais parler à Zip, vous savez où il est ?

– Dans un hôtel, à Mons. Il a laissé un numéro, le voici.

Serge le forme, il a un pressentiment. Il demande au réceptionniste :

– L'inspecteur Untel est chez vous, je crois, vous pouvez me le passer ?

– Oui, Monsieur, certainement, je transfère l'appel dans la chambre où il se trouve. Un instant.

Bingo, c'est Zip qui répond. Il est donc avec les flics, se dit Serge. Il feint l'enjouement :

– Et alors, qu'est-ce qui se passe ?

L'embarras de Zip est manifeste. Il ne semble guère en mesure de lui fournir des explications.

– Euh... rien mais... tu sais pas venir, toi ?

Zip lui fixe un rendez-vous sur la place de Cuesmes. Malgré ses doutes, Serge y vient avec Napo. Le coup est risqué mais ils n'ont

pas le choix. Et ils ont vraiment du mal à croire que leur copain les a balancés.

C'est bel et bien un guet-apens. L'escadron spécial, qu'on leur réserve pour la deuxième fois, les attend de pied ferme. Serge est à peine arrivé chez sa sœur et Napo dans sa famille que celui-ci déboule, dans tous ses états : la police l'a repéré, il faut filer. Ils bondissent dans la voiture, déjà suivis par les flics mais Serge fonce dans les marais environnants, qu'il connaît bien, il y a joué enfant, il y a fumé des lianes et des roseaux. Il coupe les phares. Les flics s'égarant, s'embourbent. Au milieu du marécage, les fugitifs abandonnent la voiture et se mettent à courir dans le noir total, Serge guide son ami avec un flair infailible. Au loin, retentissent les coups de feu de leurs poursuivants.

Pas une seconde de réflexion, ils cavalent vers la propriété du médecin traitant de Serge, qui lui ouvre la porte, confiant. Serge dirige son arme vers le docteur, sa femme et sa fille de seize ans :

– Que personne ne bouge ! Vous êtes nos otages ! Si vous collaborez, tout se passera bien.

Il n'a pas vu le fils sauter par la fenêtre. Le garçon court prévenir la police, l'escadron spécial se déploie. Pendant ce temps, dans la maison du médecin, les préparatifs de départ vont bon train. Napo pousse la mère et la fille à l'arrière de la voiture, les dissimule sous une couverture, Serge braque le père, qui s'assied à la place du passager. En sortant du garage, Serge baisse sa vitre et crie, mais cette fois ce n'est plus de la frime :

– On a des otages !

Ils traversent les barrages de police. La BMW reçoit des balles, dans la tôle et dans les roues. Ils ont dû viser la tête du conducteur, on trouvera un trou dans le pare-soleil... A l'enquête, les types de l'escadron spécial diront qu'ils ignoraient qu'on avait des otages, t'imagines ? Alors qu'on leur a gueulé ça tout de suite ! Qu'est-ce qu'ils croyaient ? Qu'on allait partir comme ça et se faire abattre comme des lapins ?...

Dans un parc industriel désert, Serge arrête la BM. Les pneus sont crevés. A cent mètres, une file de bagnoles à gyrophares, des journalistes, et tout le cinéma.

Serge prie la jeune fille de sortir, bondit sur elle, la colle à lui. La pauvre, qui préparait son examen d'histoire quand les deux hommes ont débarqué dans le salon familial, se demande toujours comment elle a échappé aux guerres sanglantes entre Croisés et Sarrasins pour atterrir au milieu de ce thriller. Elle sent sur sa nuque le froid du métal. Le héros du film a brandi son fusil 12 mm à canon de chasse, un Winchester dont il a scié la crosse et le canon, un peu comme Josh Randall dans « Au nom de la loi ». Sauf que Serge, lui, a enlevé les balles. Avec une délicatesse de gentleman, il murmure à l'oreille de la fille :

– Excuse-moi mais si je ne fais pas ça, ils ne vont pas me prendre au sérieux.

... Je voulais pas lui faire peur, sachant que c'est une situation que j'avais créée et que j'étais coupable...

Il ordonne au médecin :

– Va parlementer et insiste pour avoir une bagnole ! Si le commandant de l'escadron spécial vient avec nous, on vous libère !

Le médecin sort, le commandant s'avance. Ils s'entretiennent. Le commandant se met soudain à courir puis se jette dans l'herbe. Des fenêtres des immeubles, les gens suivent le spectacle... Je te jure qu'il avait une boule, aux Assises, quand on a dit qu'il avait refusé de faire l'échange avec les otages...

Les palabres s'enveniment, les braqueurs exigent toujours une voiture : on finit par la leur fournir. Ils gardent les deux femmes mais leur promettent de les libérer par la suite.

Ils foncent au centre de Frameries. Au premier feu rouge, ils vident une bagnole de ses occupants, y montent avec leurs otages, puis repassent par le théâtre de leur rencontre avec l'escadron spécial, qui est en train de vider les lieux et ne reconnaît pas leur véhicule.

Ils sont à présent hors d'atteinte et ils tiennent parole. Ils délivrent les deux femmes dans un coin inhabité de la banlieue. Obligéant,

Serge leur file un gros billet pour aller téléphoner quelque part. Eux gagnent leur planque, au pays de la bière brune. Sur les ondes, le récit de leur exploit passe en boucle.

*Nous, tout ce qu'on voulait,
c'était cultiver la fraise.*

Dans la planque, rien à manger. Les résidences secondaires aux alentours sont vides. L'une d'elles, un peu à l'écart, a l'air particulièrement délaissée. Un carreau cassé et hop, Serge et Napo se faufilent à l'intérieur à la recherche de victuailles. Le gardien passe avec son chien, voit le carreau brisé et les débusque. Serge veut le réduire au silence mais il a déjà appelé la police. Il s'agit de décamper et de passer la frontière au plus tôt.

Serge conduit et Napo visse les jumelles à ses yeux pour scruter l'horizon et repérer les barrages de police. Ils dorment une heure dans la voiture, sur une aire d'autoroute française. En payant leur plein d'essence à la caisse de la première station-service, ils entendent la radio : « Flash d'Europe 1. Attention, les deux preneurs d'otages ont passé la frontière... »... Tout le monde parlait de nous ! Mais y n'a pas fait attention, le mec, heureusement, tu vois ! On s'est regardés, on a payé vite fait et on a filé...

A Paris, ils braquent un taxi et l'amènent au bois de Vincennes pour lui intimer :

– Maintenant, arrête. Tu laisses ton portefeuille, ton pognon puis tu t'en vas en regardant bien devant toi. Fais gaffe à ta peau, on fait partie d'Action directe.

... C'était un truc infallible, pour brouiller les pistes. Les gens commençaient à craindre les terroristes...

Serge et Napo sautent dans le train. Ils ont un point de chute en Dordogne. Serge est sûr de son affaire. Un copain protestant de son frère lui a donné le numéro d'un pasteur :

– Si un jour t'as un problème, va là-bas.

A la gare de Périgueux, Serge téléphone. Une voix aimable lui répond :

– On arrive.

Une demi-heure plus tard, un petit homme aux cheveux blancs sort de sa vieille Peugeot et leur propose d'emblée :

– Venez à la maison. Ma femme s'appelle Marie. Nous cultivons la fraise.

Serge l'avertit dans l'instant :

– Nous nous sommes évadés de prison.

– Bien. Je vais réunir les Anciens, nous verrons ce que la Bible nous dit de tout cela. Après, on se reparle.

Singulier personnage.

Ils arrivent dans un hameau perdu, entre Périgueux et Bergerac. Pas de noms de rues, seulement des lieux-dits. Saint-Maime de Péreyrol. Le pays de la fraise, de la truffe et du foie gras.

Le pasteur les présente à toute la communauté, qui vit pieusement, en autarcie, des produits qu'elle cultive. Un peu plus tard, il leur annonce :

– Vous pouvez rester. Dans la Bible, il y a les villes de refuge. Si quelqu'un vient s'y abriter, ce sont les Anciens qui décident si l'on doit continuer à le poursuivre. Dans le cas contraire, cette personne est protégée dans l'enceinte de la ville. Nous nous sommes basés sur ce texte pour décider de vous accueillir.

Serge commence à respirer. Il a eu beaucoup de chance, il aurait pu être abattu vingt fois. Il sait qu'on lui a tiré dessus, que c'était lui qu'on visait, il a vu les trous dans le pare-soleil de la voiture. Ce qui l'a sauvé, c'est le bloc en acier à l'ouverture de la porte.

L'ambiance au sein de la communauté religieuse lui plaît. Épuisé par les courses-poursuites, en permanence sur le qui-vive, dans la

hantise d'une dénonciation, voilà des jours qu'il dort mal, se méfie de tout et de tout le monde, se nourrit à peine. Ici, il se détend, d'heure en heure. Personne ne pose de questions sur les réfugiés belges, chacun traite l'autre comme son égal, c'est une expérience inédite. Ils mangent à la table du pasteur sans que celui-ci leur réclame un sou. Il célèbre le culte chez lui, dans une grande salle de sa maison. La conversion qu'on propose à Serge, il n'y aspire pas vraiment mais il feint d'y souscrire, sans doute par sympathie et reconnaissance, parce qu'il se sent bien chez ces gens-là. Il baisse la tête sous les mains du pasteur qui récite un rituel dans une langue inconnue. Les évadés vivent là une bonne partie du mois de juin.

Ali vient les rejoindre et leur apporte de l'argent. Il est à présent en cavale, comme eux. Il leur fait le récit des derniers événements. Il coupait tranquillement du bois au fond de son jardin quand il a vu des camionnettes de flics s'arrêter devant chez lui. Ils l'ont interrogé, il a joué les innocents mais, dès qu'ils ont eu le dos tourné, il a embarqué sa femme et ses trois mômes. Il connaît son délateur bien sûr. Lors de son arrestation, Zip a sauvé sa peau en dénonçant les trois autres. Serge fulmine. Dire que ce mouchard a gardé le fric qu'il était censé investir dans le commerce de vidéos ! En réalité, Zip a, paraît-il, consacré l'argent à meubler l'appart de son petit ami.

Il n'empêche qu'en Dordogne, pendant quelque temps, c'est le bonheur. Serge a gardé de cette époque une photo où il ressemble davantage à un lycéen romantique qu'à un truand chevronné. Accroupi, sa guitare dans les bras, il offre à l'objectif un sourire un peu timide, comme entravé par la mélancolie qui l'enrobe tout entier. Une mèche longue et épaisse, d'un blond décoloré, retombe comme une vague sur des yeux marron pleins de douceur. Vêtu de jeans délavés et d'un débardeur rouge, une fine chaîne en or autour du cou, il a le teint pâle des gens peu habitués au grand air, et pour cause. Les seuls indices de son passé carcéral sont ces tatouages qui lui couvrent les bras mais dont l'imprécision du cliché édulcore le caractère légèrement inquiétant.

Cette photo est belle, il s'en dégage une sorte de vague à l'âme. La mère de Serge la fera agrandir en poster.

Pour l'heure, il médite. Ses rêveries humanitaires, qui surgissent de temps à autre dans son esprit par bribes encore floues, comme des soubresauts de son aspiration au Bien, vont prendre à ce moment un tour plus concret. Un immense terrain est en vente, près de là. L'idéal pour cultiver la fraise. Dix-sept hectares de fraises. Serge et ses potes l'achètent. La culture locale des fraisiers est rentable. Avec l'aide de la petite communauté chrétienne – eux, ils n'ont que de faux papiers – ils pourront créer là un vaste domaine, un havre pour les enfants abandonnés. Vivre avec eux, ce qui est à nous est à vous. Adroitement encadrés et instruits, dans cet univers de paix et de sérénité, les gosses de la DDASS⁷ seront remis sur la bonne route. Plus tard, leurs bienfaiteurs iront annoncer à ceux qu'ils ont spoliés de leurs lingots d'or : « Voyez le bien que nous avons fait avec votre argent ! Vous, vous n'en aviez pas besoin, vous l'auriez laissé pourrir dans un coffre à la banque, sans même le déclarer aux impôts ! » Les journalistes d'ailleurs, sans toutefois connaître le montant exact du magot volé, présenteront souvent Serge comme la réincarnation de Robin des Bois.

... On ne fréquentait pas beaucoup les autres voyous. En cavale, on était entre nous, on a vécu tranquillement en Dordogne. On sortait dans les boîtes à Périgueux mais on ne cherchait pas les endroits louches, les bars où il suffit d'aller la nuit pour rencontrer du monde et te procurer tout ce que tu veux. Mais on ne cherchait même pas. On était chez des chrétiens ! Et on aimait bien cette ambiance, tu vois, y avait pas d'agressivité, c'était cool, y nous ont intégrés directement dans leur truc, moi je trouvais ça sympa...

Pendant qu'il voyage en Utopie, Eric est condamné par la Cour d'assises du Hainaut à vingt ans de travaux forcés, peine lourde qui s'explique par le climat de crainte et de tension dû à l'absence de Serge. Le jeune accusé a le sentiment de payer pour les écarts de son aîné, qui court les routes du sud... Moi, j'étais en cavale. J'avais menacé le président de la Cour de faire évader mon frère, il avait

pris un garde du corps armé. T'imagines le bordel ! Tout le parcours de la prison de Mons jusqu'au palais de justice était sécurisé, les flics s'imaginaient que j'allais arriver en avion, déposer des bombes. Alors qu'on était peinards en Dordogne. J'avais pris contact avec des journalistes pour dénoncer les conditions de détention, un peu comme Mesrine faisait dans les années septante, y z'étaient prêts à me rencontrer à Paris. Interviewer un détenu en cavale, ça les intéressait, tu penses. Y voulaient venir à sept, je trouvais ça louche. Non mais, attends, y avait combien de flics là-dedans ? J'ai laissé tomber.

J'ai fait des blagues aux flics aussi. Je téléphonais à la BSR ou à la PJ⁸. Je disais :

– Ecoutez-moi, j'ai envie de me rendre. Je serai sur telle aire d'autoroute.

T'avais toutes les équipes qui débarquaient et moi, j'étais à des centaines de kilomètres de là ! C'était juste pour les emmerder, ça nous faisait rire, d'ailleurs je l'ai raconté aux assises. C'est comme tous ces hallucinés qui disaient dans la presse nous avoir vus dans telle ville, telle rue : « On a repéré Thiry dans un immeuble... » Avec mes menaces, les gens croyaient que j'étais dans le coin. Les flics intervenaient, puis repartaient bredouilles. C'est vrai qu'on a été loin, on les a vachement enquinés, on était assez fou, on était à fond dans notre truc. Et puis moi, à l'époque, je revendiquais plus que jamais mon rôle de voyou...

Fin juin, les évadés s'installent dans un camping de la région. Ils sont toujours dans leur film. Ils sortent armés, pavoisent, font à nouveau venir des filles par avion. Dès que Corinne est libérée, Serge lui propose de le rejoindre mais ils s'avouent tous deux que ce n'est pas une bonne idée. Ils patienteront.

C'est une stupide distraction d'Ali qui va sonner la fin de la récréation. Par un bel après-midi ensoleillé, sa femme sillonne la campagne verdoyante à mobylette. Sans casque. Les flics l'arrêtent et acceptent de lui pardonner son infraction si elle apporte le

⁷ Direction Départementale des Affaires Sanitaires et Sociales

⁸ Police Judiciaire

lendemain son casque et ses papiers au commissariat. Docile, elle y vient en compagnie de son mari, dans leur BM toute neuve dont Ali a oublié de changer les plaques. Un flic scrupuleux prend le numéro de celles-ci pour vérification d'identité et s'aperçoit du même coup qu'Ali est fiché à Interpol et que son nom est lié à ceux des deux évadés de la prison de Jamioulx. Il faut dire que Serge et Napo défrayaient la chronique, eux-mêmes le savent car ils achètent les journaux pour savoir où en sont leurs limiers. Grâce au fonctionnaire consciencieux, la police les localise enfin. Mais la partie n'est pas gagnée, il s'agit de les capturer sans bavure... Y savaient que si on les repérait, on n'hésiterait pas à prendre des otages et on était dans un camping, avec plein de touristes ! Y nous ont fait un guet-apens, y z'étaient habillés en estivants, y se sont infiltrés dans le camp et y z'ont attendu le bon moment pour nous sauter dessus. Et moi, j'avais quand même capté un truc, sur ma petite mobylette, j'avais vu des camionnettes cachées dans les bois mais je me disais, on est fin juin, c'est le début des vacances, c'est pour des contrôles routiers. Y m'avaient vu. Mais y me laissaient faire pour essayer de nous prendre tous les deux en même temps. Quand je suis revenu, y z'ont donné le coup de départ. Y avait le propriétaire du camping aussi, qui nous avait à peine regardés comme si on était en froid. Il était déjà au courant, les flics avaient investi l'hôtel et le restaurant d'à côté. Y sont sûrement venus en avion et y se sont déployés en douceur. Y z'avaient déjà arrêté le troisième, y s'étaient déguisés en ouvriers cantonaux et avaient placé un stop sur la route. Ils l'ont braqué avec leurs mitraillettes. Il a flippé et leur a dit qu'on était au camping. Bon, y savait qu'on était avec sa gosse. Il a peut-être eu peur. Alors il a dit à la police :

– Faites attention, y a Thiry et son complice.

C'est sûrement là qu'y z'ont fait appel à l'antigang de Versailles.

Nos hectares de fraise, on les a jamais exploités, on s'est fait coffrer avant...

Un téléphérique, ça, c'était la solution !

Leur belle aventure se solde par un séjour d'une année dans les latomies bordelaises. L'arrivée de Serge, entraves aux pieds, à la prison de Gradignan sème la frayeur. On le place dans la section DPD (détenus particulièrement dangereux)... C'est l'équivalent du régime strict en Belgique, tu vas pas au préau avec les autres. Même les Français ne voulaient pas nous mettre en régime normal...

Les mots « évasion, otages, armes, dangereux » fourmillent à son propos dans les médias belges et français. « Deux gros truands belges qui manquaient d'assurance », titre Détective, où figure en gros plan le portrait des évadés, avec des photos de leurs armes et deux pages entières de commentaires. Dans les quotidiens du Sud-Ouest, les journalistes se purlèchent, fouillent et exhument les articles retraçant les braquages de Serge, ils le décrivent comme un incorrigible hors-la-loi, dont le sport favori consiste à déjouer les pièges des forces de l'ordre. Jamais on ne l'évoque comme une crapule mais on parle de son « goût prononcé pour le vedettariat ». Il n'en revient pas de sa notoriété... C'était vraiment un gros truc. Quand j'ai lu les journaux ! Ouf ! Je savais pas que c'était à ce point-là ! Je savais même pas qu'on était dans la presse, c'est les autres détenus qui sont venus me dire :

– Hé, les Belges, vous êtes dans Détective !

– Essaie de me le passer !

J'étais étonné parce que je connaissais Détective, en prison, tout le monde connaît ça, y a des gens qui sont abonnés. J'étais étonné de

la façon dont on parlait de moi, y nous attribuaient même des choses qu'on n'avait pas faites, je me rendais pas compte que ça avait pris de l'ampleur, toutes mes conneries ! Ça m'arrivait parfois, ça : je me reconnaissais pas toujours alors que j'avais vraiment tout fait et que j'étais à fond dedans, c'est marrant ça, quand même !...

Corinne apprend ces événements. Elle écrit à Serge puis vient le voir à la maison d'arrêt et lui suggère de l'épouser.

– Pourquoi pas, répond Serge, fais le nécessaire.

Il pose ses conditions :

– Écoute, moi, je suis pas un maquereau. Que t'aies fait ça, je m'en fous, c'est du passé. Mais si on a une relation, ça marche pas ou alors je vais tuer le mec, et tous ses clients avec ! Je peux pas accepter que ma copine vende son corps !

Elle proteste :

– Je n'aime que toi, tu es le seul, je te jure que j'arrête tout le reste.

Serge n'a pas lu le mensonge dans son regard caressant.

Ils convolent en décembre 1984, dans la chapelle du pénitencier de Bordeaux – les témoins sont des surveillants – en même temps que Napo et Viviane, qui se marient pour éviter des ennuis aux parents. C'est une idée de Serge, qui envisage de déguerpir avec Napo dans les plus brefs délais. Si les parents les aident, ils ne seront plus inquiétés car, selon de nouvelles dispositions, la loi ne punit plus la complicité avec un membre de la famille. On ne prend jamais trop de précautions.

L'attachement de sa nouvelle épouse aide Serge à tenir le coup. Chaque mois, pendant un an, Corinne ferme son bar pour un week-end et se présente aux deux visites, le samedi et le dimanche. Elle vient en train, avec la sœur de Serge.

Quant au projet d'évasion, il se concrétise assez rapidement. On parle beaucoup des deux détrousseurs montois dans la prison, leur réputation de cavaleurs les précède. D'autres détenus désireux de fuir retrouvent l'espoir et rôdent autour de leurs fenêtres :

– Hé, les Belges !

Ralliement. Palabres. Chuchotements. Serge expose son dessein. L'établissement est situé sur une élévation de terrain, il suffira d'enlever les barreaux d'une fenêtre et de lancer un câble que quelqu'un, de l'extérieur, attachera à l'arbre gigantesque proche d'un des murs et situé en contrebas. Il s'agira seulement de se laisser glisser jusqu'au mur, à l'aide du câble. Une sorte de téléphérique. Auparavant, il faudra juste prendre possession de l'étage et neutraliser les surveillants avant qu'ils donnent l'alarme.

Le plan se dessine de plus en plus clairement. Les audacieux s'échangent des lettres où ils décrivent par le menu leurs agissements futurs. Hélas, lors d'une fouille spécialement hargneuse, un maton trouve une missive compromettante de Serge dans la cellule d'un nouveau pote, un politicien tombé pour meurtre. Serge énumère dans le détail les étapes de l'évasion. Furieux, les gardiens foncent dans sa cellule et celle de Napo. Ils les saisissent et les jettent au cachot en attendant leur transfert. Ils iront chacun dans des établissements différents. C'est la première fois qu'on les sépare. Pour Serge, ce sera la maison d'arrêt de Fresnes.

Un établissement redoutable, bourré de détenus en attente de leur peine. Serge reste deux mois au cachot, dans le quartier Haute sécurité, où a séjourné son illustre prédécesseur, Jacques Mesrine. Puis il intègre la cellule de trois voyous en fin de peine.

Corinne tient toujours à ses visites, ils se voient à travers la vitre du parloir. Mais, quand Serge est extradé en Belgique, en juin 1985, leurs élans s'attiédisent. Le décor carcéral n'a rien d'aphrodisiaque et la beauté ravageuse de Corinne commence à distiller le poison de la jalousie dans les veines de son mari enfermé au mitard. Poison qui serait franchement mortel s'il savait qu'elle a gardé son job d'attrape-messieurs et que les affaires ne vont pas trop mal. Dès l'arrestation de Serge, le maquereau l'a réinstallée dans son bar. Parfois d'ailleurs, quand elle vient à la visite – Serge l'apprendra plus tard – son mac l'attend dehors, dans sa berline d'étalage.

Le bruit court qu'on va réexpédier Serge et Napo en Belgique. Ils savent qu'ils y seront persécutés et s'opposent à leur départ. Pour

ce faire, ils gratifient d'un million de FB les deux meilleurs avocats en procédure de la région : les vices de forme du dossier pourraient entacher le processus d'extradition. La justice française devra peut-être même les libérer puisqu'elle ne respecte ni les délais ni les conventions légales : l'extradition concerne le trafic d'armes et de drogue, pas les prises d'otages. L'expérience les conduit en Cour de Cassation puis au Conseil d'Etat à Paris, où le mandat d'extradition, dûment confirmé, est signé par le Premier ministre Fabius et le ministre de la Justice, Badinter. Serge a rangé ce vestige historique quelque part, à son habitude il a oublié où.

J'ai pas eu d'ami en prison.

Les Belges viennent donc récupérer à la frontière ce détenu invivable, un des plus illustres fleurons de leur population carcérale. Serge n'est pas rassuré... On avait quand même pu rester un an en France ! On se disait, en Belgique, y vont nous exécuter ! Avec nos évasions et tout le reste; on leur posait vraiment un problème...

Ses craintes n'étaient pas sans fondement. A la prison de Mons, l'individu immatriculé 742162, devenu ici le 154154, est placé en isolement complet. Cette sinistre sanction serait en soi bien suffisante pour perdre la raison et confiance en l'être humain. Mais les gardiens l'attendent de pied ferme. Ils frémissent toujours de colère, sa présence leur est insupportable et leur esprit déploie ses dernières réserves d'imagination pour le harceler. Il ne s'amendera jamais assez à leurs yeux.

La nuit, ils multiplient les irruptions brutales sous prétexte de le fouiller. Un maton va jusqu'à le tabasser et le flanquer au cachot pour se blesser ensuite volontairement et l'accuser, question de justifier une incapacité de travail de quelques jours.

Serge répète à son avocat :

– C'est pas normal que les surveillants ne respectent pas la loi !

Maître Collette répond par un petit sourire en coin.

La lumière reste allumée vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans sa cellule pour l'empêcher de dormir. Il sent leurs regards lubriques scruter son corps quand il fait sa toilette ou ses besoins. Il entend fuser les plaisanteries grasses, les quolibets méchants. Les

promenades lui sont interdites et la moindre velléité de s'instruire, étouffée.

La plus cruelle des privations, c'est l'absence de la musique. Le faux et lugubre silence de la prison l'opprime, le moindre bruit se répercute à l'infini dans ses tympan oisifs.

Comme il peut disposer de la Bible et de quelques livres pieux, l'aumônier prend l'initiative de lui apporter des romans ou des recueils de poésie dont il a troqué la couverture contre celle d'une quelconque hagiographie. « Les fleurs du mal » camouflées par sainte Thérèse de Lisieux, « Crime et châtement » par le père Damien. Serge apprend ses classiques. Grâce au subterfuge du saint homme, il échappe pendant de longues heures à son funeste enfermement.

De la prison de Fresnes, il a conservé un souvenir précieux... Des potes m'avaient proposé des lames de scie, y z'en avaient pas mal, j'avais dit : « Ouais, donne, à fond, on sait jamais ! » J'avais fabriqué une pochette en carton, emballée de papier doré de chocolat pour les détecteurs, tu vois. Je me disais, en Belgique, si j'arrive pas à faire rentrer une arme, je pourrai toujours essayer de travailler un peu les barreaux, c'est sympa aussi de scier ses barreaux. Et c'est passé ! Je me suis retrouvé dans ma cellule à Mons avec ma farde, tous mes papiers et les quatre lames ! Mais y m'ont remis dans la cellule spéciale où j'avais pas accès aux barreaux ! Donc, j'en ai parlé à un ami, que je pensais être un ami : « J'ai quatre lames pour l'acier, si ça t'intéresse, je te les passe, moi je peux pas les utiliser. » Le lendemain, j'ai eu une fouille et y z'ont trouvé les quatre lames. Le directeur est venu :

– Ecoutez, monsieur Thiry, moi, je ne sais plus quoi faire avec vous. Je vais vous mettre au cachot. Vous pourrez avoir vos livres, on vous apportera une table, une chaise mais je ne prends plus de risque avec vous.

Tu te rends compte ? Y se disaient, on le met en strict, y n'a de contact avec personne, et y se retrouve avec quatre lames de scie ! Comment il a fait ? Y savaient pas que j'étais venu de France avec, y pensaient que je me les étais procurées là, ça les faisait flipper, quoi !

Ben voilà, j'ai pas pu les utiliser, elles n'ont servi à personne... Le copain, y m'a balancé, c'est dommage. Bon, y s'en est défendu après, c'était pas lui, il en avait juste parlé à un autre qui... Bref, pour finir, tout le préau était au courant. J'lui en ai voulu, on s'entendait bien, c'était lui qui mettait le tabac quand j'étais en strict et que j'avais pas accès à la cantine. J'ai cru en l'amitié longtemps, longtemps. J'ai jamais eu d'ami, en fait. C'était l'intérêt de chacun qui comptait...

Une trahison en entraîne une autre. Corinne vient voir son mari une seule fois, pour lui signifier la fin de leur relation et lui apprendre que son mac l'a reprise.

– Quoi, au bout d'un an ? Tu ne viens plus alors que tu allais m'attendre la vie entière ?

Corinné se contente de pleurer. Le choc ébranle Serge, qui cesse de s'alimenter pendant des jours. L'horizon est bouché. Il pense qu'il aurait dû s'ouvrir les veines avec ses lames pour échapper à cette folie sourde qui le gagne. Mais on le transfère à Jamioulx en octobre 1986, quelques jours après la découverte des lames. On l'échange contre Napo, qui revient à Mons.

On l'amène devant une voiture qu'il aurait volontiers kidnappée, une Mercedes éblouissante. Noire et blindée, pour éviter tout risque. Rien à dire, cette marque, ça vous pose. Elle l'aurait bien protégé, celle-là. On interrompt brutalement sa contemplation pour lui poser un bandeau sur les yeux. Cette fois, rien sur le trajet ne pourra l'inciter à fuir.

Il sera maintenu en régime cellulaire strict, même après la citation en référé de mars 1987, qui agrée sa demande à être incarcéré dans des conditions normales et conformes... Je me doutais pas que ça allait durer aussi longtemps. Nulle part j'aurais l'occasion d'utiliser mes lames...

Pendant deux ans, de 1986 à 1988, il séjourne en alternance à Jamioulx et à Tournai : lui et Napo se croisent, ils ne peuvent rester plus de trois mois dans le même établissement, il faut éviter qu'ils y prennent des habitudes et qu'ils y échafaudent des plans d'évasion.

Serge ne reviendra à la prison de Mons que deux mois avant son procès d'assises.

A chaque transfert, il éprouve une secrète jouissance à voir les matons encombrés des caisses de livres qui se sont accumulés et dont il ne veut à aucun prix se séparer, même s'il les a lus. Il peut recevoir dix livres par semaine et son père, qui fait les brocantes, les lui apporte à la visite. Ce sont souvent de vieilles anthologies dont les écoles se débarrassent. Il y a trouvé des portraits d'écrivains illustres, ses préférés portaient la moustache. Il aime bien celle de Musset, plus large que celle de Racine, un peu moins fournie que celle de Balzac. Et tiens, il était plutôt roux lui aussi, ça tombe bien. D'autant que Serge partage les états d'âme de ce romantique des romantiques. Dans l'anthologie du 17^{ème}, un tableau représente une farce de Molière dont les acteurs portent une moustache aux pointes effilées et recourbées. Un peu comme celle du poète belge Rodenbach. C'est la forme qu'aura la sienne. Il décide que ce sera désormais son signe distinctif, une sorte de label, de talisman contre la déchéance mentale et l'avilissement. Il est content de s'être choisi un look nouveau pour afficher ses aspirations intellectuelles et se démarquer des abrutis qui ignorent les suaves plaisirs de la lecture.

J'étais de toutes les combines.

Dans sa cellule, à Jamioulx, il a une fenêtre normale, avec vue sur le préau où les autres déambulent. Il peut leur parler. Il s'acoquine avec le détenu qui nettoie les cellules, qu'on appelle le servant. Serge voit tout de suite le rôle que peut jouer ce personnage dans son projet de cavale. Avant que le transféré arrive pour ses trois mois, la cellule reste vide pendant une journée. Le servant y vient pour nettoyer et c'est à ce moment qu'il a la possibilité d'y déposer n'importe quoi. Il a avoué à Serge qu'il avait une combine pour éviter la fouille.

– Tu penses que tu pourrais faire rentrer une arme ?

– Pas de problème, Serge, je te la mets dans les WC. Et je fous le camp avec toi.

– Je te paie en hasch. Ok pour ma prochaine arrivée ?

– Juré.

Serge a droit à un parloir individuel par semaine. Derrière lui, un surveillant assis sur une chaise et un autre, côté visiteur. Une vitre entre les deux. Il repère dans le mur un orifice providentiel et réussit à faire passer à son père un fin bâton en bois. Bingo ! Par mimiques, il lui fait comprendre :

– Essaie d'apporter de quoi fumer.

Un discret trafic démarre. Le paternel apporte de la came roulée en boudins. Quand le surveillant somnole ou regarde ailleurs, Serge lève le bras pour atteindre le trou et récupère la chose. Après le parloir, il ne passe pas au détecteur, la précaution de la vitre est

censée suffire. Il dépose la drogue dans les douches, à un endroit convenu avec le servent, qui la subtilise et la revend aux autres détenus, vu ses fonctions domestiques itinérantes... On se partageait les bénéfiques. Je reconnais que j'ai fait un peu de business en prison. Ici, le mec faisait envoyer un mandat chez mes parents, la somme que je demandais. J'ai même fait entrer de l'héro, c'est vrai que c'est moins sympa mais, bon. Mon père l'achetait en Hollande, je lui disais où aller. Un gramme pour 250 francs belges et avec un gramme, on arrivait à faire dix paquets, à 1000 FB le paquet...

Après un transfert à Tournai, le voici revenu à Jamioulx. Il se frotte les mains, malgré un zeste d'anxiété : l'heure de la délivrance est proche. La machination semble avoir fonctionné sans accroc... L'arme avait été fournie à mon père, il l'avait apportée à la famille du servent, qui devait la faire rentrer. Je démonte les toilettes, l'arme était là. C'était une fausse ! Le mec n'a pas été correct, il a gardé la vraie et fait rentrer celle en plastique. Je pouvais pas m'évader avec ça, s'il y avait du grabuge, je faisais quoi, pan pan ?...

C'est trop bête, se dit Serge, qu'une aussi fine stratégie n'ait servi à rien ! Sur une impulsion, il décide de tirer parti des circonstances. Dans les douches, il dépose l'arme sur le sol avant de s'écrier, indigné :

– Quoi, vous avez essayé de me provoquer ? Vous avez mis ce truc ici exprès, pour me pousser à m'évader !

Quand il comparait, en mai 1988, devant la Cour d'assises du Hainaut, il ose invoquer l'épisode pour prouver qu'il avait renoncé à toute tentative d'évasion :

– Faites citer le directeur comme témoin, il viendra vous dire que le jour où j'ai pu avoir une arme, même une fausse, je n'ai rien tenté.

Le directeur confirme :

– Monsieur Thiry n'est pas tombé dans le piège qu'on lui a tendu, il aurait pu se servir malgré tout de cette arme postiche !

Son procès va durer trois semaines. Il sort d'une des plus longues préventives en Belgique. Presque huit ans. Sur sa photo, dans la presse, les traces de coups à la tête sont nettement visibles. Les

défenseurs des droits de l'homme les attribuent au traitement carcéral privilégié dont il a fait l'objet. Il ne cesse d'inspirer les journalistes, qui le dépeignent toujours comme le défenseur de la veuve et de l'orphelin, le Don Quichotte du Borinage. Et de citer avec émotion ses expéditions punitives chez les proxos pour restituer leur argent aux prostituées. Au cours du procès, le président sera conquis quand il affirmera que les journaux racontent n'importe quoi.

Serge est heureux que la presse ne le dénonce pas comme un sombre malfaiteur. Ce n'est d'ailleurs pas ainsi qu'il se perçoit, même s'il lui est arrivé de l'être à de rares moments, il le reconnaît... Une fois, un pédé avait fait des propositions à mon frère, je vais pas dire qu'on l'a massacré mais presque. On a été le chercher, on l'a mis dans la voiture, on l'a emmené dans un terrain vague, frappé puis jeté dans l'eau mais je suis vite allé le repêcher parce qu'on s'est rendu compte qu'on avait été un peu loin. Je l'ai laissé là sur la berge puis on est parti. J'ai fait des trucs pas très sympas. Mais au moment même, hein, si tu es un voyou reconnu et qu'on fait des propositions à ton frère, tu vois un peu...

Aux Assises, le procureur le massacre : « La seule règle de Thiry, c'est le dérèglement. » Il demande la perpétuité. Serge ne comprend pas : il n'a tué personne ! Il pense aux quatre ans, années de préventive décomptées, dévolus à ce salopard qui a violé et tué un nourrisson mais auquel on a trouvé tant de circonstances atténuantes. C'est injuste, après tout. Et il n'ose penser à l'agent de change qui a trahi la pharmacienne spoliée ! Lui n'a pas été incarcéré, il s'est fait la malle dans un free-land, aux Canaries, puis aux USA, l'enquête l'a dévoilé.

Maître Collette déploie toutes les ressources de son éloquence et de l'attachement qu'il commence à éprouver pour son client. Comme il voit souvent Serge s'épancher par écrit, il va jusqu'à citer des extraits de ses textes aux membres du jury, qui se montrent touchés. Après le procès, certains écriront à l'avocat pour demander à voir l'auteur. Un prof de français ira visiter Serge en prison et lui dire combien ses phrases l'ont interpellé. Il l'encouragera, comme maître

Collette, à travailler ses écrits. Mais Serge négligera le conseil, en homme de l'immédiateté, que tout labeur patient rebute.

Parmi les témoins de la défense, on retrouve les quelques bonnes âmes qui ont jalonné sa route. Le pasteur de Dordogne, d'abord. Selon lui, Serge est possédé par un mal obscur qu'il porte en lui. L'instituteur de Cuesmes, monsieur Hainaut, dont les cheveux ont blanchi, évoque la virtuosité précoce de son élève à la flûte et au saxo.

Vient ensuite la famille que Serge a embarquée avant sa folle escapade en Dordogne. Le médecin lui témoigne une gentillesse toute paternelle : pendant son interrogatoire, il l'appelle « petit ». Les trois victimes de l'accusé plaident en sa faveur, il pense au syndrome de Stockholm. En réalité, sa version des événements leur paraît plus exacte que celle de l'escadron spécial, enclin à nier les propositions de Serge lors des négociations pour la libération des otages. Lors de la reconstitution de cette scène, les habitants des maisons voisines, témoins des tractations, ont contredit la version des flics. Le juge les a ignorés mais Serge a supplié son avocat de les faire entendre. Eux aussi viennent à la barre.

Malgré les circonstances atténuantes invoquées par tous ces gens, le 27 mai 1988, Serge est condamné à vingt ans de travaux forcés. Pour « douze vols avec violences ou menaces avec diverses circonstances aggravantes, quarante-deux vols qualifiés, tentative d'homicide volontaire, faux et usage de faux, prise d'otages, tentative de prise d'otages, extorsion, recel, coups et blessures involontaires, port d'arme prohibée, port d'arme de défense sans permis, port d'arme de chasse ou de sport sans motif légitime ».

On commençait à me voir à la télé...

L'avantage de cette condamnation, c'est le changement de décor. Le voilà à Lantin, près de Liège... Les prisons que je préférais, c'était Lantin et Jamioulx parce qu'il y avait de l'herbe au préau. Comme je courais beaucoup, j'adorais courir dans l'herbe. A Lantin, le préau, c'est une cour carrée en béton pour jouer au foot ou au tennis, entourée d'une bande d'herbe. La cour traditionnelle dans toutes les prisons, c'est que du béton. Quand tu cours longtemps sur du béton, pendant des années, ce sont les articulations qui souffrent, et les tendinites ! T'as beau avoir de bonnes chaussures, avec le rebond, c'est une tension qui monte dans tout ton corps. C'est mieux de courir sur la terre ou sur l'herbe. C'est pour ça que j'aimais bien qu'on me transfère à Lantin ou Jamioulx, même si c'était des prisons dures.

A Lantin, comme à Jamioulx, tu as deux parties bien distinctes. La Tour, pour les préventives, c'est sale, moche, les gens balancent des saletés par la fenêtre. Dans les maisons de peine des condamnés, c'est franchement plus clean. Si on te voit en train de jeter des trucs, c'est les autres mecs qui vont dire :

— Hé, qu'est-ce que tu fais, c'est pas une poubelle ici !...

Il ne reste qu'un an à Lantin. Il y vend un peu de drogue, pour acheter tout ce qu'on peut se procurer en prison, des cigarettes ou des cartes de téléphone... Là, j'ai commencé à vendre un peu pour moi, et j'avais du liquide. Après, j'ai mis quelqu'un sur l'affaire,

tu vois comment ça va, dix barrettes, t'en as trois pour toi, tu m'en vends sept, ça intéresse celui qui n'a pas de sous pour en acheter...

Corinne se rappelle à son bon souvenir. Elle l'a cherché partout et un matin, Serge est appelé dans le bureau de l'assistante sociale, qui lui tend le récepteur téléphonique. Il refuse de parler à son épouse, il éprouve encore l'amertume de son inconstance.

Après un an, il est transféré à Saint-Gilles, où une batterie de tests se heurte à sa mauvaise foi délibérée. Il répond n'importe quoi aux questions qu'on lui pose, il ne se sent pas concerné par toutes ces tracasseries de psy. Il s'en tient à sa seule identité de révolté. Il joue avec la patience de ses interlocuteurs avant de les excéder, comme le chat s'amuse à titiller la souris avant de lui donner le coup de grâce. Aucun scrupule ne l'effleure de se comporter ainsi, il n'est qu'un objet d'évaluation pour ses examinateurs, ils se méfient de lui. Sa réputation de séducteur et de manipulateur le précède, autant s'y installer puisque de toute façon, ils ne manifestent pas l'ombre d'un intérêt sincère pour qui il est réellement. Ce qu'il ignore d'ailleurs lui-même.

En 1990, il prend ses quartiers à Namur, une autre de ces prisons plus petites et réputées, comme Forest et Verviers, pour leur inconfort. Malgré tout, certains détenus les préfèrent parce que la surveillance y est plus laxiste et l'ambiance presque familiale. Serge s'en fiche de tout ça. Neuve ou vétuste, spacieuse ou exiguë, grouillante ou dépeuplée, chaque prison est un enfer qu'il s'agit de fuir à toutes jambes. Dans chacune, quand tout espoir d'évasion est vain, il lui reste ces territoires aux horizons infinis que lui ouvre la lecture, où son esprit peut folâtrer à sa guise. C'est surtout la nuit qu'elle vient à son secours... A 21 heures, c'est l'extinction des feux, chaque détenu doit rentrer dans sa cellule. C'est le moment le plus flippant. On se retrouve face à soi-même et surtout, seul face à soi-même. Moi, quand on n'avait plus droit à la lumière, je me fabriquais une bougie en margarine, pour pouvoir continuer à lire. Chez la plupart des gars, la télé reste allumée, c'est le dernier pont qui les relie au monde extérieur, elle reste allumée le plus tard possible, parfois

toute la nuit, quand elle les a saoulés jusqu'à l'épuisement. Et leur premier geste, le matin, c'est d'actionner la télécommande. Tu peux pas imaginer les crises de rage du taulard à qui on retire sa télé. Certains cassent tout quand on les empêche de voir leur film du soir. Je t'assure, la drogue et la télé sont les nouvelles armes de l'administration pénitentiaire et du ministère de la Justice...

Stimulée par la lecture, une envie tardive de s'instruire pousse Serge à suivre, en semi-liberté, des cours de remise à niveau en français et en maths pour terminer son cycle secondaire inférieur. Ce sera le premier diplôme de son sinueux parcours scolaire. Il fréquente aussi des séances d'initiation à l'informatique.

L'équipe de tournage d'une émission télévisée, « Au nom de la loi », débarque un jour à la prison suite à la mort par overdose d'un jeune détenu. Interrogé sur l'usage des drogues et des médicaments en milieu carcéral, Serge s'épanche sans ménager personne... La came, en taule, c'est devenu la véritable organisatrice des relations sociales : cannabis, cocaïne, héroïne, ecstasy, psychotropes, amphétamines. C'est comme le fric, en plus malsain. T'en as ou t'en as pas. T'en as peu ou beaucoup. Si tu es un gros dealer, si tu as de quoi vendre, tu t'enrichis et tu imposes le respect. Ce qui est important, c'est ce que tu as dans ta poche, pas ce que tu as fait. Tu te procures des Nike flambant neuves et les autres les reluquent avec envie. Tu les affrontes du regard et le plus fort est celui qui ne baisse pas les yeux. Viens donc me les piquer, gamin, si tu oses. La vie en prison, c'est un rapport de forces, et pas seulement entre gardiens et détenus mais entre détenus aussi. La drogue, il y a toujours un visiteur pour t'en apporter. Ça valse en prison. Tu peux aussi la rapporter d'une sortie spéciale ou corrompre un membre du personnel. Le reste, c'est facile. Il y a des détenus qui font entrer le shit dans leurs orifices naturels. Ou qui avalent la drogue et la récupèrent dans leurs excréments. C'est à peine plus cher que l'alcool. Les matons laissent faire. Ils se disent que ça calme, et c'est vrai. La drogue estompe les contours de tes emmerdes, tu t'évades à coup sûr et en douce. Mais elle pousse celui qui est en manque à toutes les violences si les

autres refusent de partager. Et quand elle t'a pris dans ses filets, c'est la galère pour t'en dépêtrer. Certains crèvent d'une overdose dans la plus parfaite discrétion...

Serge confesse au reporter qu'un surveillant de la prison l'a approvisionné, ce qui lui vaudra les représailles surnoisées du maton. Celui-ci fait courir le bruit que Serge est pédophile, dans l'espoir qu'il se fasse « casser la gueule » au préau. Mais les autres ne sont pas dupes, ils se tiennent cois. Alors le maton revanchard raconte aux visiteurs que « le gars qu'on a vu à la télé, faut y faire attention, il est là parce qu'il a violé sa fille. » Serge demande une entrevue avec le directeur :

– Alors, monsieur le directeur, j'ai appris que j'avais une fille. Vous savez, celle dont on dit que j'abuse ? J'aimerais bien la connaître.

– Qu'est-ce... Une ?...

Le directeur reste confondu... Tu vois un peu ce qu'y me faisaient, les matons ! Évidemment, moi, chaque fois que je voyais passer un journaliste en prison, je me montrais : Hé, monsieur le journaliste, si tu veux, tu m'appelles, tu viens dans ma cellule ! Ça, y z'aiment pas, les matons !...

La même année, Serge reçoit une lettre de sa jeune sœur. Elle a une copine qui parle beaucoup de lui et souhaite lui écrire. Serge est étonné, flatté. Il entame avec Marie-Ange une correspondance qui leur donne très vite l'envie de se rencontrer. Elle lui suggère de l'appeler. On vient en effet d'installer des cabines téléphoniques toutes neuves dans la prison. Il lui propose de venir à la visite, elle accepte.

Il attend le jour de parloir avec une certaine nervosité. Est-il présentable ? Va-t-elle le trouver assez beau, ne sera-t-elle pas déçue ? Curieux, tout de même, qu'une fille tombe amoureuse de lui sans le connaître.

Marie-Ange lui plaît beaucoup. C'est une jeune femme sans artifice, au comportement réservé. Avec ses deux enfants, elle a échappé aux violences de son mari. Elle cultive à l'égard de Serge,

ce bandit impénitent, une admiration inavouable. Elle sera sa planche de salut. Elle le ramènera à une vie simple et ordonnée, tout ce qu'elle aime.

Serge passe avec elle ses rares heures de congé et se livre aux joies de la procréation, non sans étourderie. Car il vit toutes choses en accéléré. Il ne prévoit rien, sauf peut-être ses évasions. Encore leur planification est-elle sommaire, hâtive. Il agit dans l'urgence, c'est ainsi depuis le début. Il a conservé le mode d'action spontané des enfants qui ignorent les programmes et les agendas pour exiger de satisfaire leurs désirs dans l'instant. Ses désirs à lui, personne ne lui a appris à les modérer, à en différer la satisfaction par le bon sens ou la raison.

L'idylle avec Marie-Ange s'ébauche à peine que Corinne téléphone à Serge, se fait subtilement alléchante et l'invite à l'hôtel pendant l'une de ses permissions. Il croyait l'avoir chassée de son esprit mais, avec une violence qui le surprend, de vieux fantasmes inassouvis resurgissent et s'emparent de sa volonté. Le corps voluptueux de Corinne prend d'assaut sa mémoire, il n'a guère eu le loisir de l'explorer pendant sa cavale trépidante à Nice. Par la suite, dans le désert de ses nuits, il a souvent imaginé faire l'amour avec elle dans une atmosphère moins tendue, plus intime. Il accepte l'invitation, mu par une envie irrépressible d'en finir une fois pour toutes avec son désir d'elle.

Le cadre et les circonstances font de cette rencontre un accouplement farouche et sans joie. Serge se promet de ne pas recommencer... Je pensais qu'elle allait pas en parler, que ce serait un secret entre nous... Mais Corinne a déjà appelé Marie-Ange pour l'informer, elle évoque ce rendez-vous avec force détails, sans omettre la description du slip de Serge, qui ne sait comment calmer l'inquiétude de Marie-Ange. La jeune femme est enceinte et, dans pareil contexte, songe à partir en Hollande pour avorter. « Laisse-le vivre ! », s'écrie Serge affolé. A propos de son infidélité, il n'a d'autre choix que de nier. C'est, ment-il, un coup monté par Corinne pour casser leur relation et le récupérer tout à elle. Viviane, qui lessive

parfois ses vêtements, aura livré le descriptif de sa lingerie intime. Marie-Ange ne demande qu'à le croire et s'apaise.

Serge forme aussitôt le numéro de Corinne et ne mâche pas ses mots pour l'invectiver :

– T'es une pute et tu t'es comportée comme une pute.

En raccrochant, il se jure de ne jamais la revoir. Peu après, leur divorce est prononcé. Le second fils de Serge vient au monde en décembre de la même année.

En 1991, sa vie en prison est d'un vide consternant. Mais voilà qu'une autre équipe de télévision, celle de « Strip-tease », débarque dans son étroite cellule surencombrée. La célèbre émission de la première chaîne éclaire de manière brute, sans le moindre commentaire, toutes sortes de phénomènes sociaux. Un prochain épisode de la série traitera des besoins sexuels et affectifs en prison, il s'intitulera joliment « Prisons d'amour ».

Assis sur son lit, une jambe repliée, négligemment accoudé à une tablette, Serge tourne le dos au planisphère affiché par ses soins. Le journaliste, Manu Bonmariage, s'enquiert :

– On ne se lasse jamais de la branlette ?

Tout en feuilletant un magazine de cul, Serge répond avec le sérieux du penseur qui en sait long sur la question :

– Non, ça fait partie de l'homme, ça lui est aussi propre que le rire. Peut-être parce que ça rime avec plaisir, ajoute-il d'un air grave. Il baisse les yeux sur les femmes dénudées des photos et poursuit :

– Il suffit de feuilleter, et voilà. Mais... quand on se masturbe pendant des années et que ça se chiffre à dix ans, voire plus, comment peut-on arriver à une sexualité dite normale ? On prend des habitudes et on a tendance à perdre les habitudes naturelles. On fait avec les moyens du bord. Et c'est la main droite, dites je le jure. On nous a donné des préservatifs mais franchement, faudrait qu'on nous explique comment les utiliser. On a regardé sur le bon de cantine, y a rien. On en fait quoi, de nos capotes ? Si au moins on nous avait donné une poupée gonflable, en cantine ! déplore-t-il.

L'air consterné, il appuie la tête sur le mur, entre l'Amérique du Nord et celle du Sud.

Les postes, c'était ce qu'il y avait de plus rentable à l'époque.

Est-ce sa paternité qui a plaidé sa cause, il n'en sait rien. En juillet 1991, Serge se voit proposer la liberté conditionnelle à l'essai. Peut-être, qui sait, tient-il enfin sa chance.

Il partage avec un ou deux amis le rêve de partir en Sierra Leone. Un rêve qui satisferait son accoutumance à l'argent facile et comblerait ses appétits humanitaires. Il a appris que, là-bas, le gouvernement cède à bas prix des terrains diamantifères. Il a persuadé les autres :

– Tu reviens au pays avec une poignée de diamants, et tes vieux jours sont assurés.

– Et en attendant de trouver le trèfle à quatre feuilles, tu fais quoi ?

– Je m'inscris dans un projet de scolarisation. Je fais l'école, quoi !

– Toi ?

– Mais oui ! Imagine. Je rêve depuis longtemps d'être prof en Afrique. Je ne suis pas prof, je fais le prof. Les petits, là-bas, ils ne savent ni lire ni écrire, moi je leur apprendrai. Qui c'est qui viendra me demander mes diplômes ? Et si on gagne des fortunes avec les diamants, on les en fera profiter !

– T'es sérieux ?

– Plus que jamais, les gars. J'ai toujours eu envie de servir à quelque chose. Quelque chose de bien.

– Pourtant t'as volé !

– Les riches, pas les pauvres !

Il s'exalte. Comme il y a sept ans, à Saint-Maime de Péreyrol. Lui et son copain algérien se voient tous les deux réaliser une grande œuvre aux contours encore flous, au profit des enfants démunis, vivant parmi eux. Réparant l'injustice commise à leur égard par la société. Serge prend des contacts avec le consulat de Freetown, il lit, étudie des documents sur la culture du riz et l'élevage des poulets. La même année, la guerre civile éclate en Sierra Leone, étouffant dans l'œuf ses audacieux projets.

Il emménage dans un appartement, avec Marie-Ange. Deux êtres qui se sont connus dans la hâte de quelques heures de liberté. Les enfants de la jeune femme, sept et huit ans, adoptent d'emblée ce nouveau-venu qui les comble de cadeaux à la moindre fête, ne lésine pas sur le prix. Ils ont à peine lorgné sur une console de jeux qu'elle est déjà devant eux.

Pour étrenner son nouveau costume d'homme honnête, Serge décide de rendre visite à l'une de ses victimes. Il choisit le médecin qu'il a pris en otage avec sa femme et sa fille. L'homme se montre accueillant et compréhensif, il le quitte avec une tape d'encouragement sur l'épaule.

Dieu sait s'il en a besoin. Il se sent déjà égaré dans le monde des hommes libres. En prison, on décidait pour lui d'à peu près tout. Le voici à présent encombré du poids de responsabilités nouvelles, qu'il n'a jamais dû assumer, de soucis imprévus : les factures de gaz et d'électricité, les diarrhées du nouveau-né, les cours qu'il a promis de suivre et, surtout, les exigences de Marie-Ange. Elle organise leur quotidien avec des horaires dont la fixité le heurte. La vie en prison n'était qu'une succession de rituels identiques, selon un rythme immuable auquel il était impossible de déroger. Une fois libre, il éprouve un tel besoin d'appréhender à sa convenance l'écoulement du temps que les horaires de Marie-Ange deviennent très vite

insupportables. S'il ne peut pas s'accorder la licence de rentrer plus tard que prévu quand il en a envie, à quoi sert de quitter la prison pour entrer dans une autre dont les contraintes, plus agréables certes, n'en demeurent pas moins tyranniques ?

A chacun de ses retards, sa compagne s'insurge, déçue dans ses efforts pour structurer leur existence commune. Inquiète aussi, même si elle a décidé de lui faire confiance à tout prix. Qui voit-il quand il est seul ? Elle craint ses anciennes fréquentations comme la peste, devient anxieuse, amère parfois. Des éclairs de plus en plus fréquents traversent le ciel de leur relation, présages d'une tempête imminente. Les armes dont Serge aurait besoin pour l'affronter – écoute, compréhension, dialogue – il ne les connaît pas. Il réagit comme il l'a toujours fait, comme l'enfant qui courait autour de la table pour éviter les coups de martinet. Il s'échappe.

Il ne boit pas à cette époque. Pas même un verre de bière. L'attrait du bistro, c'est qu'il y retrouve d'anciens potes. Ils se sentent tous paumés et dépourvus, sans moyen légal de réinsertion. Le plus philosophe d'entre eux est un vieux casseur aux longs cheveux gris retenus en queue-de-cheval, sapé comme un loubard des années soixante. Il dirige les débats et sermonne les bénéficiaires de la conditionnelle. Il en a lui-même profité et le déplore.

– Ils ont raison, ceux qui veulent aller à fond de peine, soupire-t-il. D'ailleurs, ils sont de plus en plus nombreux. Tu t'arranges pour bosser à la prison, dans un atelier quelconque – menuiserie, buanderie, cuisine, on s'en fout – et tu gagnes ta vie peinarde.

– Ah ouais, s'écrie un jeunet, avec à peine quarante francs de l'heure ?

– Ça te suffit. T'as de quoi louer ta télé pour huit cents francs par mois, améliorer ta bouffe à la cantine, payer le petit frigo et la plaque chauffante de ta cellule, le téléphone et te procurer ta came. Tu te reposes dans ta piaule, avec ton joint et ta télécommande, tout compte fait la bonne vie. T'as moins à t'en faire que maintenant, où on te lâche dans la nature et t'as rien.

– Et tu crois que ça changerait si t'avais été à fond de peine ? Mon œil ! Pour préparer ta récup', mon gars, faut qu'une bonne âme t'y aide et j'en connais pas beaucoup ! Tu peux juste te démerder tout seul. A part tes anciens potes de prison, personne veut te loger ni t'embaucher et t'as raison, c'est encore plus vrai si tu sors avant l'heure ; tu peux crever de misère si tu te résignes.

Parmi ses congénères, Serge se retrouve un peu chez lui. La prison à forte dose, ça tisse des liens plus solides que ceux du sang. Elle l'a lui aussi marqué au fer rouge, il est à jamais solidaire de leur mal de vivre, aussi démuné qu'eux parmi les gens raisonnables qui savent où ils vont.

C'est surtout l'héroïne qui les soutient – Serge n'aime pas l'effet de la cocaïne et trouve celui de l'ecstasy inopérant. Ils se la procurent à Liège mais elle coûte cher. Aussi recourent-ils à la bonne vieille solution : prendre le fric où il se trouve. Autour d'une table d'estaminet, les ex-détenus conspirent. Il y a tant de coups sublimes à faire, comme les bureaux de poste, par exemple. La veille du jour où les gens viennent toucher leur pension, le coffre est plein. Ils sont unanimes : Serge, avec son expérience et sa bravoure, serait bien sot de ne pas s'y risquer !

Il se met à y penser sérieusement. De toute façon, il en a plein le dos, de son train-train actuel, uniforme et parcimonieux. Malgré ses promesses à Marie-Ange, il ne cherche pas de boulot... Je lui disais amen à tout, oui, tu verras, je vais travailler. J'ai même pas essayé ! Le fric, c'est quand même important. Et c'est tellement facile, l'argent que tu récoltes avec les braquages ! Alors tu te dis que le boulot... bof ! Après tout, merde, on va refaire un truc ou deux !...

Il savoure par avance la jouissance dominatrice qui embrase tout son être quand il joue au bandit, juste équipé d'un flingue-jouet et d'une cagoule. Il se voit surgir à la poste de Frameries, pétrifier les fonctionnaires et les soumettre à ses diktats. Entre tiédeur et flambées d'adrénaline, son choix est vite fait.

Il lui arrive de sortir vers minuit pour retrouver Eric, qui vient d'obtenir sa liberté conditionnelle. Marie-Ange est sur le qui-vive :

- Où tu vas ?
- Je vais faire un footing avec mon frère.
- Tu ne veux pas me dire où tu vas ?
- Je vais faire un footing, regarde, je suis habillé sport.
- Tu me prends pour une idiote ?

Impensable de lui dire qu'il va préparer le braquage du lendemain. Il revient à l'aube et, parfois, le jour suivant. Au début, ses agissements sont risqués et laborieux. Lui et ses complices s'introduisent la nuit dans la place, obturent les fenêtres et percent le coffre à la disqueuse. L'un d'eux fait le guet à l'extérieur... Mais ça fait trop de travail ! Et c'est dangereux : si les flics s'amènent et encerclent l'endroit, tu es cuit. Le braquage, rien de tel. C'est plus facile et plus rapide. Tu entres, tu prends et tu sors. Si ça dure trop longtemps, on s'en va. Même si l'alarme est déclenchée, le temps que les flics arrivent, tu es loin...

Quand Marie-Ange pose des questions sur ses libéralités – il lui offre une cuisine super-équipée, une voiture – il lui présente toujours les mêmes allégations et elle semble s'en satisfaire. Ce sont, prétend-il, des résidus du fameux vol des lingots d'or. En réalité, cet argent n'existe plus mais il l'invoque pour justifier ses dépenses et couvrir ses méfaits actuels.

En mars 1992, il se lance dans les braquages de postes en solo... A l'époque, dans les postes, tu prenais encore une bonne somme en une fois. J'ai essayé à plusieurs reprises d'en faire seul mais c'était compliqué. Je laissais la voiture devant, y avait personne dedans. Donc, je ne perdais pas trop de temps : quand je voyais que ça allait foirer, je n'insistais pas et je partais direct. C'était plus facile dans les mutuelles parce que là, y avait pas de protection. Dans les postes, le but, c'était de me faire ouvrir la porte pour avoir accès au coffre, y n'était là pas loin, et il était ouvert ! Y suffisait de passer de l'autre côté...

Lors d'une tentative malheureuse, on lui refuse l'accès audit coffre. Il s'en plaindra plus tard à son avocat :

– Normalement, en cas d'agression, ils reçoivent l'ordre d'ouvrir, non ?

– Attends, qu'est-ce que tu racontes, c'est un raisonnement de gamin, ça !

Serge est très procédurier quand il s'agit de détecter chez les autres la faille qui permettrait d'atténuer sa propre responsabilité dans l'accomplissement d'un délit.

Il ne renonce pas aux postes pour autant... J'en ai fait quelques-unes avec mon frère et un pote de Liège. On était bien structurés dans notre truc. On avait un garage où on se changeait, où on planquait les bagnoles, au fond d'un verger, tu voyais rien de l'extérieur ! Et voilà que notre pote nous dénonce, pour quatre postes ! Y se fait arrêter pour autre chose à Liège et y se met à table pour les braquages qu'il a faits avec nous. Il donne tous les détails, les flics font une perquisition. Avant ça, y savaient pas que c'était nous, les auteurs des braquages, on est pas les seuls braqueurs du coin, c'est ce type qui les a mis sur la piste ! Heureusement on a su prévenir quelqu'un qui a été vider le garage, enlever les armes, les vêtements, les chaussures, bref les preuves matérielles qui font qu'après, t'as beau nier, t'es marron. Donc, on s'est fait arrêter. Par la POSA⁹, des superflics avec un entraînement spécial, qui s'occupent des arrestations à risque de gens susceptibles d'être armés. Ils te suivent un jour ou deux pour observer tes habitudes et savoir à quel moment tu seras le plus fragilisé. Je savais pas que j'étais suivi. Je sortais d'un magasin de meubles avec Marie-Ange et les enfants. Je vois une grosse bagnole entrer dans le parking, je me méfie pas spécialement, moi, je suis avec ma copine et les enfants ! La voiture s'arrête, les portières s'ouvrent, des mecs sautent sur moi, j'y comprends rien, hop y me jettent par terre, y m'enfilent la cagoule, y montent sur moi pour me ficeler. Y me conduisent à la BSR de Mons et là, y baissent mon pantalon direct, y font ça pour te mettre en situation d'infériorité. Je les entends qui parlent, on m'enlève la cagoule, y sont déjà plus là ! J'ai même pas vu leur visage. C'est comme ça, tu les vois pas, y

⁹ Protection, Observation, Soutien, Arrestation

viennent, y t'interceptent, y t'apportent aux flics et y s'en vont ! On m'a tout de suite annoncé la couleur :

– Alors, tu sais pourquoi t'es là ?

– Non.

– Ah, tu sais pas ? Poirié, ça te dit rien ? Attends, on va l'appeler pour qu'il confirme ce qu'il nous a dit.

Et là, on est confrontés au Liégeois qui, devant la police, devant tout le monde, déclare :

– Oui, c'est bien Thiry Serge, c'est lui qui est entré le premier dans la poste.

Moi, je le dévisage :

– Qu'est-ce que tu fais, toi ? Je ne te connais pas.

Mais il donne tellement de détails, y compris la nuit qu'il a passée chez ma mère, que je capitule. Je fais un deal avec les flics : je vous dis où les armes sont planquées – je les avais fait déposer dans un endroit bien particulier – et vous m'organisez une visite avec Marie-Ange et mon fils, ici, dans les bureaux. Je m'en foutais, des armes, je pouvais en trouver d'autres. Y pensaient que j'allais donner le nom de la cache mais moi, je voulais y aller avec eux. Y n'ont pas voulu, y m'ont dit, Serge, tu vas te casser encore une fois. Tu nous dis où ça se trouve et, si c'est bien là, on va chercher Marie-Ange et ton fils.

Elle est venue et elle m'a dit :

– Ecoute, Serge, essaie de comprendre, je peux pas assumer ça...

En avril 1992, la prison récupère sa proie. Serge change de crémerie, c'est Tournai qui l'accueille. Eric, arrêté avec lui, sera détenu à Jamioux. A la même époque, les parents et la fille aînée sont conviés à trois mois de préventive pour recel de malfaiteurs.

En mars 1993, la Cour d'Appel de Mons assigne à Serge une peine de trois ans et quatre mois, pour toute une palette de vols et trafic de stupéfiants. Ce n'est pas cher payé mais une nouvelle loi vient d'être promulguée : si le délit est directement lié à la drogue, on a droit aux circonstances atténuantes. Au tribunal, Serge y va de son couplet : il explique comment lui et ses complices, amers et déçus,

étaient devenus dépendants de l'héroïne et combien il était vital pour eux d'en acheter. C'est ainsi qu'il justifie leurs braquages. Il force même un peu la dose, il s'est informé sur les attitudes caractéristiques des drogués, qu'il adopte opportunément. Son avocat cautionne ses interventions :

– Monsieur Thiry a été suffisamment complet, je n'ai rien à ajouter.

... Tu te rends compte, comme on était déjà passés aux Assises, on n'avait plus droit aux circonstances atténuantes. On pouvait se prendre dix ans là, même quinze ! Avec mon cinéma, pour quatre postes, plus une tentative de hold-up quand j'ai essayé de braquer une poste tout seul, je ne prends que trois ans !...

Une bonne affaire, somme toute. La Cour, elle, déclare avoir prononcé une peine légère « afin de ne pas briser irrémédiablement tout espoir dans le chef d'hommes encore jeunes qui se trouvent à un tournant décisif de leur vie. Elle a pris d'autre part en considération les peines sévères de privation de liberté qu'ils ont subies jusqu'à ce jour, la réalité des difficultés familiales et d'intégration sociale qu'ils ont rencontrées et leur volonté, affirmée semble-t-il avec sincérité et conviction, de trouver enfin un équilibre durable par des activités professionnelles et une vie familiale stable. »

Indigné, le parquet fait appel. La sentence est confirmée.

Marie-Ange a réfléchi : elle persiste et signe sa confiance en Serge, même s'il lui a fallu un moment pour digérer les événements. Elle vient le voir dans sa geôle montoise et l'accueille à chaque congé pénitentiaire. A force de constater sa patience et l'échec de ses propres ambitions malsaines, il se demande si, finalement, il ne va pas se faire violence et suivre les injonctions de sa compagne. Ses forfaits ne lui procurent que des satisfactions éphémères, avec des lendemains de plomb. Il faut que cela cesse.

Il pense surtout à ses devoirs de père. Il garde sur lui le mince album avec les photos prises à la maternité. Il le feuillette souvent, assis dans sa cellule. Il s'attarde sur l'un des clichés, où Marie-Ange tient son fils dans ses bras. Elle porte un peignoir en satin bleu

pâle. Son sourire un peu timide, son visage lisse, sans maquillage, la coupe régulière de ses cheveux châtain, tout en elle respire le calme, invite à la sagesse. Un arc-en-ciel se dessine dans ses yeux. Elle regarde le bébé, affublé d'une brassière en vichy rose et blanc, avec une expression de ravissement contagieuse. Serge aime bien cette photo. C'est comme une caresse céleste qui l'effleure, quelque chose de doux et de bon qui lui est promis et qui va le sortir de sa cage. Il cherche sa trace sur le visage un peu renfrogné du nourrisson contrarié dans son sommeil. Il regarde le front très haut de son fils, indice bien connu d'intelligence. Si l'on en juge à l'imperceptible duvet qui lui couvre le crâne, il sera blond, blond cendré comme le décrète sa fiche signalétique. Et même s'il est roux, celui-là, on ne l'en aimera que davantage. Il est plutôt fier de montrer ce beau bébé que lui, qu'on traite parfois comme un déchet, a réussi à élaborer, sans aucun mal.

Sa peine tire à sa fin quand il est relâché de manière imprévue. Pour cause de surpopulation carcérale. Le directeur a déboulé dans sa cellule, nerveux :

— Thiry, si on te libère maintenant, tu as un suivi psychologique ?

— Oui, c'est en préparation.

— Dépêche-toi d'envoyer tous les papiers nécessaires. Tu vas sortir.

Le jour de sa libération, en décembre 1994, c'est bardé de résolutions d'acier qu'il pousse la porte de Marie-Ange.

Un violeur est bien moins puni qu'un voleur.

Un type inconnu est assis sur sa chaise à la table de la cuisine. C'est le nouveau maître des lieux. Serge a brûlé son billet de loterie... Quand je suis sorti de prison, j'ai été sonner et le mec était là. Ça m'a fait un choc, je me suis pas énervé. Je me souviens, j'ai tapé ma tête sur le mur, j'étais malheureux comme une bête...

Il tonitrué, refuse de s'en aller, c'est la police qui doit l'expulser. Marie-Ange demeure inébranlable.

Sa belle étoile éteinte, il s'en va, tête basse, demander asile à sa mère. Il doit vivre chichement désormais, des revenus que lui accorde le CPAS. Dépendant, sans emploi ni occupation, accablé par sa solitude affective, il végète dans sa chambre, à s'interroger sur le sens de pareille existence. Jusqu'au prochain éblouissement sentimental, en juin 1995.

Il est convoqué à un interrogatoire de police au sujet d'une des innombrables affaires de vol où il est impliqué. En même temps que lui, on questionne une brune bien moulée, un peu exubérante, qui connaissait les victimes. Serge bavarde avec Adrienne et, ça ne rate jamais, son aura de truand la fait chavirer. Il n'aime rien tant que raconter ses hauts faits et n'a aucune peine à embarquer la dame séance tenante.

Il s'en va vivre avec elle à Ostende. Au fil des jours, elle garde rivé sur lui son regard adorateur. C'est lui qui fait les courses, et rien n'est trop coûteux. Il lui assure un train de vie somptueux, elle sait par quels moyens. De temps à autre, il lui dit simplement :

– Bon, je vais travailler un peu.

Adrienne puise dans l'alcool une totale insouciance, elle en absorbe des quantités impressionnantes. En sa compagnie, Serge commence à boire plus que de raison. En juillet, une époque de moisson pour les détrousseurs dans les stations balnéaires fréquentées, il ne connaît plus aucun frein à ses débordements spoliateurs. Il déleste de leur portefeuille une volée de pigeons bien gras.

Il se met à « opérer » seul. Il s'est querellé avec Napo quand celui-ci s'est transformé en mari jaloux et violent. Serge a craché sur leur amitié, s'est posé en défenseur de Viviane : pas question de déroger au principe de solidarité qui régit, envers et contre tout, les relations familiales... Je voulais plus braquer avec personne, alors je m'attaquais à des mutuelles – ils ont pu m'en mettre neuf sur le dos mais ça devait faire plus. Je faisais aussi les agences de voyage, de tiercé, des petits trucs comme ça, quoi...

Serge ne détrousse que les mutuelles socialistes. Ce choix n'a rien d'idéologiquement tendancieux, simplement, leur enseigne est facilement reconnaissable. Certes, une razzia dans un bureau de poste représentait quelquefois un pactole. Les mutuelles, c'est moins rentable mais, en nombre, elles peuvent rapporter gros. Il faut dire qu'il a des frais énormes. Il s'emploie à épater Adrienne, il choisit les hôtels cinq étoiles, roule en Mercédès dernier modèle, arrose ses sorties de crus exceptionnels et dispense ses largesses à la ronde. Pour déjouer les poursuites, il loue çà et là des appartements, chalets et caravanes résidentielles où il peut s'embusquer en cas d'urgence.

Quand il dévalise, son modus operandi lui confère à ses propres yeux une apparence d'honnêteté. D'abord, il procède à visage découvert. Avec juste quelques précautions. En quittant sa voiture devant les bureaux de la mutuelle, il met sa perruque à cheveux noirs, des lunettes solaires et, à la dernière minute, il colle un sparadrap sur ses moustaches. L'opération terminée, il repart dans une autre voiture garée ailleurs. Il ne menace que des hommes, n'atteint pas à leur intégrité physique et présente ses excuses, invoquant la nécessité vitale qui le pousse à agir de la sorte. Il s'adresse à ses

victimès éberluées avec cette formule : « J'ai pas vraiment le choix, donnez-moi l'argent ! » Et peut-être même arrive-t-il à toucher des cœurs sensibles. Il y a quelque chose de désespéré dans la cadence à laquelle il brigande, comme si le temps lui était compté. Car il sait que les flics le suivent à la trace et que son petit numéro va connaître comme toujours un dénouement tragique.

Avec le recul, il s'interroge souvent sur le motif réel de ses casses. C'était le besoin d'argent bien sûr mais aussi, plus essentielle encore, la nécessité de réagir à son enlèvement par une action d'éclat. Au risque – et peut-être le désirait-il secrètement – de retourner à l'abri des murs protecteurs de la prison.

Début septembre, alors qu'il se balade en voiture avec Adrienne dans un village de la région montoise, il croise une Golf noire. Des poulets. Ils l'ont identifié, appellent les renforts, qui l'encerclent. Car on le piste depuis un certain temps. Il a commis une erreur au sortir d'un casse : dans la voiture du retour, il a gardé la perruque à longs cheveux dont parlait la presse. Une voisine de sa mère l'a aperçu, a reconnu son visage, fait le rapprochement et s'est hâtée de prévenir les flics.

Ils le coffrent sans dissimuler leur enthousiasme, le ligotent. On lui attache même les pieds. C'est de bonne guerre, il n'est pas un cadeau. Et il retrouve l'atmosphère infecte du cachot. Quand on vient l'en extraire avant les auditions, il se montre intransigeant pour s'adresser au policier :

– Je parlerai si tu dis à ma copine de venir. Si elle est là, je raconte tout ce que j'ai fait.

– Bon, on va l'appeler.

– Elle peut venir avec une bouteille aussi ?

– Mais...

– Et je pourrai téléphoner ?

– T'abuses, mon vieux...

– Si tu veux pas, moi, j'ai plus rien à dire.

Il repousse volontiers les limites de son culot. Cette fois encore, ça marche : il a sa copine, sa bouteille et son téléphone. Il avoue à

petit feu, sans se presser, autant s'amuser un peu. Les flics les moins patients l'empoignent, il va trop loin quand il les nargue. Il reçoit des baffes :

– Tu vas te calmer, dis ?

Il aurait tort de ne pas se divertir. Il a même recours à la grève d'instruction :

– Ramenez-moi à la prison. Allez, hop ! Quand je verrai le juge, je demanderai pour changer d'enquêteur, je trouve que...

Il reste à Mons un peu plus d'un mois. Le bruit court qu'il va encore tenter de s'évader : en novembre 1995, on le transfère vite fait à Jamioulx, où il devient servant à l'annexe psychiatrique, poste intéressant pour approvisionner en drogues diverses les codétenus qui le souhaitent... Je faisais rentrer de l'héroïne pour un Turc, cinquante grammes, j'avais un tiers de la marchandise pour moi. C'était déposé dans la boîte aux lettres de ma mère, y avait pas de contact. C'est elle qui l'apportait à la visite. J'en ai consommé un peu, c'est inévitable, tu as ça sur toi, dans ta poche. Le problème, c'est que t'es accro en une semaine. Heureusement, je n'en prenais pas tout le temps, ça s'est étalé sur deux ans. En sortant de Jamioulx, j'ai arrêté naturellement...

L'annexe psychiatrique de Jamioulx, peuplée de camés indigents et de pédophiles persécutés, sera pour Serge le décor d'une de ses plus distrayantes représentations. Affublé de son tablier blanc, il parcourt les couloirs d'une mine experte, son accoutrement l'imprègne de respectabilité. Il se la joue avec un plaisir fou, renifle, investigate, trafique, écoule tout à sa guise et sans retenue. En prison, il ne faut négliger aucune occasion de s'offrir du bon temps. Il chipote la serrure des bureaux, fait son marché dans le frigo des employés pour régaler ses potes, emporte les rapports des psys et les donne à lire aux détenus qui n'ont pas son audace et qui végètent dans l'ignorance de leur sort. Il n'a aucun scrupule vis-à-vis d'une administration qui ne daigne pas même les informer. Aucun remords non plus pour alimenter en came les pédophiles et les violeurs qu'il abhorre et voudrait voir crever. Il se rit même de ses bévues. Comme le jour

où, tout fier d'avoir piqué en hâte un gros flacon de méthadone, il s'aperçoit qu'il a volé cinq litres d'huile de ricin. Mais il peut se montrer plus efficace quand il subtilise deux walkie-talkie pour y gueuler à un copain : « Intervention au niveau cinq ! ». Il offre alors une fameuse pinte de bon sang aux détenus, qui voient le troupeau affolé des matons galoper vers le quartier le plus dangereux.

Adrienne vient à la visite. Elle promet à Serge de l'attendre. Il se méfie, il a déjà entendu ça quelque part. Mais il garde tout de même confiance. Pendant six mois. Au détour d'un coup de fil, elle lui murmure :

– Je suis enceinte.

Il est plutôt content. Jusqu'à ce qu'elle ajoute :

– De quelqu'un d'autre.

– Quoi ? Mais tu as donné ta parole...

– Faut comprendre !

– Non, je ne comprends pas.

Il se désole en prenant congé d'elle mais il s'avoue qu'après tout, son alcoolisme commençait à devenir pesant.

En 1996, il fréquente assidûment le Tribunal de première instance de Mons. Le 28 juin, il s'y voit condamné à neuf ans de prison. Sa peine s'alourdit de la récidive. Mais de toute manière, un an par braquage, l'addition est équitable, se dit-il. Il déchanté quand il apprend que l'inculpé suivant, pour avoir violé ses trois filles pendant des années, prend six ans primaires, c'est-à-dire deux au final. Lui, il passera neuf ans au trou sans un jour de congé, ni de remise de peine. Ulcéré, il lance aux policiers :

– Vous savez quoi ? Pour mon prochain braquage, je m'assure qu'il y a des gosses dans les parages, je m'en ferai un ou deux, juste pour avoir des circonstances atténuantes. Quand je passerai au tribunal, je serai acquitté, à coup sûr !

Il s'en veut de dire des choses aussi horribles mais ça le tue, cette aberration. Il pensait que la Justice était la gardienne des valeurs morales, même s'il n'a de ces dernières qu'une notion confuse. Il

a conscience de s'être fourvoyé. Toute référence s'effondre. Il s'en plaint à ses juges :

– C'est vrai, quoi... ce mec a détruit trois gamines qui n'auront peut-être jamais une vie amoureuse normale, il aurait dû se prendre quinze ans ! Moi, j'ai frappé personne ! D'accord, j'ai traumatisé des gens parce que j'avais une arme en main mais la plupart du temps, elle était fausse ! J'ai même braqué avec un journal une fois, j'avais oublié mon arme, je savais plus où je l'avais mise, alors j'ai fait semblant de la cacher sous un journal, et ils m'ont quand-même donné le sac avec les billets ! D'ailleurs, je sais que vous me considérez comme un voyou, pas comme un tueur, non ? Aujourd'hui, messieurs, quand un type vole une voiture, il est incarcéré ! Pourquoi on lui donne pas des heures d'intérêt général ? Les prisons sont pleines ! Le même type viole sa voisine, on réfléchit bien plus longtemps sur son cas !

Que peuvent-ils lui répondre ?

Le 18 octobre, il retrouve son tribunal de prédilection pour détention illicite de stupéfiants. Il a accumulé les imprudences. Il a menacé le détenu qui l'a dénoncé, assumé la présence d'un joint trouvé à la fouille dans le sac d'Adrienne et, de surcroît, un copain lui en a discrètement filé un autre avant une audition. Le gardien a capté le manège, lui a sauté dessus, a réussi à ouvrir sa main serrée et menottée. Il écope de quatre mois.

*Les gardiens du zoo gagnent mieux leur vie
que les agents pénitentiaires.*

Le 21 février 1997, Serge remet le couvert au Tribunal de première instance de Mons, qui lui assigne une nouvelle peine pour délit relatif aux stupéfiants. Il crie à l'injustice : on l'a mis dans le même sac qu'un ami d'enfance, vendeur de cocaïne et d'héroïne. Il prend huit mois pour complicité, l'autre des années.

En juillet, il emménage à Lantin, où il s'efforce de conserver sa forme physique en courant autour du pénitencier. Le reste du temps, il s'abîme dans les livres ou griffonne des bouts de poèmes. Ici comme ailleurs, il commence à observer les mœurs des gardiens avec le détachement que donne l'habitude. Et par moments, à sa propre stupéfaction, il les comprend. Leur microcosme lui semble gouverné par la violence qu'engendrent la peur, née de la méconnaissance de l'autre, et le besoin de dominer.

Les gardiens ne savent rien du détenu. Et l'inconnu effraie, ceux qui forment les agents pénitentiaires devraient quand même le savoir. Il faudrait encourager ceux-ci à prendre des informations élémentaires sur le prisonnier. Pour établir avec lui un vrai contact et le persuader qu'il représente pour ses semblables autre chose qu'un rebut dont il faut débarrasser la société.

Les matons paraissent tout redouter de ces êtres malfaisants dont ils gardent les cages. Comme à des fauves aux réactions imprévisibles, ils croient bon de montrer qu'ils sont les plus forts, de sévir avant d'être mordus. Sans se douter que leur méfiance hostile

donne à l'encagé l'envie de mordre. Pas étonnant que les détenus tapent des poings sur les portes, jettent des débris par les fenêtres sur ceux qu'ils détestent, au point que certains surveillants évitent le préau pour ne pas se faire tartiner. La violence répond à la violence, comme un écho vital, inéluctable. D'un côté comme de l'autre, on ne peut jamais prévoir la cruauté des débordements.

Ce métier aussi, comme tous les autres, regorge d'individus frustrés, affamés de pouvoir sur leurs semblables. Sauf qu'ici, leur tyrannie trouvera toujours une excuse. Le danger inhérent à leur pratique leur donne le pouvoir absolu. C'est comme en temps de guerre, pense Serge. Avec l'ennemi à abattre, on a toutes les latitudes. Celle, par exemple, de tarder volontairement avant de secourir les occupants d'une cellule incendiée. Celle de se livrer à des jeux imbéciles, comme épier le pauvre gars qui se masturbe sur son lit, le faire sursauter à coups de clé dans la porte, puis l'avilir par des paroles blessantes et insister, pour être bien certain d'avoir atteint le cœur. Le détenu pourra protester, se plaindre, jamais on ne l'écouterà. Sa parole ne vaut plus rien, c'est le surveillant qui aura le dernier mot.

Les pires, estime Serge, sont les spécialistes de la fouille, qui se mettent à explorer les moindres recoins de ton corps quand tu te retrouves nu comme un ver devant les membres du personnel et qui commencent à fourrer leurs doigts dans ton intimité. A Tournai, paraît-il, un type a renoncé, la mort dans l'âme, aux visites de sa famille pour ne plus subir l'épreuve dégradante de la fouille. Il avait la sensation de se faire violer. Quatre ans sans une seule visite, pour préserver sa dignité.

Serge attise sa révolte de semblables bavures. Il a entendu un maton délégué syndical se plaindre de ce que les gardiens du zoo d'Anvers gagnaient mieux leur vie que lui. Tu oublies, camarade délégué, qu'au zoo, on ne frappe pas les animaux, on ne les tue pas non plus. On les soigne.

A côté des sadiques qui se gavent de privilèges mesquins, il y a les âmes propres, pacifiques. Serge pense aux surveillants, bien

trop rares, qui l'ont traité correctement. Ils étaient mal vus par leurs collègues, qui leur reprochaient leur prétendu laxisme. Considérés comme des gâte-métiers. Pourtant, il captait leur banale formule de politesse comme la lointaine lueur d'un phare dans une nuit d'encre. Il a même conversé longuement avec certains d'entre eux. Quand ils devaient ravalier leurs égards, ils tentaient de s'amender :

– Tu sais bien, Serge, que si on est trop aimable, on est rappelé à l'ordre par le chef de quartier, il nous dit qu'on n'est pas là pour faire dans le social.

– Elle est bonne, celle-là !

Parfois, des matons débonnaires regardent des collègues maltraiter, tabasser sans intervenir. Serge s'adresse à l'un d'eux pour lui reprocher sa passivité :

– Ces salauds n'ont pas le droit de lever la main sur les détenus, c'est un délit, ça ne figure pas dans le code intérieur ! Si tu les regardes faire, tu es coupable de non-assistance à personne en danger ! Tu connais le code pénal ?

L'autre s'explique. Il ne veut pas d'ennuis, il a peur de perdre son boulot. Il n'en a pas trouvé ailleurs, il n'a pas de diplôme particulier. Il n'est pas là par vocation mais il a déjà raté son examen à la police et il s'est rabattu sur le pénitencier – avant, c'était sur les douanes –. Il reçoit un petit salaire correct, il est tranquille, agent d'état. La sacro-sainte sécurité financière. Qu'il ne va pas, tu plaisantes, sacrifier à ces raclures de taulards !

La crainte des représailles de leurs pairs musèle souvent les matons bien intentionnés. Un gardien avait mis en garde puis dénoncé son collègue qui mettait des somnifères dans le café des détenus pour avoir la paix. Il s'en est mordu les doigts, le brave homme, c'est lui, et non le sournois, qu'on a déplacé à la prison de Saint-Gilles.

Finalement, conclut Serge, les vrais patrons ici, ce sont les matons à grande gueule. Ceux qui usent de leur pouvoir de grève pour faire la pluie et le beau temps. Il vaut mieux copiner avec un agent syndicalisé qu'avec un directeur d'établissement, même principal.

Serge est persuadé de savoir où le bât blesse. Le recrutement des agents n'est pas assez sélectif, on devrait les choisir en fonction de leur degré d'humanité, au lieu de réserver la profession à des gens frustrés d'avoir échoué ailleurs. Valoriser leur tâche par un salaire plus confortable et une préparation approfondie. Le recyclage des déchets matériels préoccupe beaucoup la société. Pas celui des déchets humains, semble-t-il. La question le laisse atterré et perplexe.

On a bien prévu les psys, se ravise-t-il. Mais leur rôle se limite la plupart du temps à tester et re-tester les détenus à tour de bras avant les conférences du personnel pour l'octroi des congés ou de la libération conditionnelle. Il en sait quelque chose, c'est un habitué de ces séances d'évaluation, qui commencent à l'excéder. Il y a appris à contrefaire sa personnalité, au gré de ses désirs.

Son opinion là-dessus est formelle : les vrais psys, en prison, ce sont les aumôniers, peu importe leur religion. Leur action est plus sociale que spirituelle. Aussi critique-t-on ces pêcheurs d'âmes en eaux troubles, et leur reproche-t-on de trop en faire avec les détenus... C'est vrai qu'ils te filent un paquet de tabac si tu es en manque, qu'ils t'appellent au bureau pour téléphoner à ta famille si tu n'as plus un rond. Jamais un aumônier ne sera pris en otage...

Serge, qui n'a pas la foi, a d'abord adhéré au protestantisme pour savourer un moment d'écoute, où quelqu'un se penchait sur lui avec un total désintéressement. Mais il apprécie tout autant la conversation des aumôniers catholiques. C'est grâce à l'un d'eux qu'il sortira du trou.

Ma guitare, c'est comme ma moustache. C'est moi.

S'il dispose à son gré de cette fabuleuse échappatoire que lui offre la littérature, Serge en découvre bientôt une autre, qui a illuminé les pans obscurs de son enfance. Comme autrefois, la musique lui vient du ciel. Les ateliers artistiques commencent à faire leur apparition en prison : des associations fleurissent pour procurer aux prisonniers des moments de créativité et d'expression par le théâtre, la musique, la peinture, l'écriture. L'accueil que leur réserve le personnel est fort mitigé et l'innovation indiffère de nombreux détenus mais Serge, lui, se précipite au cours de guitare dispensé tous les quinze jours à l'initiative de l'assistante sociale... Avant chaque cours, le prisonnier est fouillé attentivement. Et les agents pénitentiaires doivent rester présents pendant le cours. Ça leur donne plus de travail. Je ne pense pas que ça les réjouisse beaucoup. En plus, les gens ont une idée bien définie de la prison. Pour eux, on doit être puni et donc il n'est pas question d'avoir des loisirs. Comme si priver un homme de sa liberté n'était pas déjà une très grande et douloureuse punition...

Avec la complicité d'un surveillant guitariste, le prof et ses élèves montent un spectacle auquel assistent tous les détenus : une parodie de la vie en prison. Parmi les clichés qui immortalisent les moments clefs de son existence, Serge regarde volontiers celui qui a fixé ces instants ineffables : affublés de pantalons à rayures, armés de leur guitare, les musiciens d'un soir s'attaquent allègrement au système carcéral sur des airs de rock connus. Ça leur fait tellement de bien, de bouffer du flic, du juge et du maton, tous en chœur !

Comme Serge est le meilleur de la classe, il guide les autres pour éviter les dissonances. La scène est encombrée de fils et de micros... Un concert en prison, tu te rends compte ! Ça a créé une petite communauté, on a commencé à établir des liens entre prisonniers et à devenir une fratrie. A ces moments-là, je me sentais libre, on avait réussi à construire quelque chose tous ensemble...

Les heures consacrées à la musique paraissent si courtes et si rares ! Serge veut trouver le moyen de s'y adonner davantage. En 1999, il apprend la consternante histoire d'un détenu pédophile qui a voulu, pour s'amender, offrir une guitare de marque au petit garçon qu'il avait malmené. La famille du gosse a refusé net. Serge se démène, acquiert la guitare à bon prix et l'emporte, ému, dans sa cellule... Une fois que j'ai eu ma propre guitare, les choses ont changé, je jouais tous les jours, c'était devenu un besoin, une drogue... Il mime les gestes de son frère aîné, qu'il a observés pendant des heures, le cœur brûlant d'envie. Il se met à composer de courtes mélodies, puis à les habiller de paroles qu'il se plaît à faire rimer. Ses chansons ouvrent l'éventail de ses états d'âme, et les autres détenus l'écoutent avec ferveur. Ce constat bouleverse l'image qu'il se fait de lui-même. Jusque-là, c'était le chef intrépide des braquages et des évasions qui suscitait l'admiration de ses congénères. A présent, c'est le chanteur-compositeur qui les subjugue. Ses textes, chargés de toutes les révoltes, représentent, pour eux comme pour lui, bien plus qu'un divertissement, une vraie thérapie. On commence à parler de lui, non plus comme de l'enragé prêt à sauter à la gorge des gardiens pour prendre le large, mais comme d'un original dont le statut de poète explicite et justifie l'isolement volontaire.

Un matin, alors que Serge est occupé à tirer de sa guitare quelques jolis accords, on frappe à sa porte. Il sursaute : ça ne se fait jamais en prison, les surveillants débarquent sans avertir.

– Entrez !

C'est l'aumônière. Elle est laïque mais elle apporte un soutien moral au nom de la religion. Elle s'appelle Anne-Marie. Son visage au teint rose, tout en rondeur et sérénité, contraste avec la coupe

austère de ses cheveux noirs et l'allure stricte de sa tenue, sweat et pantalon de couleur sombre. Son regard est clair et franc. Elle assiste, explique-t-elle, le prêtre catholique. Elle a entendu le son d'une guitare en passant dans le couloir, chose inhabituelle dans cet endroit plus propice aux gémissements et aux imprécations. Étonnée, elle a voulu féliciter l'interprète :

– Tu joues bien, tu sais ! Tu ne veux pas venir à l'aumônerie pour répéter avec nous les chants de l'office ?

La question le sidère. Quand quelqu'un fait appel à lui, c'est toujours pour préparer un mauvais coup. En dehors des autres détenus, qui écoutent dans ses chansons l'écho de leur souffrance, jamais personne après monsieur Hainaut ne lui a reconnu un quelconque talent, si ce n'est celui de voyou patenté. La confusion le rend muet. Il finit par balbutier :

– Je... je sais pas si je... enfin si je suis capable de faire ça !

En même temps, il est drôlement flatté. Il promet de se rendre à l'aumônerie le samedi suivant. Il tient parole, écoute la chorale et s'applique, sollicite sa chère guitare. Les mélodies sont assez simples. Il s'en tire tellement bien que tout le monde insiste pour qu'il revienne. Il en est secrètement ravi. Et chaque semaine, il se rend à la messe, dans les « catacombes », le local que le prêtre a pu obtenir dans les caves de la prison. Serge accompagne et entonne avec ferveur les chants de la liturgie, surtout celui qui s'intitule « Trouver dans ma vie ta présence ».

A mesure qu'il descend dans les catacombes, son état d'esprit se modifie. Ici, on lui fait confiance, on s'adresse à lui d'égal à égal. Il s'en étonne, puis s'en réjouit. A Noël, il se produit dans la chapelle, sur une scène de fortune, comme le montre une photo de cette époque. Sa guitare dans les bras, il est assis, le maintien un peu raide, sur son quant-à-soi, à côté d'un autre détenu qui porte comme lui la tenue pénale : baskets, pantalon et blouson gris au col à revers rouges. Il n'a plus rien du play-boy désinvolte, un peu poseur, qui chantait ses chimères dans un camping de Dordogne. Ses cheveux drus, taillés court, ont foncé, sa moustache aux pointes recourbées

lui confère un style british un peu décalé, vu sa tenue et l'endroit. Il a le regard fixe, perdu dans le vague, la bouche entrouverte et les lèvres tombantes, à mi-chemin entre rêve et réalité. Le brun de ses cheveux se fond dans le bois de la grande croix suspendue au mur blanc derrière lui.

Dans la foulée de ses enthousiasmes musicaux, Serge s'initie à l'harmonica, le son de cet instrument lui paraît convenir aux bonnes ambiances de l'aumônerie, dont il raffole. C'est son côté cool, peace and love. Ici, les détenus reçoivent un paquet de tabac, une enveloppe timbrée pour écrire à leur famille, on leur permet de téléphoner. Après chaque office, on se réunit autour d'un café, on mange un biscuit. Et surtout, on parle. Parfois, on prépare une joyeuse petite bouffe : Jean-Jacques, le capucin rigolard qui célèbre l'office, apporte souvent de bonnes choses. Il invite à la messe des gens de l'extérieur, qui considèrent les détenus comme des copains, leur rendent visite, leur écrivent. Ils discutent avec eux sans préjugé, sans parti pris. Tout un réseau d'amitiés se crée, un nouvel univers s'ouvre à Serge, le sien n'était jusqu'ici composé que de détenus, de matons, d'avocats, de juges ou de flics.

C'est à regret qu'il quitte tout ce petit monde quand s'ouvre le deuxième millénaire. Pour se rapprocher de sa famille, il a demandé son transfert à la prison de Nivelles. Là où l'attend Jessica. Mais il ne le sait pas encore.

*On s'écrivait, on se comprenait,
on se racontait nos vies.*

Un coup de klaxon prolongé troue le silence feutré de l'habitacle. Jessica a doublé un camionneur outré et s'est faufilée comme une anguille entre lui et un autre poids lourd. Serge se rend compte qu'il gamberge depuis des heures, à la pêche aux images du passé. Il fallait qu'il plonge dans les souvenirs, c'était vital, avant d'essayer de s'en débarrasser. Sera-ce d'ailleurs possible ?

Pour obtenir sa conditionnelle, il a envisagé de suivre un stage de menuiserie. Maintenant qu'il est libre, il se pose des questions. Est-il capable de devenir cet homme sage qui doit faire le bonheur de sa compagne ? Ce travailleur modeste dont la première occupation sera d'œuvrer à la métempsychose d'infortunés végétaux arrachés à leur forêt natale et transformés en meubles, en parquets ou en escaliers ? A force de scier, assembler, raboter, ajuster, pourra-t-il résister aux sirènes de l'aventure et se contenter de journées calmes, prévisibles ? Il n'en est pas certain.

Jessica rit des grimaces du camionneur, et il entend les notes de son rire, il connaît la partition. Depuis quatre ans, déjà. L'an 2000 commençait pour lui sous de mornes auspices. Il regrettait Lantin. La prison de Nivelles en valait pourtant une autre, il lui avait même trouvé une apparence un peu moins lugubre, avec ses petites arcades de façade qui devaient lui donner une allure hispano-mauresque les jours de soleil.

Dès son arrivée à Nivelles, Serge s'adapte, c'est un vieil habitué des transferts carcéraux. D'autant que l'aumônière, Christine, lui confie elle aussi le rôle d'accompagnateur musical des chants de l'office. Il retrouve ainsi un peu de cette atmosphère conviviale qui lui plaisait tant à Lantin. Surtout avec l'apparition de cette jeune pianiste plutôt mignonne qui vient, à l'initiative de Christine, donner des cours de musique à la prison pendant les activités de l'aumônerie. Serge fait ainsi la connaissance de Jessica, qui lève sur lui de grands yeux bruns où il voit s'allumer, et très vite s'embraser, des étincelles de surprise, puis d'intérêt. Lui grattant ses cordes, elle égrenant ses touches, ils jouent à l'unisson les mélodies des Beatles, que les détenus privilégient pendant les cours. Jessica est premier prix de conservatoire en solfège, Serge ne connaît rien au monde des arpèges, des appoggiatures, des double-croches, des sixtes et des bécarres. Elle l'aide à déchiffrer une partition, à trouver les accords justes.

L'idée vient alors à Serge de constituer un groupe musical avec quelques fanas de la guitare, parmi lesquels... des surveillants. Il établit le montant du budget nécessaire à l'achat du matériel et le soumet au directeur, qui acquiesce. Les répétitions démarrent. Par moments, Serge a l'impression d'entendre au loin le son guilleret de son pipeau d'enfant sautiller çà et là au hasard des chansons. Il aperçoit à l'horizon de sa vie de larges échappées prometteuses. Le même mirage que pendant cette soirée-là, à Cuesmes, où le public de son école l'avait acclamé et où tout lui semblait encore possible.

En avril, pour la fête des Rameaux, huit cents jeunes arrivent de Louvain-la-Neuve et chantent en face de la prison. Il les voit de sa fenêtre et les écoute, tout son être chamboulé. Il compose un poème, *Du haut de mon donjon*, qu'il demande à Christine de leur lire. Derrière ses barreaux, il s'écrie :

– Quand je serai dehors, je viendrai vous dire merci, au nom de tout le monde. Vous ne savez pas le bien que vous nous avez fait, on n' imagine pas que des jeunes puissent encore s'intéresser à nous ! On nous a rejetés dans un monde sombre et froid et vous, vous venez

nous chanter des chansons. Ça me donne de la force, ça ! Ça me donne de l'espoir pour l'avenir !

Il entretiendra par la suite une correspondance régulière avec quelques-uns de ces jeunes visiteurs.

Au fil des cours de musique, fréquenter Jessica devient plus qu'un plaisir : un besoin. Comme celui de s'abreuver à l'eau fraîche d'une source quand on est mort de soif et d'épuisement. Elle lui demande avec délicatesse :

– Ça t'intéresserait de correspondre avec ma fille ? Elle veut connaître la vie des détenus.

– Pas de problème, dis-lui de m'écrire! approuve-t-il car il ne néglige aucun dérivatif à son terne isolement.

L'adolescente est emballée mais très vite, le ton de ses lettres devient plus intime, elle pose à Serge des questions sur ses besoins sexuels en prison. Sa mère la sent devenir amoureuse et elle-même écrit à Serge pour lui expliquer que ces échanges scabreux doivent cesser. Il glisse sa réponse à Jessica parmi des textes de chansons, qu'il lui tend avec un clin d'œil à la fin du cours :

– Tu peux me faire une photocopie de ces feuilles ?

Elle trouve la lettre, ne s'en offusque pas et utilise le même stratagème pour lui répondre. Ils ne s'échangent pas encore des déclarations d'amour mais des opinions sur le milieu carcéral, puis des confidences sur leur vécu, leurs états d'âme. C'est ainsi qu'ils apprennent à se connaître un peu mieux, grâce à ces missives clandestines qu'ils glissent dans des partitions de musique, secret délicieux qui pimente le charme de cette conquête réciproque.

Pour les mauvaises langues, il est temps d'entrer en action. A l'amicale des matons, un gardien qui fait de la musique avec les détenus reçoit le coup de boule d'un collègue. Les petits chefs s'alarment : l'atmosphère devient anormalement détendue, Serge est trop proche de l'aumônerie dont il n'a pas hésité, par deux fois, à tromper sérieusement la confiance pour filer. Ils lui supposent les mêmes intentions, aggravées du danger de sa popularité. S'il lui

prenait l'envie de s'évader, sa petite cour se ferait sans doute un honneur de lui venir en aide. Il faut l'envoyer chanter ailleurs.

A six heures du matin, il voit débarquer dans sa cellule des gendarmes armés de matraques et de boucliers. Menottes dans le dos, il est entreposé au cachot, sans ses affaires, en attendant son transfert à la prison d'Andenne... Alors que j'étais bien à Nivelles, dans une section ouverte, avec portes ouvertes et tout ! Dans ma tête ça allait mieux, je commençais à entrevoir une issue, du moins une lueur. Le directeur est venu et je lui ai dit :

– Qu'est-ce que vous faites? Pour une fois qu'on s'occupe de moi ici, vous voulez me jeter ?

– Ecoutez, monsieur Thiry, vous vous êtes déjà évadé grâce à l'aumônerie. Vous avez fait entrer une arme avec l'aide d'un pasteur, qu'est-ce que vous allez encore manigancer ?

– Mais y se passe rien !

– Peut-être. Mais je ne prends pas de risques.

A son arrivée à Andenne, on vient de réprimer une mutinerie. Les prisonniers ont plié l'échine et le directeur passe dans chaque cellule avec des cadeaux, dont une carte téléphonique pour prévenir les familles que les visites reprendront le lendemain, sans fouilles... C'est une prison violente, surtout chez ceux qui sont en début de peine : ça vaut le coup de montrer les dents, de t'affirmer dans cette jungle où tu dois te défendre sous peine de te faire écraser. Au préau surtout, un regard peut déclencher une bagarre. Certains restent parfois en cellule pour ne pas être inquiétés. On est entre nous, les surveillants sont dans leurs miradors. Faut pas croire qu'il y a de la solidarité en prison, c'est pas vrai, c'est du baratin, ça ! C'est chacun pour soi. Quand il y a une mutinerie, c'est trois ou quatre meneurs, et les autres suivent. Il y a les caïds et leurs bandes. Point. Surtout chez les Musulmans. On retrouve des quartiers de Molenbeek, de Schaerbeek, tu as des problèmes avec un type, tu as toute la bande sur le dos. Tu dois faire profil bas devant des gamins de merde. Enfin, je parle des faux Musulmans, ceux qui le sont seulement en prison. Qui, à l'extérieur, fument, se saoulent, se shootent, couchent avec

des filles et qui, en taule, feignent la piété et réclament le respect de leurs rituels parce que ça les arrange...

Quand Serge a interrogé son ami algérien sur l'arrogance d'un pointeur marocain qui n'était pas inquiété au préau, l'autre lui a répondu :

– Ouais, il est tranquille, ce n'est qu'une Belge qu'il a violée.

Les faux prophètes se récrient si tu embrasses ta copine en salle de visite :

– Arrête, tu fais offense à ma mère !

Plus tard, Serge rapportera ces propos au conseiller philosophique maghrébin d'une l'IPPJ, qui s'en indignera.

Jessica lui écrit qu'elle aimerait venir le voir, qu'il peut l'appeler, elle lui donne son numéro. Tout heureux, il remplit le formulaire pour solliciter la permission de téléphoner. On l'appelle à l'heure prévue, il s'engouffre dans l'une des deux cabines du couloir et glisse, le cœur en remous, sa carte dans l'appareil. Une vague de chaleur l'inonde en entendant la voix de Jessica. Il lui explique les documents qu'elle doit fournir.

Pendant la visite, elle ne lui cache pas qu'elle est, comme lui, très amoureuse, et elle se met à évoquer une vie commune. Elle a décidé de divorcer. Par petites touches, elle parle de lui à ses enfants. Elle autorise sa fille de dix-sept ans, Marlène, à l'accompagner à la prison. Marlène reprend ensuite sa correspondance exaltée avec Serge, qu'elle considère comme son grand amour épistolaire. Il flaire le danger, remet les pendules à l'heure avec l'ado et avertit Jessica. Les deux plus jeunes, un garçon et une fille, lui envoient des dessins naïfs qui l'émeuvent et l'acheminent vers une réconciliation, tout abstraite encore, avec la vie de famille.

Il piaffe à présent, il aimerait sortir. En apprenant la libération, après trois ans, d'un curé pédophile condamné à dix-huit, il enrage, comme ses copains braqueurs :

– C'est pas juste, il a été gracié!

– Un voleur doit payer bien plus cher !

– Ben tiens, un enfant, t’as pas à le respecter ! Mais la propriété privée, mon pote, ça, ça mérite ton respect !

– Y a que des types impliqués dans des affaires de mœurs qu’on gracie. Jamais un gars comme nous.

Écœuré, Serge a la faiblesse de faire part à l’aumônier d’un plan possible d’évasion. La chose s’ébruite et il voit sa liberté conditionnelle reportée de six mois. Il flaire des menaces chez les gardiens, la vendetta s’amorce. Lui, il veut la paix. Pour être à l’abri, il demande le cachot. L’aumônier lui apporte un livre, une cigarette, fait sortir ses lettres et lui apporte la réponse.

En novembre 2001, on lui accorde le transfert à la prison d’Arlon, qui a l’aimable réputation d’abriter Dutroux.

Qui a écrit Hamlet ?

L’établissement, de petite taille, est d’une charmante vétusté. La chapelle, lumineuse, traversée par des arcades en ogive, plaît tout de suite à Serge qui suggère d’y animer la messe de ses compositions. Il projette la formation d’une chorale et, sur demande de l’aumônerie, la direction approuve l’initiative. Un atelier de musique vocale et instrumentale verra officiellement le jour en juillet 2002.

Comme il souhaite gagner un peu d’argent, on a affecté Serge à la buanderie, bien qu’il eût préféré un emploi à la bibliothèque ou à la reliure. Les gardiens lui reprochent de s’isoler du groupe, de ne repasser que ses propres vêtements et d’emporter du linge en cellule. Il réfute aisément ces accusations : le linge provient de Nivelles et sa misanthropie s’explique par ses années de régime strict. Il soupçonne les matons de nourrir à son égard une rancune insatiable et de souhaiter son éviction. Par ailleurs, son travail de lavandier, répétitif et ennuyeux, l’encombre et l’insupporte. Il décide de rester peinard en cellule pour écrire ses chansons ou écouter la radio. Seulement, le syndicat des matons ne veut pas qu’il dispose de sa guitare. Serge est outré : les autres détenus jouent impunément pendant des heures avec leur PlayStation !... Et moi, je ne pouvais pas prendre ma guitare avec moi, les gardiens l’avaient confisquée ! J’ai donc décidé d’aller au cachot pendant plus de trois jours pour faire pression sur la direction et récupérer mon instrument... Serge est passé maître dans l’art d’exploiter subterfuges et demi-vérités pour arriver à ses fins, apprentissage carcéral oblige. Il invoque l’importance de la pratique

musicale dans la perspective de sa réinsertion, propose même au directeur de donner aux détenus des cours de guitare et de préparer avec eux un concert. Il finit par avoir gain de cause, l'obstacle est balayé.

En mars 2002, lors de sa conférence mensuelle, le personnel reporte la question de sa libération conditionnelle à six mois, avec un avis général défavorable. Serge reste assigné à demeure, privé de toute sortie.

Les visites de ses parents, dont la santé se détériore, se font rares. Par contre, sa relation avec Jessica est passée à la vitesse supérieure. Elle vient le voir chaque semaine... C'est une femme équilibrée, réfléchie, passionnée, affectueuse, pleine d'humour et généreuse. J'ai le sentiment, pour la première fois, d'être aimé pour ce que je suis. J'ai l'impression que rien n'a existé avant, que je me découvre en tant qu'homme à travers elle... Il s'est mis à désirer ardemment la jeune femme. A la visite, il lui demande de découdre les poches de son jeans, pour qu'il puisse la caresser sous la table. Le surveillant ne manque jamais de le rappeler à la décence :

– Thiry, essayez de vous tenir !

Ils ont demandé le parloir intime. Ces VHS – Visites Hors Surveillance – furent instaurées à la mort du roi Baudouin, en compensation de l'abolition de la grâce collective. On a prévu des chambres spéciales à l'intérieur du cellulaire : un lit double, une table de nuit avec une boîte de préservatifs, une douche. Le détenu et sa partenaire peuvent rester une heure et demie pour faire l'amour. L'amour planifié, minuté, surveillé : le gardien est derrière la porte. Le délai écoulé, c'est au suivant de profiter des bienfaits de la réforme, une fois les draps changés. L'hôtel de passe est plus engageant. Pour Serge, qui n'a plus connu d'intimité amoureuse depuis son arrestation en 1995, c'est un moment précieux, malgré la frustration et les contraintes... L'administration s'approprie tout, même ta tendresse !... Quant à Jessica, elle vit plutôt mal l'expérience. Tant de regards curieux ou moqueurs suivent les jeunes femmes qui s'inscrivent à ces visites ! Elle n'est pas assez sereine

pour s'abandonner aux étreintes de Serge. Elle imagine qu'on les écoute, que des micros sont planqués dans la chambre.

Inspiré pas ses nouvelles amours, Serge obtient de travailler au département des travaux industriels. Sa tâche, qui consiste à assembler des statuettes, répond davantage à ses aspirations artistiques. Il entretient d'excellentes relations avec l'agent pénitentiaire qui dirige l'atelier ainsi qu'avec les autres participants. Il suit des cours de dessin. Il participe à la création d'un journal où s'expriment les détenus. Il lui semble remonter la paroi d'un gouffre, et il veut continuer son escalade. Quand il sera tout en haut, il s'appuiera sur deux garde-fous : l'amour de Jessica et la musique, confondus l'un dans l'autre.

Il introduit une demande de libération puisqu'il peut obtenir la liberté conditionnelle aux deux tiers de sa peine – s'il n'avait pas récidivé, c'eût été au tiers. La psychologue de l'administration pénitentiaire va l'évaluer et remettre son rapport à la Commission de libération.

Il n'attend pas de cette femme un accueil chaleureux. Elle a peut-être lu ses articles dans le journal interne, et il n'a pas épargné ses coups de gueule. Il a fait circuler un brûlot intitulé « La testomania », où il se rallie au scepticisme de spécialistes mondialement connus à l'égard des tests de Rorschach, Murray, des TAT et autres cambriolages de l'âme humaine. Avec eux, il souligne l'imprécision des méthodes et la contamination des données par la personnalité de l'examineur. Sorokin, par exemple, met en garde contre les dérapages auxquels peuvent conduire les tests d'intelligence. William Whyte montre que le sujet soumis aux contraintes ne peut que recourir à la tricherie. C'est le cas du détenu qui, au fil des tests, se familiarise avec les mécanismes d'interprétation, Serge peut en témoigner.

Tous les tests auxquels on l'a soumis pendant sa longue détention composent dans sa mémoire une joyeuse soupe, bien malin qui pourra lui en expliquer l'efficacité. Des questions bêtes à pleurer affleurent à la surface du souvenir. Comme celles du vieux psychiatre qui l'avait

prié de marcher à poil et qui s'acharnait à solliciter ses neurones boudeurs :

– Qui a écrit Hamlet ?

Serge n'avait pas hésité :

– Johnny Hallyday, il a fait un double album !

Une fois, il avait dû répondre à une question drôlement complexe :

– Qui était le plus grand, Gandhi ou Napoléon ?

Pour se distraire un peu, il s'était montré trivial, il avait choqué la psy à tête de blaireau qui l'interrogeait :

– On doit tenir compte de la taille du zizi ?

Il se rappelle une autre vicelardise :

– J'ai trois frères : Jean, Paul et moi. C'est juste ?

Plus humiliant, tu meurs. Il avait laissé tomber :

– Si vous le dites !

Combien de chafouineries avait-il lu ou entendu toutes ces années ? Une forme subtile de harcèlement.

– Voilà dix chiffres. Vous pouvez les répéter en sens inverse ?

Là, Serge s'était dit qu'il n'allait pas gaspiller sa récré avec ça.

– Pff... Ecoutez, c'est l'heure du préau, j'me casse.

Dans son article, il déplorait que les sujets de ces investigations psychologiques soient mal informés de leurs enjeux. Pour conclure sur une note optimiste, il invitait les spécialistes internes à un débat sur la question. Sa suggestion était restée lettre morte.

Selon lui, la seule bonne révolution consisterait à prévoir un nombre suffisant de pys qui viendraient régulièrement visiter le détenu avec l'intention bienveillante de l'aider à se reconstruire. Cette relation d'homme à homme serait infiniment plus salutaire que des épreuves d'expérimentateurs à cobayes.

*Irrécupérable : c'était le verdict de la psy
qui avait fouiné dans ma vie.*

Comme il l'avait prévu, l'entretien avec la psy le met tout de suite mal à l'aise. Il avait pourtant résolu de demeurer poli et imperturbable. De parler en confiance, d'exposer ses plans d'avenir. Mais il perçoit d'emblée qu'elle n'y croit guère. Et, surtout, il ne pensait pas devoir ainsi fouiller, strate après strate, la tourbe de son passé pour en exhumer les épisodes les plus sordides... Une psychologue que je connais pas, elle vient et je dois lui déballer ma vie, et tout ! Le devoir de confidentialité, il est où, là ?...

Le voici obligé de décrire son état d'esprit lors d'événements vécus vingt ans auparavant :

– Qu'avez-vous ressenti quand vous avez tiré sur les surveillants ?

– Qu'ont-ils ressenti, eux, quand ils m'ont tabassé, massacré, cassé la tête, attaché dans une camisole de force ? Quand ils m'ont mis en régime cellulaire strict et que j'ai pris vingt ans dans la gueule ? Y m'en ont fait voir, des vertes et des pas mûres ! Moi, j'ai pas été dans les camps SS mais j'ai connu la prison de Mons et je me souviens de ce qu'on m'a fait endurer ! Et puis, vingt ans après, on vient me demander ce que j'ai ressenti en tirant sur les matons, c'est quoi, c't'histoire ? Pourquoi on me l'a pas demandé à ce moment-là ?

La psy le trouve arrogant :

– Oh, monsieur Thiry, comme vous le prenez !

– Écoutez, si ça vous plaît pas, je m'en vais !

Pendant tout l'entretien, il patauge dans des eaux noires remplies de pièges. A chaque fois qu'il refait surface et croit reprendre son souffle, elle lui replonge la tête dans l'eau de quelques paroles assassines. Pendant les tests de QI, il ne répond plus que par oui ou par non. Les taches d'encre, on les lui a montrées combien de fois ?

– Bon, oui, ce que je vois ? Une tache d'encre. Je peux vous en faire aussi, si vous voulez !

La psy n'apprécie pas. Elle le voit hausser les épaules quand il doit répondre aux questions qui figurent sur des cartes... Non, vraiment, je trouvais ça bidon, tous ces trucs ! J'me souviens, je regardais même pas. Tu sais, t'as quatre sortes de questions, pour certaines, c'est facile, tu dois répondre vrai, faux ou je ne sais pas. Trente ans qu'on me posait les mêmes ! J'ai commencé à faire des petits tas avec les cartes.

– Monsieur Thiry, qu'est-ce que vous faites ?

– Comme vous le voyez, des petits tas.

Elle s'attendait à quoi, que je fasse comme les autres, incliner la tête les mains jointes, oui madame, non madame, n'importe quoi pour sortir de taule ? Je pouvais plus...

Il sent l'impatience le submerger, elle le perçoit et en prend bonne note. Tant pis, elle l'a énervé. Il se soucie comme d'une guigne qu'elle lui trouve un QI inférieur à la moyenne de la population.

Si elle pouvait comprendre combien il est las de se forcer à fantasmer sur des taches d'encre, et comme il en a marre de toutes ces finasseries ! Ce qui lui plaît à lui, c'est d'expliquer son projet de réinsertion. Après son stage d'ébénisterie, il pourra devenir l'assistant du frère de Jessica, qui est accordeur de pianos. Vivre chez elle, c'est ce qu'elle désire. Partager sa passion de la musique, continuer à écrire ses poèmes. La Spécialiste des tourments humains n'en gobe pas un mot, il le sent bien. Il a l'habitude, il lit dans sa cervelle d'experte : foutaises et rêveries d'irresponsables, pense-t-elle. Dans la terminologie adéquate, tendance pathologique à l'idéalisation sans analyse sérieuse des réalités.

Le rapport est remis en septembre 2002. Serge craint le pire. Avant de comparaître devant la Commission de libération, il a le droit de consulter son dossier pénitentiaire. Ce qu'il fait, installé avec d'autres détenus dans une pièce prévue à cet effet. Il se met à lire les trente-quatre feuillets du compte-rendu psychologique.

Au fil des pages, il ne cesse de jurer intérieurement mais il s'oblige à contenir sa colère, à feindre l'impassibilité. On y explore son existence sans discrétion ni pudeur. On y scrute sa personnalité d'une façon qu'il juge tendancieuse. Une phrase le hérissé particulièrement : « L'intéressé se victimise par rapport aux conditions qui lui ont été infligées. » Ben voyons ! Quelle idée avait-il eue de se plaindre au cours de cet entretien ? Il aurait dû au contraire se montrer stoïque et raisonnable. C'est vrai, jeune pécore, vous avez raison. Ce n'était pas si grave, leur chasse à l'homme. Je ne l'avais pas volée, j'espère que vous appréciez le jeu de mots, mettez-le à mon actif dans votre rubrique consacrée à mes capacités intellectuelles. Vous avez raison, la haine des matons était légitime. Je les félicite de m'avoir traité comme une sous-merde et les remercie de m'avoir infligé un aussi juste châtement.

Il s'efforce de poursuivre sa lecture, s'indignant çà et là dans son for intérieur. L'intéressé, dit en substance le texte, estime que ce sont les autres ou les circonstances qui sont responsables de ce qui lui arrive, en bien comme en mal. Ça alors ! Bien sûr qu'il impute sa scolarité déplorable à l'indifférence ambiante, ses fugues au marasme familial, et ses récentes envies de bonté à ses rencontres miraculeuses ! Le moyen de penser autrement ? Plus loin, il apprend que sa relation avec les autres se fonde sur la séduction, il veut les gagner à ses rêves. C'est vrai qu'il fonctionne souvent comme ça, mais aujourd'hui, il voudrait que ce soit pour une bonne cause. Ça n'a plus rien à voir avec les roublardises dont il usait pour entraîner tout le monde dans son cinéma de caïd qui tournait à vide ! Il lit encore, et ce constat l'ébranle, qu'il « n'est pas capable d'entrevoir les difficultés auxquelles il risque de se heurter. » Comment le pourrait-il, enterré ici sans rien voir du monde ? Et puis, est-ce une raison pour

ne plus gamberger, pour renoncer à tout projet, même si plus tard il s'avère utopique ? A force d'être conscient de tes futurs problèmes, tu ne fais plus rien, tu attends sagement que le temps passe. C'est ça qu'on veut de lui ? On ne l'aura pas. Le texte du rapport met pourtant le lecteur en garde : si la réalité ne se conforme pas aux attentes de Serge, tout est à craindre. Ho, minute, là, pour qui le prend-on ? Il n'a pas l'âme d'un tueur, et il n'a blessé qu'accidentellement. Tiens, voilà qu'on parle enfin des espoirs qui reposent sur sa relation avec Jessica. La psy déclare que lui et son amie peignent leur avenir en rose, sans véritable conscience des difficultés qui les attendent. La confrontation de leurs projets à la vie réelle les prendra durement au dépourvu. Et quand bien même ça arriverait ? Ils seraient le seul couple au monde à foirer « de par les vécus totalement différents des deux partenaires » ? Il serait le seul mec « incapable de gérer les relations ne répondant pas à l'idéal qu'il s'en était construit » ?

C'est la phrase la plus tarabiscotée du rapport qui l'achève, il a dû la relire plusieurs fois : « Du discours de l'intéressé, il ressort l'incapacité à se questionner par lui-même sur les possibilités à mettre en œuvre lui-même les stratégies visant à empêcher, du moins à limiter, la récurrence. C'est toujours à l'autre et aux circonstances d'être le gage de réussite. » Archifaux, tout ça ! Il n'a pas besoin de stratégies. Si Jessica veut l'aider, tant mieux. Mais c'est lui qui décide de s'en sortir une fois pour toutes. Personne d'autre. On ne peut pas lui enlever ce droit-là !

Le bilan de l'évaluation n'est pas fait pour rassurer. La conclusion du rapport est sévère. Elle pose la plus élémentaire et la plus pessimiste des alternatives. Le maintien de Serge en prison accentuera le processus de victimisation qui paraît l'affecter. Mais sa remise en liberté comporte un danger bien plus grave pour la société. Le risque de récurrence est plus que probable, au vu du passé tumultueux de l'intéressé. La nécessité de conserver le diable dans sa boîte paraît évidente. En bref, il est irrécupérable.

A la lecture de ce réquisitoire, Serge se sent bafoué, incompris... Elle m'a vraiment massacré dans ce rapport ! Bon, y a des choses

vraies, sûrement, c'est quand même une psychologue mais... tu vois, elle donne même son avis sur ma libération, on lui a pas demandé ça, quoi ! On lui a demandé de faire un examen psychologique, pas d'émettre une opinion à laquelle elle n'a pas droit ! En plus, après avoir entendu Jessica, elle dit qu'elle et moi, on avait accordé nos versions avant l'entretien. Comme si on était à un interrogatoire de police ! Jessica et moi, on disait la même chose parce qu'on pensait la même chose, voilà tout !...

La psy ne l'avait tout simplement pas pris au sérieux. Elle attrapait tout ce qu'il disait avec des pincettes, qu'elle traduisait par des guillemets, et ceux-ci imprégnaient d'ironie ses mots à lui, comme quand il était question de ce qu'il avait « subi ». Les brimades des gardiens dont il prétendait – elle employait souvent ce verbe à son propos – avoir été l'enjeu, il devait sûrement les inventer, en tout cas les grossir à son avantage. Et après tout, il n'avait eu que ce qu'il méritait, devait-elle penser, ça aussi il l'avait lu sur son front.

L'envie lui vient de cracher sur toutes ces pages qui parlent de lui, de les jeter à l'autre bout de la pièce ou de les déchirer en morceaux minuscules, de les brûler, de... Le scepticisme de cette femme ne vaut pas mieux que la cruauté des matons qui se comportaient comme des primitifs barbares et incultes. Qu'est-ce qu'elle en connaît, des états d'âme du taulard ? Lui, il est bien placé pour le savoir : une parole ou un geste de compréhension de la part d'un gardien te touche plus efficacement que des persécutions débiles qui nourrissent ta révolte et te poussent à la violence !

Avant de refermer son dossier, Serge profite d'un moment d'inattention du surveillant pour subtiliser le rapport de la psy et le cacher sous sa chemise. Il veut le montrer à des gens qui le connaissent bien et leur demander s'ils pensent la même chose de lui. Est-il réellement cet égocentrique irresponsable qui attend tout des autres pour faire enfin quelque chose de sa foutue vie ?

Il tend l'épaisse farde au surveillant, qui ne s'est aperçu de rien :
– Voilà, chef, vous pouvez reprendre le dossier, j'ai fini.

Comme les détenus ont depuis peu le droit de fermer leur courrier, avec la seule réserve que s'arrogue la direction, Serge glisse le paquet de feuilles dans une enveloppe timbrée qu'il envoie à son amie, en lui demandant de le photocopier.

Une fois le rapport en sécurité, il nargue la psy :

– Je vais le diffuser sur Internet !

– Ah oui ? Sans demander l'autorisation à l'auteur ?

– Intentez-moi un procès, je vous prie.

– Vous aimez bien ça, hein ?

– Non. Mais faites-le, je plaiderai ma cause. Y a pas de problème, je sais parler.

– Faites ce que vous voulez !

Certes il ne s'entend pas avec les psychologues mais au moins est-il capable d'en expliquer la raison.

L'épisode ne lui laisse aucune illusion sur son sort, cette évaluation énumère assez de bonnes raisons pour le maintenir enfermé. Il attend la suite des événements avec un certain fatalisme.

Un matin de février 2003, Jessica le fait appeler au téléphone. Son père vient de décéder à l'hôpital, les poumons bouffés par la silicose. Une gifle du sort qui le percute de plein fouet. Le sentiment d'une monstrueuse injustice. Que c'est fini, trop tard. Il avait gardé, tout au fond de lui, l'infime espoir que quelque chose se passerait entre son père et lui, un aveu, une confidence, une amorce quelconque de lien. Qu'ils arriveraient peut-être un jour à se dire des paroles gentilles, affectueuses. C'est au néant maintenant qu'il est confronté. Le téléphone mural va faire les frais de sa rage d'impuissance. Il le cogne, le brise, s'acharne à l'émietter. Jusqu'à rester là, pantelant et démuni, devant cet appareil disloqué qui pendouille au bout de son fil sur le mur du couloir. Il se ressaisit, trépigne, veut tout de suite aller voir son père, demande à se rendre au moins à l'enterrement. Refusé, pour risque d'évasion. C'est à lui-même à présent qu'il en veut. Il n'a pas cessé de se faire la malle à la moindre occasion et celle-là serait de taille. Lui seul sait qu'il ne l'aurait pas saisie, il n'est plus dans cet état d'esprit : filer pour recommencer ses exploits

et s'en gargariser. Tout ça ne l'a mené à rien, sinon à macérer ici. Et maintenant, c'est comme si les murs de la prison se rapprochaient de lui, lentement, lourdement, pour l'enserrer et l'écraser dans une douloureuse étreinte.

Les jours suivants, il se résigne plus ou moins à garder de son père un souvenir indulgent et il en éprouve comme une douceur bienfaisante. Ce père ne lui a pas montré le bon chemin. Mais au moins l'a-t-il protégé quand il a emprunté le mauvais.

En juin 2003, éclate une mutinerie à laquelle il se garde bien de participer. Les choses rentrent vite dans l'ordre mais Serge se voit transféré, comme les meneurs du soulèvement, au bloc U Haute sécurité de Lantin. Où l'on enferme les fortes têtes. La prison dans la prison. Il a droit à son escorte préférée, l'escadron spécial. Il a les mains et les pieds entravés, une cagoule sur la tête. Ils procèdent ainsi avec les superpourris qu'ils emmènent dans la Mercedes 500, comme Dutroux. Les déménagements de Serge, ça se passe souvent de cette façon : on le considère comme très dangereux. Le plus extravagant, c'est que huit mois plus tard, il sera libéré.

Libéré ! J'arrivais pas à y croire !

A Lantin, il se retrouve en isolement complet, privé de toute distraction, même de télé. D'abord, il ne comprend pas ce traitement de faveur mais la rumeur le renseigne bientôt. Après une mutinerie, on se hâte de transférer les meneurs. Les surveillants d'Arlon ont insidieusement ajouté son nom sur la liste. Leur manœuvre visait à se débarrasser de lui. La plupart des matons ne lui ont jamais pardonné d'avoir tiré sur leurs collègues et, surtout, ils craignent pour eux. Il est même arrivé à certains de déposer un préavis de grève pour obtenir son transfert ailleurs.

Après un mois, il revient au cellulaire normal. En résidence individuelle, c'est un privilège que lui ont valu ses évasions... De toute façon, quand j'arrivais dans une prison et qu'on me conduisait à la cellule, j'annonçais la couleur :

– C'est seul, hein ?

– Non, c'est en duo, on n'a pas de place pour l'instant.

– Alors, je vais au cachot !

– Mais, monsieur Thiry...

– Je vais au cachot.

– D'accord.

Souvent, après ma nuit au cachot, le directeur venait me dire :

– On va essayer de vous trouver une cellule.

– Très bien, j'attends ici.

Je préférais ça que commencer à faire mes besoins devant l'autre dans un vase hygiénique, la promiscuité, moi, c'est pas mon truc. En fait, la solitude, j'avais commencé à la maîtriser, je me réfugiais dans mes rêves. Moi, je peux rester sur une chaise toute une journée, seul dans une pièce vide, aucun problème avec ça...

La complaisance du directeur de Lantin en dit long sur le comportement ambivalent des autorités pénitentiaires à l'égard de Serge, fait de méfiance et d'attention compréhensive, souvent débonnaire, affectueuse presque. Tout comme cette réflexion, pour le moins ambiguë, qui ne plaît qu'à moitié à Serge :

– Monsieur Thiry, je ne vous ferai jamais confiance et je ne vous tournerai jamais le dos.

– Vous pouvez, monsieur le directeur, je n'agis pas dans le dos des gens. Toujours en face !

Finalement, ce sont les directeurs qui ont le mieux percé à jour sa candeur foncière, sa bonhomie intrinsèque, enfouie dès son jeune âge dans l'avalanche de ses conneries, camouflée sous ses allures de matamore.

En septembre 2003, Serge entame les études les plus sérieuses de sa vie : les 360 heures de cours du module de préparation à la réinsertion socioprofessionnelle.

En décembre, il comparaît devant la Commission de libération, précédé par le funeste rapport psychosocial. Il en conteste les conclusions, épaulé par son avocat, et demande une contre-expertise. Il a bétonné son programme de reclassement : il prendra tout de suite un emploi de chauffeur-livreur et commencera un programme de suivi psychologique au centre de santé de Jolimont. Et voilà que le directeur d'Arlon – c'est dans sa prison que le rapport a été rédigé – jette tout son crédit dans le bon plateau de la balance. Il remet lui aussi le rapport en cause puis émet de solides restrictions quant au climat qui a entouré la démarche d'expertise psychosociale. Tant de pages, déplore-t-il, pour décréter que monsieur Thiry ne doit pas sortir, alors qu'il vit, il faut bien le reconnaître, une détention spéciale. Sa peine pour affaires de vol a été longue et nombreux

les mauvais traitements qu'on lui a infligés pour le punir de ses évasions, l'exemple le plus récent est sa prétendue responsabilité dans la mutinerie d'Arlon. Alors qu'il n'a rien à voir, précise le directeur, avec ce mouvement de mauvaise humeur. Il l'a suivi ? C'est normal, si tous les détenus restaient au préau, il n'allait pas rentrer pour se faire mal voir de tous ! Monsieur Thiry n'a d'ailleurs cessé de s'amender ces derniers temps, poursuit-il, il est regrettable que ce ne soit mentionné nulle part.

Un vrai réconfort pour Serge. Cet homme sagace l'a bien jaugé, il a perçu l'authenticité de son changement de conduite. Maître Collette à son tour tire à boulets rouges sur le rapport : on dirait une thèse d'étudiante qui en fait des tonnes pour avoir son diplôme. Il partage l'avis de son client : après tout, cette examinatrice, on lui avait simplement demandé de faire une étude psychologique, pas de se livrer à des conjectures personnelles !

Serge renchérit : les pys qui évaluent les détenus en vue de leur libération appartiennent au personnel pénitentiaire, ce n'est pas sain. Ils sont influencés par les ragots qui circulent dans la prison.

Soucieuse de clarté et d'objectivité, la commission de libération conditionnelle reporte à deux mois la décision concernant Serge et désigne un psychologue extérieur pour procéder à un nouvel examen de personnalité.

Le psy nouveau venu respire la bonhomie. Après sa troisième entrevue avec Serge, il lui déclare tout net :

– Ça ne sert à rien qu'on se voie davantage, monsieur Thiry. Je vais déposer mon rapport. Pour moi, rien ne s'oppose à votre mise en liberté.

Le deuxième bilan psychologique sera sans aucun doute différent du premier mais le comportement de Serge y est pour beaucoup : il s'est senti mieux compris et respecté.

Selon toute vraisemblance, ce Noël à Lantin est le dernier qu'il passe en prison, mais il n'est sûr de rien. L'ultime cliché des années de taule le montre parmi sa « famille » de l'époque. Devant l'autel de la chapelle, à côté de la crèche, la chorale des détenus en uniforme

entoure le jeune directeur en costard cravate, qui les observe avec une expression satisfaite. Assis au premier rang, le prêtre au sourire espiègle et Anne-Marie. Un détenu, accroupi derrière eux, leur entoure les épaules, à la manière d'un copain protecteur. Le groupe compte quelques vieux, beaucoup de jeunes. En ce moment fugitif où quelqu'un s'intéresse à eux pour les photographier, ils prennent l'air gai et détendu.

En février 2004, Serge comparait à nouveau devant la Commission. La conclusion de l'entretien ranime ses espoirs :

– Monsieur Thiry, nous étudions votre demande de libération d'un œil favorable. Vous serez très prochainement averti de notre décision.

Quelques jours plus tard, il est appelé au greffe, avec plusieurs autres détenus. Ils sortent du cellulaire et vont patienter dans une petite salle d'attente près de l'infirmierie. Leur cœur bondit quand l'employé arrive avec ses feuilles :

– Dupont ?

– Oui.

– Refusé. Vous êtes reporté à six mois.

Le mec s'effondre.

L'appel continue. Les uns exultent, les autres se décomposent... Je me souviens, je suis passé le dernier parce que j'étais pas pressé d'entendre me dire que c'était refusé. Tout le monde est passé, y avait plus personne dans la salle, c'était mon tour :

– Voilà, je vous écoute. Mon nom, c'est Thiry.

– Monsieur Thiry, la Commission a décidé de... vous libérer.

J'étais sonné. J'ai eu un truc, là, comme un spasme. J'ai essayé de me contrôler, pour ne pas pleurer parce que je voulais pas pleurer devant eux. Je me disais, attends, c'est un rêve, ça ! Il me reste dix ans de prison, y ne veulent pas me donner de congés, y parlent de me mettre à la disposition du gouvernement, y disent que ma seule règle est le dérèglement, on ne peut plus rien faire avec moi, et le premier rapport me déclare pratiquement irrécupérable ! J'arrivais plus à parler. J'y croyais pas. Moi, j'avais pensé, dans le meilleur

des cas, si le rapport est bon, y vont commencer à me donner des congés pour me préparer à sortir mais là... j'étais libéré ! Je voulais pas partager ma joie avec eux, en rentrant dans ma cellule, devant le bureau de l'assistante sociale, j'étais pas convoqué, j'ai frappé, j'ai crié : « Hé, je suis libéré ! » et hop, je suis parti. J'avais pas vraiment été soutenu, faut dire qu'avec ma grande gueule, j'ai payé cher. J'ai payé le prix. J'étais le plus heureux des hommes de retrouver cette liberté que j'avais mis tant d'énergie à foutre en l'air...

Une semaine à attendre, et il sortira prématurément à l'air libre.

Je ne reconnaissais rien, tout avait changé !

C'est la semaine la plus éprouvante de ses années de détention. Il marine dans l'angoisse et l'incertitude. D'accord, on lui a dit qu'il allait être libéré mais... on ne sait jamais quel tour pendable on peut encore lui jouer. Il reste un tas de formalités à remplir et, si près du mirage, il craint qu'il s'évapore.

Le matin du 16 février 2004, une petite phrase résonne dans sa tête et le réveille à l'aube : « C'est aujourd'hui. » Il commence par s'énerver sur le gardien, qui ne veut pas lui trouver un chariot pour transporter ses caisses... J'avais prévu de donner toutes mes affaires à des amis détenus parce que souvent c'est comme ça que ça se passe, ton héritage, tu le laisses aux autres, tu ressorts juste avec tes papiers, ton courrier, tes photos. Les matons, y n'ont pas voulu, y m'ont emmerdé jusqu'au dernier jour...

Il doit bien se l'avouer : il a peur aussi. Cette sortie ne ressemble à aucune des précédentes. Les autres fois, il avait toujours l'impression de faire l'école buissonnière. Il pressentait confusément que tôt ou tard, il reviendrait en prison. Son envie d'assumer une quelconque responsabilité n'avait jamais rien d'authentique et il se contentait de solutions de fortune pour vivoter au jour le jour. Ceux qui voulaient bien de lui assuraient son quotidien pendant que la came, l'alcool et l'adrénaline l'aidaient à prendre son pied.

Aujourd'hui, la donne a changé. Il sait qu'il quitte la prison pour toujours, c'est une promesse qu'il s'est faite, à laquelle il ne sera plus question de faillir. Pour cela, il n'y a qu'une solution : marcher

droit. Plus droit que les autres, ceux qui n'ont jamais connu le mitard. La route s'annonce périlleuse. Hors des murs, son existence n'a jamais été qu'une contrefaçon de celle du citoyen respectable. Il n'entretenait avec l'argent, l'amour, l'amitié, le travail, que des rapports factices. Une fausse identité, de faux complices, de fausses extases. Il jouait à être adulte. Et le retour en taule sonnait la fin de la récréation. Nulle part, ni dedans ni dehors, il n'a appris les règles simples d'une vie probe et ordonnée.

Il lui faudra tout inventer. Jusqu'à sa propre personne Remonter le fleuve à contrecourant. Les autres comprendront-ils son ignorance, sa maladresse, ses hésitations ? Tant pis, il se démerdera.

C'est ce qu'il se répète tout au long de cette errance en voiture qui finit par les amener devant la maison de Jessica. Une maison de maître qu'elle a louée dès qu'elle a quitté son mari et la superbe villa avec piscine qu'ils habitaient dans le Brabant wallon.

Serge a l'estomac noué, les mains moites. Il a toujours vécu seul. Du jour au lendemain, il va se retrouver avec une compagne et trois adolescents, dans une maison inconnue. Génial et terrifiant. La demeure est déserte quand ils y pénètrent. Il observe plus attentivement cet endroit où il va vivre. L'ensemble est sobre et confortable, dans des couleurs claires, avec des dessins d'enfants sur les murs. Quelque chose se dénoue dans sa poitrine, il respire. Déjà Jessica s'active dans la cuisine.

– Tu as faim ?

Il jette un coup d'œil à sa montre. Dix-sept heures trente. C'est à cette heure-ci qu'il mangeait, en prison.

– Non, je préfère attendre un peu. Je peux allumer la télé ?

– Bien sûr, claironne-t-elle pour couvrir le bruit de la hotte.

Il s'installe dans le canapé en cuir beige, s'empare de la télécommande. Zappe fébrilement pendant cinq minutes. Un réflexe, c'est ainsi qu'il procédait dans sa cage, avant de fixer son choix sur un programme.

Soudain, des éclats de voix dans l'entrée. Les enfants rentrent. Un même sourire éclaire le visage des deux plus jeunes, ils s'avancent

vers Serge, qui regarde un reportage sur la solidité des carcasses de voitures. Ils s'arrêtent, un peu embarrassés, tout comme lui. Jessica surgit pour faire les présentations. L'aînée, Marlène, arrive sur la pointe des pieds, elle affiche un air distant et mystérieux pour saluer Serge avant de se retirer dans sa chambre.

Le quotidien ne prendra guère de temps pour faire perdre aux amants leur candeur, il commence dès ce soir-là son œuvre de démolition. Au souper, Jessica déploie des efforts touchants pour éviter à Serge toute évocation du passé. La conversation roule sur les bagnoles, dans le prolongement de l'émission télévisée, et la science de Serge en la matière éblouit le jeune fils. Puis Jessica s'excuse, elle va donner ses cours de piano. Serge se retrouve au salon, avec ces trois étrangers à qui il ne sait pas trop quoi dire. Bon Dieu, qu'il se sent mal à l'aise.

Tard dans la nuit, allongé près de Jessica dans un grand lit aux draps soyeux, enveloppé de l'odeur envoûtante et fraîche d'il ne sait quelle huile essentielle dont elle parfume la chambre, Serge veille, incapable de dormir. Il reste des heures à retourner dans sa tête la foule de questions auxquelles il n'a pas encore trouvé de réponse.

Le lever du jour chasse l'inquiétude. Jessica au travail, les enfants à l'école, Serge sort se promener dans la petite ville de Braine-l'Alleud, de son pas encore mal assuré d'homme libre de ses mouvements. Dans une avenue bordée d'arbres, il s'attarde devant l'un d'eux, qu'il contemple inlassablement. Les gens s'interrogent en voyant ce type de cinquante piges rester béat d'admiration devant un platane. Ils ignorent que depuis longtemps, il n'appréhende plus les beautés de la création que par écran interposé. Il n'y a pas d'arbres en prison, il n'y a pas de fleurs. Il se gave à présent de leur spectacle.

Ce qui le surprend, c'est cette curieuse sensation de décalage. Comme si, venu du passé, il atterrissait dans une autre époque. Il pense aux personnages qu'incarnent Clavier et Reno dans « Les visiteurs ». Il éprouve le même désespoir. Tout a changé à son insu, les décors comme les gens. Les filles, surtout. Il les regarde à

la manière des adolescents, avec la vague idée de les mater. Et voilà que l'une d'elles lui cède sa place dans le bus ! Il est consterné.

Cette impression perdure les jours suivants. Les dernières trouvailles de la technologie le déroutent. Jessica l'emmène dans une boutique où l'on vend des portables et lui en offre un. Puis, comme ses élèves l'attendent, elle quitte le magasin avant que le vendeur ait terminé ses explications.

– Ça ira pour rentrer ? Tu retrouveras le chemin de la maison ?

– T'en fais pas, je me débrouille.

Il crâne devant Jessica mais, en ville, il s'égare. Il n'arrive pas à manipuler correctement son téléphone, se sent perdu. Il se réfugie chez des Turcs qui vendent des pittas, ils lui expliquent comment procéder et il appelle Marlène, qui vient le récupérer.

Pareils incidents se multiplient, les premiers temps. Il lui semble perdre sa maîtrise des choses, et bientôt des êtres. C'est ce qu'il ressent pendant ce trajet en train vers Bruxelles, où ils vont acheter des vêtements avec Jessica. Elle se penche vers lui avec tendresse et il ressent soudain en lui un vide immense. Cette intimité le paralyse. Il voudrait lui faire plaisir, lui caresser les cheveux, lui effleurer les lèvres, étendre le bras pour lui entourer les épaules. Impossible, il est pétrifié. Jamais il ne pourra donner tout ce qu'on lui demande ! Il va s'essouffler, ça ne va pas marcher. Mais il n'en dit rien à Jessica. Elle lui a donné un an pour la rendre heureuse.

Deux semaines après sa sortie, des jeunes de Louvain-la-Neuve avec qui il est resté en contact l'invitent à la marche des Rameaux pour la visite de l'évêque. Il saisit l'occasion et tient sa promesse : il demande la parole et remercie tous ceux qui avaient chanté pour les détenus dans la cour de la prison de Nivelles.

Jessica l'entraîne ensuite pour une escapade d'une semaine en amoureux. Ils louent un chalet dans les Fagnes, au cœur de la neige. Un soir, elle se met à pleurer. Elle attendait un homme aimant, câlin et Serge se montre si distant, si lointain... Tant d'années de solitude, comment tu veux te transformer tout à coup en prince charmant ? Quand je l'entendais monter le soir dans notre chambre, j'aurais

voulu me retrouver seul. Parce que je ne me sentais pas capable de lui donner ce qu'elle désirait...

*Je ne sais pas cajoler : j'ai vécu seul
et j'ai pas appris.*

Il veut trouver du travail, très vite. Tout recommencer, même se réinscrire comme demandeur d'emploi. Partout on lui demande un certificat de bonnes vie et mœurs. Ça, c'est difficile. Il s'impatiente :

– Ecoutez, faut me remettre en prison ! Pourquoi m'a-t-on libéré ?

Il demande des attestations à l'administration pénitentiaire et c'est là qu'il totalise pour la première fois ses années de prison. Il compte et recompte, ébahi. Quarante ans de condamnation, vingt-sept ans de cellule effectifs depuis le premier jour de prison en tant qu'adulte. Normal, se dit-il, que les employeurs soient impressionnés. Il frappe à mille et une portes mais son passé oblitère toutes ses chances.

Un jour, dans une agence d'intérim, il est pris d'une lassitude mêlée de révolte. Il capte le regard compatissant de l'employée assise en face de lui :

– J'en ai marre, vous savez. Je ne peux plus voler, je ne peux plus travailler. Comment je dois vivre ? Je vais rester assis ici, jusqu'à ce qu'on me procure du travail.

Il a l'air résolu. La dame s'empare du téléphone, forme un numéro et s'adresse à un interlocuteur inconnu pour lui recommander un candidat de bonne volonté. Serge n'en croit pas ses oreilles. Elle raccroche et lui recommande, sur le même ton d'assurance que le sien :

– Bon, je vais vous faire confiance. Mais je vous préviens : pas question que mon client se plaigne de la moindre faille ! Je vous envoie en mission au Holiday Inn de Diegem, comme plongeur.

Mission dans laquelle il se lance à corps perdu. Rien ne le rebute, il s'attaque aux basses besognes, poubelles, chiottes et tutti quanti. Comme autrefois au restaurant de l'Industrie, quand il venait de quitter l'école. A diverses reprises, son employeur le réclame à l'agence, de préférence à tout autre.

Malgré cette charge de boulot harassante, tout se passerait donc plutôt bien, si l'atmosphère à la maison ne s'électrisait de jour en jour. Avec Marlène, qui vit en permanence chez sa mère, Serge marche sur des œufs. Les sentiments de la jeune fille à son égard n'ont pas faibli. Une réflexion lui échappe, un soir à table :

– C'est un homme comme Serge que je veux !

Comme elle éclate en sanglots, Jessica demeure longtemps déconcertée. Surtout que l'engouement amoureux de Marlène, voué à l'échec, se mue bientôt en agressivité. Serge reste le plus longtemps possible au travail. Heureusement, avec les deux plus jeunes, qui vivent à la maison une semaine sur deux, l'entente est harmonieuse. Il leur donne même de l'argent de poche, qu'il prélève sur son salaire. Mais ils comprennent aussi tout le parti qu'ils peuvent tirer de la nouvelle situation. L'homme que leur mère a la faiblesse d'accueillir chez elle est un étranger peu recommandable. Qu'il ne s'avise donc pas de leur faire une remarque sur leurs vêtements qui traînent partout, leur comportement de goujats ou leurs défaillances scolaires. Ce que disent les enfants d'une famille recomposée à leur père de substitution – T'as rien à me dire, t'es pas mon vrai père – ceux de Jessica se sentent autorisés à le servir au centuple à un ex-détenu, et ils ne s'en privent pas.

Peu à peu, Serge devient l'étranger qu'on tolère mais dont on attend qu'il prenne lui-même le parti de s'en aller. Marlène lui a déjà posé la question :

– Tu la quittes quand, cette maison ?

Perpétuellement contraint, souvent blessé, Serge se retranche dans une position de repli discrète mais ennuyeuse et culpabilisante pour Jessica. Entre Serge et les enfants, elle a perdu sa belle assurance. Tous deux s'irritent de leur impuissance à recréer leur connivence amoureuse des débuts. Leur relation se délite en un temps record.

Ils s'épuisent pendant une année entière à ce combat perdu d'avance. A bout de ressources et de joie de vivre, ils envisagent de vivre séparément tout en poursuivant leur relation. Ce qu'ils auraient dû faire dès le départ... J'avais besoin de mon espace à moi. On voyait que notre couple, c'était pas ce qu'on s'était imaginé. Pendant trois ans, on a été amoureux le temps d'une heure et demie de parloir hebdomadaire et ça se passait amoureusement bien, on était collés l'un à l'autre parce que j'avais besoin de cette tendresse. Et puis dehors, j'sais pas, y a eu comme une cassure dans mon cœur, dans ma tête, dans mon âme. Je suis amoureux par moments. Prendre la main, tout ça, c'est pas trop mon genre. J'ai jamais connu ça, moi. Toute ma personnalité, tout ce qui fait moi a été formaté en prison, c'est là que je suis devenu un homme, entré tôt et sorti tard. Une copine m'a dit, un jour que j'avais pris mon fils cadet pour aller promener dans les bois et qu'il venait en courant vers moi, elle m'a dit, je suis étonnée, les parents d'habitude, ils tendent les bras, toi, tu ne l'as pas fait. C'est vrai que j'ai pas souvent les bonnes réactions, sur le moment, ça ne vient pas...

Jessica et Serge hésitent encore à se séparer. Les circonstances vont trancher pour eux. Un ami de la famille, qui a fait des études de philo, vient dîner à la maison. Serge, fatigué de sa journée de plonge à Bruxelles, goûte le plaisir de s'immiscer dans une conversation de personnes érudites. Lui, l'écolier délaissé, témoigne d'un réel intérêt pour les choses de l'esprit. C'est en prison qu'il a forgé sa culture. Une culture qu'il a parfois mal digérée, à bouffer au hasard des pages et des pages de bouquins savants, c'est pourquoi il est toujours heureux de rencontrer une personne de référence :

– Tiens, toi qui as fait des études universitaires et qui es prof de philo, tu peux me parler un peu du mythe de Lilith ?

– Qui c'est, Lilith ?

– Tu connais pas ? fait Serge sincèrement étonné.

Marlène se lève et l'apostrophe :

– Toi, ferme ta gueule, tu ferais mieux de quitter la maison !

Il s'avance vers elle, incrédule :

– Répète un peu ce que tu viens de me dire !

Affolé, le jeune frère s'interpose, Serge le repousse. Jessica tempête :

– Tu viens de toucher à mes enfants, c'est fini ! Je te reconduis, rends-moi les clefs !

Elle le ramène à Cuesmes, chez sa jeune sœur Aline. Un vilain moment, dont il fera une chanson.

Un soir, celle que j'aimais

M'a déposé sur un trottoir

Comme on abandonne un paquet dont on n'a plus besoin

Un encombrant

En pleine nuit

En cachette

Sans un regard

Une guitare, une bouteille d'alcool

Pour seul langage, seul bagage

Le cœur gros

Comme un égout qui déborde

L'amour efface

L'amour une farce

L'amour trépasse

Il regrette sa hâte : il aurait dû réapprendre à vivre seul, retrouver ses marques dans la vie sociale, avant de se ruer tête baissée dans une vie conjugale à laquelle rien ni personne ne l'avait préparé... On a commis tous les deux une erreur, l'erreur fatale des détenus quand ils sortent. On n'aurait jamais dû vivre ensemble tout de suite. D'ailleurs, si je devais donner un conseil à des couples qui se forment en prison, ce serait : ne commettez pas la même erreur,

ça finit parfois par un drame ! Attendez un peu, y faut que le mec, d'abord, récupère son indépendance...

Il souffre, c'est vrai, mais les abandons, ça le connaît depuis toujours, aussi loin que sa mémoire peut remonter. Sauf que cette fois, c'est un peu différent. Il a fait une découverte : il a rencontré des personnes qui appréciaient chez lui, sans feinte compassion, des qualités, des aptitudes sans relation avec sa vie de bandit. Ces gens n'ont pas songé un instant à le rejeter dans la grande décharge des ordures carcérales. Il s'en tiendra à sa décision. Trois décennies de taule, et on s'arrête là, il veut terminer ses jours extra-muros. D'ailleurs, il a une idée en tête, depuis quelque temps : se rendre utile autour de lui, il sent que sa conscience en a besoin, il a tellement emmerdé les autres qu'il a envie de se racheter un peu. De quelle façon, ça reste pour lui une énigme. Mais l'intention est là, et elle va s'obstiner.

*J'ai eu de la chance :
j'ai fait de bonnes rencontres.*

Voilà où il en est, en quittant Jessica. A la fois résolu et incertain. Son premier réflexe est de retourner dans le Borinage. Il ne connaît personne ailleurs. A la gare du Midi, il croise Olivier, un jeune gars qu'il a rencontré à Braine-l'Alleud, lors d'une réunion sur le thème de la prison où Christine l'avait invité à témoigner. Il avait sympathisé avec tout le monde. Il ne sait pas grand-chose d'Olivier, sinon qu'il est cadre supérieur dans une banque.

Quand Serge lui raconte que c'est fini avec Jessica, Olivier est atterré, il compatit avec sincérité. Une demi-heure plus tard, il appelle Serge, déjà installé dans le train :

– Laurence et moi, on a une proposition à te faire : avant la naissance du bébé, on a une chambre libre dans l'appartement. Tu pourrais t'y installer. Le temps de te retourner.

– C'est vrai, je peux venir ?

– Ce soir, si tu veux.

Serge décide de ne plus jamais croire au hasard. Il vit un mois chez le couple et, à l'approche de la naissance, décide de louer un appartement à Uccle, près de son travail. Olivier lui prête l'argent de la caution, il le remboursera dès que possible.

Il poursuit son boulot de plongeur un peu partout, au Holiday Inn, au Carrefour de l'Europe en face de la gare centrale, à l'hôtel Atlanta boulevard Adolphe Max. Il preste dix à quatorze heures par jour, à

6,50 euros l'heure. Il veut réunir assez d'argent pour revenir à Braine, où il a commencé à faire son nid. Rien au monde ne le détournerait de son but. Même s'il est parfois crevé au point de dormir debout, il est résolu à aller de l'avant et ne néglige aucune occasion de progresser. Il suit le stage organisé par Avanti, une association à l'écoute des anciens détenus, surtout les cours sur la confection des djembés cubains. Avec d'autres participants, il constitue un petit groupe qui se produit çà et là à Bruxelles, lors d'évènements à caractère social.

Christine, l'aumônière de Nivelles, suit de loin son parcours. Elle sait qu'il a accompagné la chorale de Lillois, que dirigeait Jessica. La sienne, à Braine, serait ravie d'accueillir un guitariste. Elle invite Serge, qui accepte bien volontiers. Il fait plus ample connaissance avec Christine, apprend qu'elle est criminologue et assistante sociale, constate qu'elle s'implique beaucoup dans la vie de la paroisse. Elle lui présente les autres membres de son comité, dont Luc, un avocat tétraplégique fort jovial.

Par un flamboyant dimanche d'automne, Serge se promène avec ses nouveaux amis dans les forêts luxembourgeoises. Luc s'est installé pour la circonstance dans un étrange véhicule appelé joëlette. Ce fauteuil sur une roue, muni d'un brancard avant et d'un brancard arrière, permet aux personnes à mobilité réduite d'accéder à des sites improbables comme des sentiers de haute montagne, sous la houlette de deux porteurs. Serge s'installe à l'avant, Christine à l'arrière, et c'est un bonheur pour tous les trois. Serge ne se doute pas que ce curieux engin va bientôt devenir l'instrument de sa véritable émancipation.

Ils renouvellent plusieurs fois l'expérience. Conçoivent le projet de réunir, autour de la joëlette, des ex-détenus, des personnes lourdement handicapées et des accompagnateurs désireux de partager l'aventure, isolés affectifs ou amateurs de marche. Une petite communauté se forme, ils sont bientôt une quinzaine. Ils prennent contact avec Handi-Rando, une association namuroise qui organise des randonnées avec joëlettes. Un formateur vient les initier dans la forêt de Soignes. Cette nouvelle activité exige une bonne condition

physique, mais Serge a toujours fait en sorte de pouvoir compter sur son corps, courir, grimper, soulever des poids. Tirer la joëlette le stimule, surtout dans les montées où l'effort est plus intense.

Pendant un bref séjour du groupe en Forêt Noire, il se livre au plaisir de s'immerger dans la nature sans la contrainte de devoir s'y cacher. Il hésite néanmoins, avant de se glisser dans l'eau tiède d'un lac, à l'idée de se mettre en maillot et d'exhiber ses tatouages et sa peau blanche qui a si peu connu le soleil.

Il voit sa vie prendre un tournant imprévu. Ce déploiement d'énergie apaise son corps et réchauffe son cœur. Même si le bonheur n'est pas toujours dans le pré. A tort ou à raison, il a souvent l'impression de rester, aux yeux de Christine et de Luc, le mec à sauver, le cas social. Il participe à la fondation de la nouvelle asbl « Les chemins de traverse » mais il lui semble qu'on ne lui confie aucune vraie responsabilité, qu'il est juste là pour tirer la joëlette. Lui, un meneur dans l'âme, suit et exécute. Ça ira un an ou deux, se dit-il, pas davantage.

En juin 2007, le groupe hisse la joëlette de Luc à la conquête de quelques sommets pyrénéens. Ils cheminent dans la chaleur et le soleil, s'abreuvent à l'eau pure des torrents comme à celle de leur solidarité. Serge commence à croire qu'il a choisi la bonne route. Il apprend la générosité sans calcul et elle lui paraît convenir à son véritable tempérament.

Sur les sentiers des Pyrénées, il repère Suzanne, une femme au corps musclé de sportive, aux traits réguliers empreints de bienveillance. Elle a vécu, comme lui, des épreuves douloureuses, bien que d'une autre nature. Le film de cette randonnée la montre attentive aux autres membres du groupe, aidant les moins valides à ne pas glisser sur les pierres du torrent, leur offrant son bras durant la marche et massant le soir les dos courbaturés. Serge, fort à l'aise aux commandes de la joëlette, lui sourit sous son panama blanc.

Suzanne s'amuse des incartades de cet homme qu'elle trouve fantaisiste et chevaleresque, même si son comportement singulier la déroute parfois. Il respecte les autres mais ne supporte pas qu'on

lui adresse des propos désobligeants. Il réplique alors dans un vocabulaire pittoresque. Luc, qui n'a pas un caractère facile, en fait les frais. Au pied d'une grimpette, il s'est exclamé :

– Si on n'essuie pas mes lunettes, ça ne sert à rien de monter, je ne verrai rien !

Serge a acquis, en prison, de bonnes techniques de résistance verbale. Il s'arrête net et se retourne :

– Dis, mon pote, pour qui tu te prends, tu crois qu'on ne monte que pour toi ? Que tu peux parler comme tu veux parce que tu es dans un fauteuil ? Si tu continues à râler, moi je ne tire plus, c'est fini !

Quand Luc, un peu plus tard, appellera un autre ex-détenu « Machin », celui-ci ripostera avec la même vigueur :

– Hé, tu te prends pour un prince, toi, à me parler comme ça ? J'ai un prénom, comme tout le monde ici ! Si tu l'as oublié, demande-le-moi !

Après ces affrontements, Serge est un peu déconfit. Il s'isole des autres pendant la balade. Mais quand il aperçoit un névé, en contrebas du sentier, il s'échappe et court comme un fou pour aller dessiner dans la neige, à l'aide de cailloux, un cœur immense... On le voyait de loin, il était grand. C'est un message que j'essayais de lancer à tout le monde : ça me fait du mal ce qui vient de se passer mais je sais pas comment le dire. Suzanne a pris le cœur en photo. Elle dit que c'est à ce moment-là qu'elle a vraiment flashé sur moi...

Ce genre d'incident se reproduit et l'éloigne des autres accompagnateurs. Il ne fait rien pour y remédier, il a du mal à trouver sa place parmi ces gens qui se connaissent entre eux, qui font partie de la même paroisse. Et puis, on disparaît facilement du groupe quand on sort de prison. Il constate que, sur le site Internet de l'association, on ne le désigne même pas par son nom, il est simplement « l'ex-détenu ». Sur les fascicules distribués avant les séances de témoignage, seuls figurent les noms de Christine et de Luc. Jamais le sien et ça l'afflige. Il est le chanteur, le beau parleur sans identité. Anonyme. Même en prison, il avait un matricule. Il

s'aperçoit avec une certaine amertume que sa réintégration parmi les honnêtes gens ne sera jamais chose facile.

Sur le plan financier, il s'en tire plutôt bien. Il a demandé une guidance budgétaire au CPAS. Il leur envoie son traitement pour qu'ils paient les factures et lui, garde les extras. Ainsi, il est sûr de ne pas faire de bêtises. Fin 2007, il travaille à Braine-l'Alleud, où il est revenu habiter. Il passe une douzaine d'heures par jour à la Brasserie de l'Alliance. Le plongeur, au resto, c'est le dernier parti. Il fait la plonge depuis 2004, il commence à en avoir assez. La bière et la coke après le service, il n'en veut plus. Et puis, quand on l'invite çà et là à venir parler de son vécu, cet horaire contraignant l'oblige souvent à refuser.

Afin qu'il retrouve ses droits au chômage, le CPAS lui propose, pour deux ans, un contrat d'animateur au Village n°1 Reine Fabiola, près de Braine-l'Alleud. Une aubaine, un pur régal. Le directeur s'en remet à lui : sans expérience, sans diplôme, il organise ses propres ateliers. Ces jeunes joyeusement désinhibés – handicapés moteurs, trisomiques, autistes – se prêtent à toutes les réjouissances et à toutes les formes d'expression. Serge les initie à la pétanque, au chant, à la danse, au djembé, se défoule et se libère avec eux. Il fait fi de tous les obstacles. On manque de moyens pour l'achat du matériel ? Qu'à cela ne tienne, il le fabrique avec les moyens du bord. Il forme, c'est devenu sa marotte, un ensemble musical qu'il dirige avec ardeur. Grimés, masqués, ses élèves chantent derrière leur micro, leur regard confiant tourné vers lui, ils tapent sur de grosses poubelles renversées avec un bâton prolongé par une balle de ping-pong. Sous la houlette de leur animateur, ils donnent de petits concerts. Au Village, ils passent dans les divers ateliers :

– On est venu vous donner dix minutes de bonheur !

Serge se dépense sans compter pour ses protégés... Je me sens bien parmi eux. Je suis différent, comme eux... Ils s'attachent à lui et des collègues le mettent en garde :

– Prends tes distances, Serge !

– Comment ça, mes distances ? Quand quelqu'un m'ouvre les bras, je suis dedans, moi !

Dans les caves du bâtiment, il fait une découverte : des joëlettes, vouées à l'oubli ! Il les exhume, les brique, les fait réparer à l'atelier garage. Comme les autres éducateurs ne manifestent aucun enthousiasme – c'est dur, Serge, de tirer ça ! – il n'hésite pas :

– Je vais faire mon équipe avec les résidents, je n'ai plus besoin de vous.

Il emmène ses ouailles dans tous les recoins de la nature environnante, c'est à ça qu'elle sert la joëlette, pas à trimbaler les gens sur le macadam, on a le fauteuil roulant pour ça ! Gagnés par son entrain, de jeunes handicapés mentaux se transforment en conducteurs de joëlette avertis. Quelquefois, des étudiants et des délinquants de l'IPPJ de Braine s'ajoutent à l'expédition et font ainsi connaissance avec le monde du handicap.

Il est infatigable. Hélas, ses vieux réflexes de braqueur resurgissent sans crier gare pour lui mettre des bâtons dans les roues. Un soir où ses protégés donnent un spectacle et se voient refuser une bière quand tout le monde y a droit, il enfreint d'autorité le règlement et force le frigo au nez et à la barbe du directeur. Son insolence lui vaudra de terminer son contrat dans un bureau du CPAS. Sanction dont il s'accommode sans peine... Ça, c'était dingue aussi ! J'avais un bureau avec un PC, un téléphone, Internet, je devais mettre à jour le répertoire des solidarités sur Braine. J'écrivais aux nouvelles associations, je les guidais. Comme un ministre, presque...

Mais il se lasse vite de rester assis :

– Vous auriez pas un truc plus physique ?

Il s'occupera des déménagements que nécessite l'installation des réfugiés dans les centres fermés.

Ses trisomiques ne l'oublient pas : quand il lui arrive de traverser le Village, ils l'ovationnent joyeusement.

*Qu'est-ce que j'allais en faire,
de tout ce passé cafouilleux ?*

Suzanne elle aussi a quitté les Chemins de traverse mais elle n'a pas oublié Serge. Elle l'invite à souper, ils bavardent.

– Tu me plais, lui dit Serge avec son art du raccourci.

Elle l'avertit, un peu confuse :

– J'ai eu un cancer du sein, je n'ai plus qu'un corps imparfait.

– Moi, je n'ai qu'une moitié d'âme, et je n'ai plus toute ma tête...

Où est le problème ?

Leur relation évolue d'abord timidement, dans une certaine harmonie, sous la forme d'une complicité dans le service aux autres. Aux côtés de Suzanne, Serge devient pilote de tandem à Cyclone A, un club bruxellois de cyclotourisme pour handicapés visuels. Dans la vaste maison de Suzanne, ils accueillent en vacances des enfants handicapés, orphelins ou malmenés. Serge les lave, les borde, les distrait, les promène, les fait rire, déverse sur eux toute la tendresse dont il n'a cessé d'éprouver le manque. Son père ne l'a jamais autorisé à s'asseoir sur ses genoux et il n'a même pas pu lui dire au revoir. Sa mère ne l'a jamais pris dans ses bras. Elle est toujours en vie mais, atteinte d'Alzheimer, elle ne le reconnaît plus. Sur elle aussi, il s'attendrit. Après le divorce, elle a cherché le bonheur dans une série de relations boiteuses, et elle n'a jamais récolté que des trahisons ou des coups.

Suzanne et Serge prennent le temps de s'approprier avant de se jeter tête baissée dans une vie de couple au quotidien. Chacun garde son logis car Serge éprouve le besoin vital d'avoir son repaire. Et il nourrit pour le sien un attachement presque affectueux. Dans cet appart, qu'il appelle tout ému « ma deuxième liberté », il dispose de ses instruments de musique, quatre guitares, toutes sortes de tambours. Les partitions de musique qu'il laisse traîner sur le sol forment un tapis qu'il se complaît à regarder. De plus en plus souvent, il reçoit des journalistes attirés par son parcours atypique et houleux. Il les accueille par ces mots, dont il se délecte en les prononçant : « Bienvenue chez moi ! Ici, il n'y a pas de barreaux aux fenêtres et c'est moi qui ai la clef ! »

Peu à peu, il se met à considérer Suzanne comme sa référence et son soutien. Même s'il ne lui manifeste ses sentiments qu'à sa façon maladroite... Quand Suzanne regarde la télé avec moi, elle aimerait bien que je la prenne dans mes bras. Moi, ça va dix minutes, et après... Mais j'ai des gestes pour elle, j'aime bien lui offrir des fleurs, sortir avec elle, faire des concours sur Internet pour gagner des places de concert ou d'opéra. Je l'ai emmenée voir Aïda, j'avais jamais vu un opéra de ma vie ! En live, dans le parc du château de La Hulpe ! J'espère que je gagnerai des places pour aller voir Adamo. Toute notre jeunesse...

Cette tendre connivence ne ressemble à rien de ce qu'il a connu auparavant. Sa vie sentimentale n'a été qu'une succession d'impulsions aussi brusques qu'éphémères, dictées par sa soif d'affection. D'ailleurs, parmi ses tatouages, il a barré les initiales des filles. Les tatouages... Comme on ne pouvait pas disposer d'encre de Chine, on faisait brûler au-dessus d'une assiette des bouts de semelles de nos chaussures et on récupérait le noir de fumée avec une lame à raser, dans un petit capuchon, on mélangeait avec un peu de savon et ça faisait de l'encre noire. On assemblait trois aiguilles avec un fil, on trempait dans la mixture et on piquait. Indélébile. Une bougie, la mort avec une faux, un os, selon l'inspiration. Des motifs indiens d'Hare Krishna, faites l'amour pas la guerre. Les tatouages marquaient nos différences...

Il connaît auprès de Suzanne des moments d'insouciance joyeuse, où il déconne sans complexe et la fait rire aux larmes. En traversant un cimetière, il lui raconte les destinées de tous ces défunts inconnus à grand renfort d'anecdotes imaginaires. S'ils rencontrent sur leur chemin une maison abandonnée, il lui offre le récit des multiples aventures vécues par ses occupants. Il adore faire ça avec les enfants, dont l'intérêt pour ses fictions est inépuisable.

Mais la plupart du temps, rien à faire, c'est la prison qui s'empare de son esprit. Tapie dans les replis de son subconscient, elle malmène son caractère, influence son jugement aussi sûrement qu'elle forge l'intrigue de ses cauchemars. Son ombre rôde surtout la nuit. Elle glisse çà et là, dans son sommeil, des flashes qui augmentent très vite en nombre et en intensité. C'est une explosion d'images et de bruits – cris, ordres, pleurs – qui se déchaine dans sa tête, comme la pluie d'orage s'abat soudain sur un paysage dont elle dévaste l'ordonnance et la sérénité.

Même à la lumière du jour, les scènes de violence agressent sa mémoire et il tente de les éloigner ou d'en estomper les contours à l'aide d'un verre d'alcool ou d'un joint. Mais il boit et fume de moins en moins, à mesure que ses nouvelles activités lui imposent de garder la forme. Il doit se rendre à l'évidence : de près ou de loin, la prison reste son port d'attache, il gravite dans son orbite. En trente ans, il n'a pas eu d'autre maison.

Il y retourne d'ailleurs de temps à autre, se joint aux associations qui y créent des activités artistiques. A la prison d'Ittre, il anime un atelier de rap et de slam où les jeunes détenus apprennent à rédiger les textes de leurs chansons avant de se produire en public, à l'intérieur de la prison. Il se dit privilégié d'avoir fait de bonnes rencontres et il voudrait en faire profiter d'autres, il ressent cela comme une sorte de responsabilité. On le cite comme exemple de retour à la normalité. Des détenus, angoissés par leur proche comparution devant le TAP¹⁰ en vue de leur libération conditionnelle, réclament son aide et ses conseils, il va jusqu'à plaider leur cause auprès d'éventuels employeurs.

¹⁰ Tribunal d'Application des Peines

Pour garder le cap et ne pas faillir à ses résolutions, il doit rester vigilant en permanence, combattre les réflexes acquis en prison. Eviter de répliquer à la moindre attaque. Mais son stoïcisme a des limites. Un soir d'été qu'il traverse le parc près de chez lui, un paumé en loques l'arrête :

– Donne-moi vingt cents.

Serge s'exécute. Aussitôt un autre, baraqué, torse nu, s'approche :

– Donne-moi cinq euros !

– Eh, t'es fou, toi, je gagnais à peine sept euros l'heure à la plonge ! Tes cinq euros, viens les prendre dans ma poche seulement !

– Amène-toi derrière le kiosque !

– J'arrive, mec !

Serge le saisit par le cou et le frappe avec une pierre. La bande arrive sur lui, il prend la fuite et se réfugie dans un café tout proche. Le patron appelle la police, qui constate la présence, sur le trottoir, de dix vengeurs et de l'outragé dont l'arcade sourcilière pisse le sang. Pour une fois, Serge est traité avec les égards qu'on doit à la victime.

Il veut bien marcher droit mais pas question de faire profil bas. Tout de même ! A Braine, une petite bande circule. Ils tentent de l'exciter. Il ne les craint pas : il est capable de foncer dans le tas sans arme, il connaît les stratégies. Ils se mettent à le héler avec plus d'insistance, un matin qu'il traverse la voie ferrée, sa guitare sous le bras :

– Hé, pédé, joue-nous ta romance...

Il ramasse deux ou trois pierres et accourt vers eux :

– Qui c'est qui m'a traité de pédé, hein, qui ?

Silence. Il sait y faire.

Le plus éprouvant, c'est quand d'anciens potes le contactent – tu marches avec nous, on a un truc d'enfer ! Il se contente de les saluer, il ne peut quand même pas les ignorer mais il leur oppose à tous le même discours :

– Ne me mets pas en danger !

L'un d'eux pourtant lui procure une grosse émotion. Il dépose un sac chez Serge avant d'aller boire un verre avec lui. Au café, Serge

laisse son portable sur la table puis se rend aux toilettes, l'autre s'en empare et détaille. Serge avertit le frère du fuyard, qui vient récupérer le sac et y découvre l'argent qu'on vient de voler à sa sœur ! Le frère indigné rapplique le lendemain et les flics, alertés par la famille, lui tombent dessus juste au moment où il arrive chez Serge. Celui-ci garde son calme, explique qu'il n'est pour rien dans cette affaire, le coupable est ce camé qui disjoncte. Les policiers le croient, il l'a échappé belle. Le plus fort, c'est qu'en sortant de prison, l'autre lui reprochera de l'avoir balancé.

Il souffre d'hypertension, comment s'en étonner ? Voilà plus de cinq ans qu'il est sorti, et il a encore du mal à se persuader que la police ne le recherche pas. Que de fois, en rue, il a fait demi-tour après avoir croisé un passant qui l'avait dévisagé, que de fois il l'a suivi pour connaître ses intentions !

Il n'a pas encore réussi à se libérer de toute cette vase où son destin s'est embourbé. Il a besoin d'en parler beaucoup, de la cerner avec des mots, pour l'affronter et espérer s'en défaire plus facilement. Il est en train de vivre sa plus longue période de liberté. Chez le psychologue qu'il est obligé de consulter, il s'exprime à présent avec sincérité. Ses fragments de poèmes, ses chansons disent son besoin d'être identifié comme prisonnier au long cours et d'être apprécié, malgré cela, pour ce qu'il s'efforce de devenir.

Ecoutez le refrain sauvage

Que chante à la tombée du jour

Là-bas sur un lointain rivage

Un pauvre gars au cœur trop lourd.

Seulement, à force d'éplucher l'album de son passé, comment ne pas se muer en vieux radoteur, qui met à l'épreuve la patience de son entourage ? Il ne peut pourtant pas faire semblant que tout cela n'a jamais existé. Une certitude s'impose à lui peu à peu : son vécu de tôlard ne doit pas rester lettre morte. S'il le tait et l'enfouit, il n'aura servi à rien, sinon à lui laisser une sacrée dette envers ses semblables. Il faut l'exhumer de la bonne manière, et trouver un but à ses confessions... Mais lequel ?

Parler aux jeunes, c'est ma thérapie.

Un début de réponse surgit au printemps 2010. L'AMO¹¹ de Namur propose à différentes écoles de participer à une exposition réunissant des créations d'élèves autour du thème de l'emprisonnement. Les jeunes rassemblent, dans ce but, des documents et des témoignages, dont celui de Serge.

Il se rappelle qu'il a déjà rêvé de ça, à l'intérieur des murs : raconter son vécu à des jeunes. Il en avait parlé à un aumônier, qui lui avait dit :

– Ça m'intéresse. Quand tu sortiras, je te ferai signe.

Son premier auditoire se compose des élèves de quatrième professionnelle menuiserie du Centre Asty-Moulin. Ils travaillent à la reproduction, en bois, d'une cellule de prison qui doit figurer dans l'exposition. Pour eux comme pour Serge, cette rencontre est une révélation. Ils attendaient un fier-à-bras imbibé de haine, et les voilà devant cet aimable chanteur-compositeur qui les aborde avec humilité et leur déverse son tourment dans les premiers mots de sa chanson :

Moi, le salaud, l'enfant déchu,

Je ne pourrai jamais payer votre dû...

Il leur conte son histoire avec naturel et simplicité, comme s'il parlait à un copain et ils l'écoutent, fascinés. Ils l'assaillent de questions, auxquelles il répond avec franchise. Ses propos, il le perçoit nettement, bousculent leur représentation conventionnelle du détenu,

¹¹ Action en Milieu Ouvert

cette incarnation du mal pour qui le confort rudimentaire de sa cellule est encore un luxe. Déjà, l'exiguïté du cube qu'ils ont construit les a fait réfléchir mais quand Serge en décrit l'intérieur, ils sont effarés... Un rectangle de neuf mètres carrés, avec deux lits superposés sur la longueur, le troisième type dort par terre, tu dois l'enjamber si tu veux atteindre le WC juste derrière sa tête, côté fenêtre. Il s'installe dans cette position parce que la télé est suspendue du côté opposé. Une petite armoire, un réchaud, un évier, et on fait tout là-dedans, absolument tout. Tu peux tomber sur un pervers qui t'oblige à chier sous ses yeux, sur un fumeur qui t'intoxique sans vergogne, sur un accro des films de cul nocturnes. Cette proximité, c'est dégradant, on peut pas imaginer. La haine, jour après jour, s'empare de toi comme une coulée de boue. L'envie devient insurmontable, une envie que tu n'as encore jamais éprouvée, celle de flinguer ou d'étrangler le mec qui partage chaque instant de ta vie. A défaut de tuer, certains cogent. Quelquefois, l'histoire du trio finit par un viol, c'est le plus faible qui y passe. Mais ce genre de loisir passe inaperçu. Leur sexualité, ces mecs, ils l'emportent avec eux en prison, ils deviennent dingues quand ils ne peuvent pas l'assouvir. C'est aussi pour ça qu'on ferme les yeux sur la came ou l'alcool qui circule. Ça peut calmer le fauve. Le détenu qui se pète la gueule ou suce son joint, avachi devant la télé, devient à peu près inoffensif...

Le témoignage de Serge, reconnaissent les étudiants, ne leur donne pas envie de l'imiter : « Ca refroidit, ton histoire, ça dégoûte de la prison et de faire des bêtises. » C'est exactement ce qu'il cherche, il en pleurerait. Parmi eux, il se sent à l'aise, crédible et utile. Leur réceptivité est un cadeau, leur confiance à eux, jamais il ne serait capable de la trahir.

Quand ils l'applaudissent, il proteste :

– C'est moi qui vous applaudis. Vous êtes ma thérapie. Vous n'imaginez pas le bien que ça me fait de vous parler et comment je sors d'ici : gonflé à bloc, prêt à relever tous les défis !

Il leur parle de la résilience : il a lu les travaux de Boris Cyrulnik, dont il explique aux jeunes les principes de base.

– C'est quoi, m'sieur ?

– C'est quand tu peux rebondir après une grosse souffrance dans ta vie.

– La prison, par exemple ?

– Évidemment. Tu en sors souvent plus abîmé qu'avant. Je n'ai rien contre la prison mais elle ne remplit pas son rôle. Quand un type y entre, c'est qu'il a commis un délit. Il a fait des victimes et il doit entamer un travail sur lui-même. Il faut l'amener à y réfléchir, à trouver les moyens de réparer et de ne pas rechuter. Au lieu de ça, s'il est traité comme un chien, il devient lui-même une victime et sa révolte ne se nourrit plus que de ça ! Il oublie tout le reste. Quand il sort, à la moindre déception, il pète les plombs. Chaque fois que je sortais, j'avais envie d'une vie normale, mais j'y arrivais pas. Et les fréquentations que j'avais eues en prison ne m'avaient pas sanctifié. En prison, on doit être des durs. En fait, ça vous casse un homme. Drogue, violence et magouilles en tous genres sont les maîtres mots du milieu carcéral. C'est là-bas qu'on apprend le plus de combines illégales.

– Tu t'es senti traité comme un chien, toi ?

– Souvent, oui. Chez les paumés comme moi, je ressentais de l'admiration et chez les gardiens, du mépris : « Fais ceci, fais ça ! » Jamais la moindre politesse. Si je suis sorti de prison, c'est pas grâce à eux, ils m'ont mis la tête sous l'eau et quand ils pouvaient m'enfoncer à deux mains, ils l'ont fait. J'ai perdu des années dans la révolte et l'ennui. Et comme disait je ne sais plus qui, l'ennui est le pire des sables mouvants. Si j'ai retrouvé ma route, c'est grâce aux aumôniers. On les appelle aujourd'hui les conseillers moraux. La musique m'a rapproché d'eux et de tout ce qu'ils représentaient. J'ai de la chance, j'en connais pas beaucoup qui émergent vraiment. Je pense à un copain que j'ai connu dans mon premier centre de redressement. C'était un meneur comme moi, on se battait puis on s'est liés d'amitié. On avait le même tatouage. Il a monté son entreprise en sortant de taule et il est mort bêtement, écrasé par son Clark, qui s'est retourné à cause d'une fausse manœuvre. Je pense à

Gino, qui s'est rangé en vendant des casseroles Renaweare. Mais ils sont rares, ceux qui retrouvent le bon chemin. Beaucoup ne sortent jamais du marécage.

– Que faudrait-il faire, pour les en sortir ?

– Les considérer comme des personnes à guérir. Les aider à s'instruire davantage, à découvrir leurs aptitudes, à se débrouiller tout seuls une fois dehors, sans avoir besoin de blesser ou tuer, à comprendre et respecter les autres. En bref, ils devraient sortir de la prison meilleurs et plus forts. Pour retrouver leur place dans la société.

– Qui peut se charger de tout ce travail, c'est pas facile !

– Des gens qui ont été formés pour cela. En prison, il faudrait beaucoup plus de conseillers, d'éducateurs spécialisés, criminologues, psychiatres ou sociologues qui discutent avec toi de ce que tu es et de ce que tu fais. Moi, je ne voyais que des matons. Ces gens n'avaient pas le potentiel pour être meneurs d'hommes et ils abusaient de leur peu de pouvoir. La Rochefoucauld disait : « Donnez-leur un uniforme, un semblant de pouvoir et vous provoquerez leurs fantasmes. » Évidemment, quand je raconte ça, on dit : « Normal, Thiry, il crache son venin ! »

– Ça se passe encore comme ça, maintenant ?

– Pour une bonne part, oui. Un directeur vient de publier un livre intitulé « L'univers de la prison ». Il dit la même chose que moi ! Il a juste attendu d'être à la retraite pour dire la vérité. Et ce que j'entends quand je vais dans les prisons n'est pas rassurant. A Lantin, ils se jettent à dix sur un détenu qui se retrouve face contre terre, menotté dans le dos. Ligoté, pieds et poings liés. Un maton le chevauche et l'étrangle avec sa matraque, comme un animal. Jusqu'à ce que mort s'ensuive. Un de plus à leur tableau de chasse. L'hallali. La justice appelle cela autrement : coups et blessures involontaires ayant entraîné la mort sans intention de la donner. Le tribunal a acquitté les surveillants, estimant qu'ils n'étaient pas bien formés. Le cas a fait jurisprudence, ils ont obtenu leur permis de tuer. A la prison de Jamioulx, ils conduisent un type récalcitrant de l'annexe

psychiatrique au cachot, pour le « calmer ». Le type décède pendant son transfert à la suite des coups qu'il a reçus. L'autopsie le prouve. Mais, bien entendu, les surveillants n'ont rien fait.

Certains vivent la prison comme un supplice. Nordine Amrani, en liberté conditionnelle, tire dans la foule sur la place Saint-Lambert, à Liège, puis se tue, parce qu'il a peur de retourner en taule. Il n'a fait aucune bonne rencontre, celui-là ! Je n'excuse pas son geste, je le comprends.

On ne doit pas s'étonner qu'aujourd'hui, des détenus défient les agents pénitentiaires: « Hé, chef, tu me fais pas peur, tu sais, viens ici, avec ton équipe de sécurité ! »

– Les surveillants, ce ne sont pas tous des brutes, quand même ?

– Non. Mais les gueulards sans âme l'emportent sur ceux qui ont du cœur.

– Ils sont pourtant indispensables en prison ?

– Oui, mais il faudrait mieux les sélectionner. Et limiter leurs tâches. Ouvrir et fermer les portes, assurer la sécurité, point. Au lieu de ça, ils ont toujours voix au chapitre. En tout. Il est question de créer une nouvelle activité pour les détenus ? Ils doivent donner leur accord. Sinon, pas d'activité. C'est embêtant, une nouvelle activité, ça fait plus de boulot, plus de portes à ouvrir. L'idéal pour eux, ce serait que les détenus ne bougent pas de leur cellule. Et qu'eux restent assis, propres, sans se salir les mains, c'est ça qu'ils veulent. Aucune porte à ouvrir ni à fermer. Le pied. Le comble, c'est qu'ils déposent un préavis de grève quand ils n'ont pas gain de cause. A Verviers et à Saint-Hubert, les surveillants ont fait grève parce qu'ils jugeaient le directeur trop humain avec les détenus. Qu'est-ce que ça peut bien signifier, être trop humain avec des hommes ? Le Ministère a déplacé le directeur pour éviter que la gendarmerie continue à remplacer les matons dans leurs tâches. A Nivelles aussi, le directeur a dû partir suite à une grève : il avait dit, devant les caméras, que le personnel venait du même monde que les détenus et les surveillants s'étaient sentis insultés. C'est pourtant vrai, qu'ils viennent souvent

du monde ouvrier, ce ne sont pas des universitaires ni des bourgeois, qui vivent dans les quartiers huppés des villes !

– Ton idée d'introduire un personnel spécialisé pour s'occuper des détenus, personne n'y a pensé ?

– Bien sûr que si. On a lancé des projets de ce genre mais la plupart sont mort-nés, faute de moyens financiers. Un éducateur par établissement parfois, pour plusieurs centaines de détenus, c'est dérisoire. D'ailleurs, il y a bien trop de monde en prison. Que de gens ne devraient pas y être, les étrangers en séjour illégal, les toxicomanes, les primo-incarcérés, et j'en passe. Il faudrait leur réserver un traitement et des mesures spécifiques. On pourrait ainsi dégorger les lieux et faciliter le travail d'aide à ceux qui y ont réellement leur place.

– Que penses-tu des prisons ouvertes... ou semi-ouvertes, comment dire ?

– On emploie les deux expressions. Je crois qu'elles représentent 8 à 10% des prisons en Europe. Quelques-unes sont devenues des modèles, comme Casa Bianda, en Corse : là, les détenus ont des tâches au dehors, humanitaires ou d'utilité publique, comme la restauration de monuments ou le nettoyage des parcs, et ils logent au pénitencier. Il y a aussi celle de Givenich, au Luxembourg. La plus ancienne, à Witzwil, en Suisse, date de 1895. Ces prisons sont situées en pleine nature et on les réserve aux individus les moins dangereux. Le travail du détenu est encadré par des spécialistes. Il s'adapte à ses compétences et l'aide à guérir, à redevenir social et autonome. Comme il gagne un vrai salaire, il peut indemniser ses victimes. Il reçoit une certification et il est bien épaulé à sa sortie, il trouve presque toujours un logement et un emploi. Pas de murs, pas de barbelés. La sécurité s'appuie sur une discipline acceptée, une sorte de contrat moral, avec des caméras de surveillance. Un chef de la sécurité sanctionne les fautes, souvent liées à la drogue. Le détenu qui en commet trop ou qui s'évade est transféré en prison fermée. La Belgique compte quatre prisons semi-ouvertes, où le ministère favorise l'initiation à « des métiers en état de pénurie dans le pays ».

C'est un système avantageux puisqu'il demande moins de constructions, moins de surveillants. Et la récidive, paraît-il, est deux à trois fois moindre.

— Pourquoi on ne l'adopte pas ?

— L'opinion publique n'est pas prête. Les gens pensent que l'enfermement est la seule solution pour protéger la société des délinquants. Ils ne se rendent pas compte qu'il ne résout rien, bien au contraire. Une dernière question ?

— J'ai un copain délinquant, qu'est-ce que je peux faire pour lui ?

Serge est pris de court. Il pourrait citer de belles phrases, il en connaît, comme celle-ci, qu'il cite volontiers : « L'essentiel n'est pas d'éviter à tout prix de tomber mais d'avoir cette capacité de se relever. » Ils s'en fichent, des sentences de Mandela.

— Eh bien, s'il en est là, ton copain, c'est qu'il a un problème dans sa vie. Je ne le connais pas. Pour l'aider, il faudrait d'abord que je parle avec lui.

C'est ce qui lui a tellement manqué, à lui. Personne à qui se confier, avec qui partager ses états d'âme.

Sur la pelouse de l'établissement, il chante et raconte encore, au milieu des étudiants. Il partage leur collation à la cafétéria, ils prennent des photos où Serge ne pose jamais sans sa guitare. C'est comme s'il éprouvait le besoin de vivre enfin, à travers eux, son adolescence comme il aurait dû la vivre. D'ailleurs, quelques-uns lui avouent qu'ils ont l'impression de parler avec un des leurs.

Il pense à sa drôle d'existence, renversée cul par-dessus tête : adolescent, il a joué à l'adulte ; adulte, il a vécu à l'ombre des murs, sans rien connaître des expériences qui mûrissent un homme. Depuis le début de son adolescence, il a passé au total trois ans hors des murs. « Quel âge as-tu ? », lui demande parfois Suzanne quand il a des comportements puérils. Il se dit alors qu'il doit grandir encore un peu avant qu'ils fondent leurs parcours.

Cette première rencontre avec un public juvénile en entraîne d'autres, très rapidement. De plus en plus nombreux, les établissements scolaires le sollicitent et chaque échange-débat est

comme un baume sur ses angoisses et ses regrets. Souvent, après ses interventions, les élèves lui adressent une lettre collective, couverte de signatures, où ils le remercient pour sa sincérité, encouragent ses talents artistiques et souhaitent rester en contact avec lui... J'ai enfin trouvé le moyen de faire quelque chose avec ce passé que je traînais derrière moi. Je veux que les jeunes se rendent compte qu'on tombe facilement dans la délinquance et qu'à partir de ce moment-là, un engrenage s'amorce et c'est très difficile d'en sortir...

Extra-muros, mon bébé !

Des écoles, Serge étend son action à des organisations de jeunesse comme l'AMO et l'IPPI, où il a l'impression que les choses n'ont guère évolué depuis son époque. Son constat est amer : les dirigeants n'ont pas encore compris quoi faire avec ces jeunes fourvoyés. On leur construit des salles de sport pour des millions d'euros et souvent, ils participent à des ateliers dont ils n'ont rien à cirer : maçonnerie, menuiserie, ajustage. La seule solution serait de les aider à trouver en eux ce qu'il y a de bien pour le mettre en avant. Selon lui, entre éducateurs et jeunes, c'est toujours le même conflit. Pas de dialogue. Il ne se passe rien. Tout récemment, dans un centre fermé des Ardennes dont la justice des mineurs s'est désistée, les jeunes ont agressé leur surveillant à coups de fourchette. C'était inévitable, affirme Serge... Vous vous plaignez qu'ils sont violents mais qu'avez-vous fait pour qu'ils agissent ainsi ? Vous avez été gentils peut-être ? C'est ça, ils voulaient vous remercier d'avoir été gentils !... Il faudrait, assure-t-il, éviter à tout prix de renvoyer les délinquants qui ont purgé leur peine dans le milieu où les problèmes ont germé. Chez des parents permissifs, dépassés, qui laissent faire. Si encore un éducateur passait régulièrement à la maison, pour garder le contact ! Des mesures pour aider ces familles ont déjà vu le jour mais elles n'ont pas abouti, les priorités furent de construire des bâtiments pour enfermer les délinquants. Et quand on les enferme, pense-t-il avec tristesse, c'est déjà foutu. A ce stade, bizarrement, ils rêvent d'aller en prison pour s'afficher comme des voyous confirmés.

Ils vont, comme lui l'a fait, chercher dans le mauvais sens ce dont ils ont besoin : être reconnus et appréciés. De façon honnête, ils sont convaincus que ce n'est pas possible, ça ne sert à rien, on ne veut pas d'eux. Et, s'ils font des bêtises, ils savent que, comme mineurs d'âge, ils ne risquent pas grand-chose, certains sont même remis en liberté parce qu'il n'y a pas de place en IPPJ. De toute manière, quand on est jeune, on a l'impression que rien n'est grave. Mais dès qu'on se met en porte-à-faux avec la loi, cela peut avoir des conséquences pour la vie entière, celle de Serge en est la preuve.

L'idée lui vient alors de former sa propre association, un peu sur le modèle des Chemins de traverse, mais surtout destinée aux jeunes. Délinquants ou non, il les entraînera à travers monts et forêts, autour des joëlettes. Chemin faisant, d'échange en échange, il leur parlera de son vécu. Il les dissuadera de choisir la vie tourmentée qui a été la sienne, s'efforcera de les en prémunir. Une aventure qui abolira les différences. Qui les initiera aux joies de la solidarité consentie.

Quand il explique tout cela à Suzanne, elle est enchantée. Il peut compter, il s'en doutait, sur sa collaboration. Il la connaît depuis trois ans. Sa relation amoureuse la plus longue, la plus stable et la plus valorisante, clame-t-il à qui veut l'entendre. Il n'a jamais connu de femme qui, confrontée aux écueils inhérents à sa fréquentation, se montre aussi perspicace, l'accepte tel qu'il est et adopte à son égard le comportement adéquat, fait de sagesse et de fermeté. Elle réclame sa présence, et il en est heureux. Il invente mille ruses pour la faire rire. Même si les réticences de son entourage, qu'il comprend fort bien, le heurtent quelquefois.

J'oubliais l'incompréhension

Comme l'ultime condamnation.

Quand Suzanne reçoit des invités qui semblent ignorer la présence de Serge et ne s'adresser qu'à elle, il s'enfuit... La vie en prison, ça te rend bien plus susceptible que le commun des mortels, tu redoutes l'exclusion dans chaque geste des autres. Tu peux interpréter une distraction de l'autre comme une volonté de te rejeter, de t'exclure. Je suis vite blessé et quand on me blesse, j'ai envie de blesser. Pour

éviter ça, je m'en vais. Tout le monde peut se sentir blessé mais moi, je crois toujours que c'est dû à mon passé... Il garde de la violence en lui, il en est conscient, il lui arrive de donner des coups de pied dans un meuble pour l'évacuer, il suit des séances de microkinésie pour la dompter.

Mais il a trouvé son but. Fort de cette découverte, il constitue un dossier qu'il envoie à la Fondation Roi Baudouin, où il est convoqué quelques semaines plus tard. On lui donne quinze minutes pour exposer son projet. Il parle pendant une heure. Ses auditeurs sont convaincus :

– Il y a longtemps, monsieur, que nous n'avons plus entendu quelqu'un défendre son projet avec autant d'enthousiasme !

Il sait déjà que son dossier est sélectionné. Il reçoit l'appui financier nécessaire, 7.000 euros, pour démarrer. Fin 2010, les statuts de l'asbl sont officiellement définis. Elle s'appellera « Extramuros ». Il va commencer par acheter deux joëlettes d'occasion, pour 3500 euros... Moi qui n'avais jamais mon nom que sur des pro justicia, des condamnations, des rapports pénitentiaires, me voilà « président, administrateur délégué », tu te rends compte ?...

A partir de là, il emporte les joëlettes dans les écoles où il témoigne. Il craint toujours un peu que les jeunes ne le considèrent comme un vieil emmerdeur qui vient leur rabâcher ses souvenirs. Mais c'est tout le contraire qui se passe. Ils s'inscrivent même à ses prochaines sorties, c'est ainsi qu'il recrute ses pilotes. Il organise des séjours d'une, et bientôt plusieurs journées, dans des gîtes adaptés, comme le splendide Château Cousin à Rochefort, un havre de paix que les propriétaires mettent à la disposition des familles d'enfants handicapés.

Il est particulièrement ému pendant une descente dans les grottes de Han avec les enfants d'un home namurois. Il ne cesse d'observer leurs réactions en découvrant ce monde féérique qu'ils n'auraient jamais exploré autrement... Je veux leur montrer en vrai des images qu'ils ne voient qu'à la télé... Une étudiante se penche avec sollicitude et tendresse sur la petite fille dont elle pilote la joëlette.

La gamine frappe dans ses mains en riant aux éclats. Il se dit qu'à présent il peut mourir. Il a créé quelque chose. C'est son trésor, il n'a plus besoin de rien d'autre.

Suzanne est à ses côtés, secrétaire, conseillère, intendante. Elle prend congé pour l'aider à transporter les joëlettes et assurer, avec les jeunes, la bonne organisation des séjours. Dans la région de Namur, des écoles demandent aussi à Serge d'animer des retraites. Il aime bien l'ambiance des retraites, il aurait voulu la vivre à l'âge de ces jeunes, être soutenu, encadré par des gens qui vous veulent du bien, plutôt que d'errer seul à la recherche de lui-même. A chaque rencontre, les jeunes lui disent :

– Avec toi, on n'a pas l'impression de parler à un animateur. On a un ado en plus avec nous.

Ensemble, ils composent des chansons, l'une d'elles sur le canevas de « Bonnie and Clyde ».

... On se fait l'accolade, j'ai plein de messages sur Facebook : Serge, on ne t'oubliera pas. Ils m'invitent aux fêtes qu'ils organisent dans leur école. Et moi, je leur dis merci, vous m'avez encore donné de l'énergie pour continuer mon chemin. Je me dis que certains d'entre eux deviendront peut-être juges, directeurs de prison ou agents pénitentiaires. Il faut qu'ils sachent...

Dans l'espace interactif du site de l'asbl, ses interventions suscitent l'engouement des élèves mais aussi des éducateurs, des profs, qui écrivent sur lui des commentaires élogieux. Il les rassemble pour montrer un jour à la Communauté française qu'il a son utilité dans les écoles : il rêve que son rôle d'animateur soit reconnu, devienne son activité principale et qu'il n'émerge plus au chômage.

La prison, c'est un parking pour délinquants.

Souvent, il pense à ceux qui sont restés sur l'autre rive, du côté des Enfers. Rien n'a vraiment changé depuis qu'il est revenu au monde des vivants. La presse relate des mutineries, aussitôt réprimées puis oubliées. Des pétards mouillés. Des reportages évoquent les conditions de vie indignes dans les prisons, que le personnel déplore autant que les détenus. Rien n'y fait. C'est même pire que de son temps, l'univers carcéral regorge de psychotiques. Le fléau, pense-t-il, prend de l'ampleur... Tu déconnes, on te jette au trou, tu rencontres d'autres paumés, des plus graves que toi, qui t'apprennent à devenir un vrai truand, avec toutes les compétences que ça suppose. T'as tout le temps d'apprendre parce que t'as des chances de rester plus longtemps en prison : la dernière circulaire fixe la libération conditionnelle à la moitié de ta peine, aux trois quarts si t'es récidiviste ! Personne ne te soigne ni ne t'accompagne, les pys n'ont pas le temps, ils sont occupés à évaluer, évaluer encore ceux qui demandent à sortir et qui font semblant d'être prêts sans avoir changé au fond d'eux-mêmes. Ta réinsertion, c'est un mot en l'air, on ne te prépare à rien, quand tu sors, t'as juste une attestation pour les années que t'as passées en taule. C'est ton seul laissez-passer pour l'avenir. Tu te vois, libéré, sur le seuil de la prison, seul au monde et sans un rond ? La première chose que t'as envie de faire, c'est de piquer une bagnole, n'importe laquelle, pour te casser. Si tu résistes et que tu te mets à chercher du boulot, tout le monde reste

braqué sur ton passé. Quelqu'un qui va te faire confiance, c'est une aiguille dans une botte de foin.

Faut pas se leurrer. Un détenu de Tournai l'a dit, l'autre jour, à la radio : la prison, c'est un parking pour délinquants...

Est-ce une raison pour se croiser les bras ? Serge est tout sauf défaitiste. Il a horreur de se résigner. Il fera de son mieux pour ne pas oublier les déclassés.

Il retourne à Lantin pour assurer l'ambiance musicale d'une petite fête : on inaugure la fresque qui décore la salle de visite où les détenus reçoivent leurs enfants. Il rencontre des gars qui l'ont connu en prison et il explique tout ce qu'il entreprend. Ils s'animent :

– On peut faire partie de ton asbl ?

Il leur dit avec tact qu'ils ne sont peut-être pas prêts, certains tiennent des discours revanchards stériles. Pour parler aux jeunes, il faut d'abord reconnaître que si l'on a été en prison, c'est qu'on l'avait mérité. Ne pas rejeter la faute sur la société. C'est ma faute si j'y entre, insiste-t-il. C'est grâce à moi seul que je pourrai en sortir.

Il encourage de jeunes délinquants à venir témoigner avec lui, leur parole sera plus efficace encore que la sienne. Mais ce n'est pas chose aisée, il doit se montrer très exigeant. L'un d'eux retourne en prison pour trafic d'herbe après l'avoir accompagné deux fois. Serge le secoue :

– Tu m'as fait prendre des risques. Je ne t'emmène plus avec moi.

Il reste prudent quand le jeune vient s'amender après sa sortie :

– On verra comment tu te comportes !

Pour les tirer de l'ornière, il a recours à la musique aussi. Elle l'a bien sauvé, lui, pourquoi pas d'autres ? Il les incite à chanter ou jouer d'un instrument avec lui et il les voit évoluer avec satisfaction. C'est ce qu'il veut. Leur donner la main un bout de chemin, ce qu'on n'a pas fait pour lui. Ceux qui mordent le plus, il s'arrange pour les mettre en valeur, il les pousse à se produire en public et lui, il les accompagne à la guitare. Il voudrait jouer à l'harmonica les mélodies des chansons de Cat Stevens qu'interprète un jeune

chanteur talentueux, fraîchement libéré. Sa préférée, c'est bien sûr « Father and son ». Un de ses amis possède une péniche à Cuesmes, avec une salle de spectacle, « Carpe diem ». Serge y a déjà donné deux concerts et il a des envies de composition. Pourquoi ne pas écrire des textes qui mettraient en scène des détenus ?

Il se démène activement dans le réseau bruxellois de « Art et prison », qui vise à lutter contre l'omnipotence de la télécommande en cellule. L'opinion de Serge là-dessus est catégorique... De mon temps, avant qu'on voie apparaître les ateliers d'expression artistique en prison, on passait son temps à regarder la télé ou écouter la radio. Certains de mes compagnons de cellule ne sortaient même plus au préau, ils se repliaient sur eux-mêmes et ne quittaient plus la cellule. A force de regarder des films pornos, les détenus sortent avec une sexualité complètement dévoyée. Normal. Si on laissait davantage entrer l'art en prison – peinture, sculpture, écriture, théâtre – si on permettait aux détenus de créer au lieu de regarder la télé, que de talents on découvrirait ! Ils sont, par exemple, d'excellents comédiens : quand on voit les efforts qu'ils ont appris à déployer pour persuader les surveillants de les laisser téléphoner à leur copine : leur mère est souvent à l'hôpital, ou bien leur sœur ! La prison te rend manipulateur, tu es toujours obligé de raconter des histoires pour obtenir quelque chose. Tout est faveur en prison, rien n'est acquis. Chef, je peux ceci, chef, je peux cela...

Serge se surprend encore, dans sa vie d'homme libre, à demander la permission. Comme à l'hôtel ou au restaurant :

– S'il-vous-plaît, je peux aller aux toilettes ?

– Mais c'est par là, monsieur, lui répond le serveur interloqué, en le regardant s'éloigner comme s'il avait croisé un extraterrestre.

Un peu plus tard, quand le même serveur vient prendre la commande :

– S'il-vous-plaît, est-ce que je peux avoir un verre ?

L'autre, goguenard, en a pris son parti et toise le zigoto :

– Bien sûr, monsieur, deux si vous voulez.

*Après l'émission, je suis allé boire un verre
avec l'avocat et le procureur.*

En juin 2011, Serge est invité sur le plateau de la télévision belge, à l'émission « Controverse ». On le découvre assis à une table qui réunit un aréopage de spécialistes de la question carcérale : un directeur de prison, un agent pénitentiaire, un autre ex-détenu, un procureur du roi, un avocat, une visiteuse de prison et un défenseur des Droits de l'homme. Son look en dit long sur sa faculté d'adaptation aux normes vestimentaires des gens « bien » : veston en velours brun sur une élégante chemise moirée couleur brique. Il intervient à bon escient dans le débat, avec souplesse et sans arrogance. Il place ses missiles au bon moment et ses assertions sont irréfutables. Il a prévenu le présentateur : s'il accepte de participer, ce n'est pas pour pratiquer la langue de bois. Pour un observateur attentif, une trace subsiste, au-delà des années, du gamin d'avant les placements, déplacements, enfermements : comme une candeur dans le regard, une sorte d'étonnement de se savoir écouté, dans cette assemblée sérieuse de gens conscients des épreuves qu'il a vécues.

Le procureur, Thierry Visar de Bocarmé, tient des propos sages et intelligents, mais qui paraissent encore bien utopiques. Les réformes du système pénitentiaire dans notre pays, affirme-t-il, ressemblent à du replâtrage. Serge opine, l'air concentré. C'est tout le système qu'il faut revoir, reprend le procureur. D'abord, en renonçant aux « peines virtuelles ». Absurde, le décalage entre la peine prononcée par le juge et celle qui est réellement appliquée ! Quant à la prison, son rôle est

de protéger la société des criminels dangereux et de les sanctionner par la privation de liberté, comme le décrète la loi de 2006. Pour les autres, ceux qui héritent d'une peine légère, il est stérile de les laisser moisir enfermés, dans la fréquentation édifiante des dealers et des malfaiteurs invétérés qui vont en faire leurs disciples. En prison, ils peuvent bien sûr travailler mais les postes sont insuffisants : à Lantin, 250 postes pour 1000 détenus ! Il faudrait adopter un régime de semi-liberté : travail le jour à l'extérieur et retour le soir en prison. Tenter la récupération morale des prisonniers à l'aide des psychologues et, surtout, élaborer des programmes d'aide à la réinsertion. A leur sortie de prison, les ex-détenus se retrouvent sans argent, sans toit, sans travail. Pas étonnant que la plupart récidivent, le seul risque étant de se retrouver en prison où ils auront le gîte et le couvert ! La récidive carcérale dans notre pays est évaluée à 50%.

Pour terminer l'émission, on demande à Serge s'il veut adresser un message à ceux qui sont en prison. « Tout est possible, dit-il, il suffit qu'un déclic se produise, à la faveur d'une bonne rencontre, même si la prison n'est pas l'endroit où l'on peut faire de bonnes rencontres. L'art aussi peut nous aider, la musique pour certains, le théâtre et l'écriture pour d'autres. Tout est possible, il suffit de le vouloir. »

Il est si content de voir ses opinions exposées au public et cautionnées par des pointures du barreau qu'après l'émission, il va boire un verre avec l'avocat et le procureur.

Désormais, son image apparaît à maintes reprises sur les écrans, chaque fois que l'actualité, à la faveur d'une mutinerie, d'une évasion ou d'une grève, oblige les médias à remettre sur le tapis l'épineux problème de la détention carcérale.

Le voici interviewé par le journaliste d'« Investigations », en novembre 2011. Son entretien fait écho à celui de maître Magnée, le défenseur des causes désespérées, qui qualifie la prison fermée de criminogène, surtout pour les jeunes, plus fragiles et en quête d'exemples, qu'ils trouvent chez les caïds. L'avocat fustige le mélange des détenus, réclame leur suivi psychologique et la

préparation de leur réinsertion, prône une politique de prévention. La caméra montre ensuite Serge chez lui, penché sur sa guitare. Ses traits ont légèrement épaissi, comme ses moustaches, devenues presque blondes. Ses sourcils tombants lui donnent un air un peu mélancolique, et ses yeux reflètent, quand il lève la tête, l'ombre fugace d'une prière : le petit garçon demande encore justice.

En décembre, son activité figure parmi les dix sélectionnées par une grosse entreprise mécène, Electrabel. Il est reçu à l'hôtel de ville de Bruxelles : champagne, photographes, euphorie.

Mes fils, ma bataille.

Ses deux fils occupent sa pensée. Il déclare volontiers que, s'il y a au monde deux personnes à qui il doit demander pardon, c'est bien eux. L'aîné, dont il a inscrit la date de naissance sur un bout de papier jauni qui ne le quitte pas, a trois enfants. Serge souffre de ne pas les connaître. Il a tellement changé, pourquoi n'auraient-ils pas droit à un grand-père de plus ? La lettre qu'il écrit à son fils bouleverse la femme de ce dernier. Le jeune homme, lui, a des paroles sincères mais dures à entendre :

— Tu sais, mon père, c'est celui qui m'a élevé. Toi, tu n'étais pas là.

Serge voudrait tant lui expliquer combien il a désiré y être ! Combien il regrette que le tourbillon de sa vie l'ait entraîné si loin de lui ! Il se demande s'il trouvera un jour les mots pour lui dire tout cela.

Son plus jeune, lui aussi, a toujours habité ses songeries. Quand Serge travaillait à l'annexe psychiatrique de Jamioulx, il envoyait à Marie-Ange la moitié de ses maigres gains, pour l'enfant. Tout le temps de son travail à la plonge, il réservait à son cadet l'équivalent de 100 euros par mois, pour lui c'était beaucoup.

L'hostilité des mères rendait les choses difficiles. Avec Antonia, il n'avait pas de contact. Avec Marie-Ange, c'était chaotique. Dès qu'elle entamait une nouvelle relation, il perdait le fil. Elle lui retournait les cadeaux qu'il envoyait à son jeune fils pour Noël ou

aux anniversaires, des jouets usagés que l'aumônerie rassemblait pour les détenus.

A sa sortie, en 2004, Serge est allé voir son cadet à Frameries. Il l'a emmené avec lui à une émission télévisée où il s'exprimait, « La vie en plus » de Corine Boulanger. Il l'a invité dans son appartement. Mais il ne se passait pas grand-chose entre eux, son fils restait devant son PC. Serge s'est dit que si c'était ça, la paternité, c'était décourageant. Il a besoin de temps encore pour se persuader que ces choses-là ne s'improvisent pas. La vie de son fils s'est tracée sans lui : il a sa copine, sa voiture, son boulot d'ébéniste et Serge se demande s'il reste là-dedans une petite place pour lui. Ce qu'il souhaite, c'est un signe du jeune homme, une preuve qu'il a envie de le voir. Comme ce coup de fil par exemple, où il a proposé à son père de passer lui dire bonjour. C'est un début, qui sait ? Et puis, quel bonheur mêlé d'étonnement d'avoir engendré un garçon si éloigné du milieu qu'il a connu : ce fils ne fume pas, ne boit pas, fait du sport. Comme son frère, il veut créer son entreprise de construction. Serge n'est pas peu fier de constater chez ses deux fils un tempérament de meneur pareil au sien, que lui a commis l'erreur de satisfaire dans les braquages et les évasions.

Il se demande ce que ses fils ressentent à propos de son passé. L'aîné prend bien sûr ses distances et, chez le plus jeune, il décèle une certaine fierté d'avoir pour père un homme que ses audaces, même si elles s'exerçaient à mauvais escient, ont rendu célèbre et redoutable. Ce sentiment rend Serge heureux et inquiet à la fois. Le danger de voir son fils s'aventurer dans ses empreintes interdites lui paraît toutefois peu vraisemblable, sinon issu de son imaginaire d'ancien prisonnier.

... Y a pas longtemps, j'ai mis un message sur Facebook à l'intention de ma famille. J'ai deux enfants qui sont encore en vie et pourtant, je les ai perdus. J'ai en moi une douleur qui ne porte pas de nom. Finalement, les gens comme moi, on ne leur pardonne pas. Mon plus jeune fils a lu le message et m'a demandé, quand est-

ce qu'on se voit ? Je lui ai rappelé mon adresse, y m'a promis qu'y viendrait.

L'aîné, il a du mal avec ça. Mais il correspond avec mes nièces, je vois leurs photos sur Facebook, il appelle l'une d'elles sa sœur, ben oui, ils portent le même nom, le mien ! Je regarde les photos de mon fils, de sa femme, de ses enfants. J'espère qu'un jour... mais c'est mal barré, tu vois. Je lui ferai savoir qu'y a un bouquin, qu'il regarde un peu la vie que j'ai eue et s'il ne peut pas revoir son jugement, si je ne peux pas faire appel.

Je resterai peut-être un homme inachevé. Je lui ai dit une fois, à mon plus jeune, ne le prends pas mal mais j'ai vraiment l'impression que c'est trop tard. J'ai eu de la peine à établir le contact avec lui. Il ne m'appelle toujours pas papa, il m'appelle Serge. Il parle souvent de pognon, tu vois, la dernière fois que je l'ai vu, je lui ai donné 50 euros de ce qui me restait et je lui ai dit, écoute, je gagne 850 euros au chômage, je peux pas t'aider financièrement, je sais qu'un père doit aider son enfant mais j'ai pas les moyens ! Sa mère et ses enfants à elle, ils m'ont toujours connu bandit, plein aux as, ils ont ce souvenir-là, je leur faisais des tas de cadeaux, des jeux chers, et mon cadet, on lui a dit : demande à ton père ! Alors il est en demande. Mais peut-être que c'est moi qui ai l'impression qu'il faut faire des cadeaux pour se faire aimer, j'ai souvent fait ça et je le fais encore.

C'est vrai, je me dis que c'est trop tard, avec ses enfants, y faut vivre ça dès le départ. La dernière fois qu'on s'est vus, on a eu une bonne conversation. Il m'a raconté qu'il avait vécu sans père, à voir passer les hommes avec lesquels sa maman essayait de refaire sa vie, elle a encore eu un enfant après lui. Le pire, c'est que mon jeune fils aimerait rencontrer son demi-frère, qui ne répond pas à ses invitations sur Facebook. J'aurais tant voulu qu'y puissent se connaître, ces deux-là ! Un noir, avec le type italien, et un roux, qui me ressemble, un beau jeune homme, avec les yeux gris vert très clair de sa maman. Y sont pas responsables, pourquoi se rejeter ? Y sont frères, ce sont mes deux vrais fils...

Quelqu'un a demandé à Serge :

– Qu'est-ce que tu attends, de ce livre ?

Il a eu un moment d'hésitation avant de répondre :

– Ben... me retrouver, moi. C'est vrai que je commence à me retrouver un peu. Parce que faut pas oublier que pendant toutes ces années, j'ai toujours eu l'impression de porter un masque, de ne pas avoir été moi-même, à aucun moment. J'ai dû me protéger aussi de toutes les blessures de ma jeunesse, de tout ce qu'on m'a fait subir. Je commence peu à peu à me débarrasser de cette personnalité qui a été la mienne si longtemps. Me retrouver tel que j'aurais dû être normalement si j'avais pas eu cette vie. Parce que... j'étais pas fait pour ça. Vraiment pas. Même si je suis allé loin dans le banditisme à travers mes délits et mes évasions. Je voudrais montrer à travers toute cette histoire que je suis pas si pourri que ça. Que je suis quand même un bon mec et que, si j'avais eu un autre chemin, j'aurais pu être quelqu'un de bien, enfin au moins avoir une vie correcte, une vie normale, avec une vraie famille, des enfants et des petits-enfants.

Juillet 2012

A l'heure où je termine ce livre, le soleil rutil sur les flancs des collines vosgiennes, piqués de leurs chalets blanc et brun aux balcons fleuris. C'est la plus belle semaine de l'été. Extra-muros a installé son campement dans un gîte de montagne, près de Cornimont. Une vingtaine de jeunes, encadrés par quelques adultes, s'y trouvent réunis pour une semaine, autour de leurs différences. Les uns ont perdu la maîtrise de leur corps, les autres celle de leur esprit. On y rencontre des gosses en décrochage scolaire, déjà englués dans leur addiction à l'alcool ou à la drogue, ballottés çà et là par les égarements des adultes. Des enfants de bonne famille aussi, certains accompagnés de leurs parents. Des robustes, des faibles, des souriants, des teigneux, des doux et des rebelles. Ils crapahutent sur les sentiers de forêt, tirent tour à tour les joëlettes, se baignent dans le lac des Corbeaux. Ils se partagent les courses, la cuisine, la vaisselle, le nettoyage au gré de leur inspiration ou de leurs compétences et, ce faisant, s'affrontent et se confrontent. C'est ainsi qu'on avance, Serge en est convaincu.

Quand la nuit enveloppe la bruyante tribu attablée derrière le vaste chalet, il s'émerveille de les voir là, contents de vivre leurs vacances ensemble. Il n'en revient pas d'avoir relevé le défi. Malgré toutes les malédictions qui prédisaient l'anéantissement de ses rêves et déconseillaient de croire en lui. Il est resté fonceur mais il trouve que, parfois, ça peut devenir une qualité. Surtout avec l'aide d'amis généreux et avisés.

Pour un peu, il se croirait dans son domaine en Dordogne, vingt-huit ans plus tôt. Sauf qu'ici, on ne cultive pas la fraise, mais la myrtille et le bleuet.